





19
JOURNAL
D'UN VOLONTAIRE

D'UN AN

PAR

VALLERY-RADOT

Marie-René
COURONNÉ PAR L'ACADEMIE FRANÇAISE

DESSINS PAR P. PHILIPPOTEAUX



BIBLIOTHÈQUE
D'ÉDUCATION ET DE RÉCRÉATION
J. HETZEL ET Cie, 18, RUE JACOB
PARIS

Tous droits de reproduction et de traduction réservés

[2871]



Th. 1015



220235

AUX VOLONTAIRES

C'est à vous, mes chers camarades, que j'offre et dédie ce journal, « à tous présents et à venir ».

J'ai noté presque chaque soir jusqu'au moindre détail de notre vie au régiment : nos exercices, nos corvées, nos cours, nos examens trimestriels, nos étapes, nos rapports avec nos officiers et avec les vieux soldats. Ces pages réunies forment aujourd'hui, ce me semble, un tableau exact et complet de la condition des volontaires d'un an. Il peut donc être bon de les publier. Si j'y ai conservé quelques impressions qui ne me sont pas personnelles, quelques pensées données à la famille absente, c'est pour faire la part de la vie individuelle qui

persiste quand même dans la vie collective. Le foyer paternel projette des reflets jusque dans la chambrée.

Mon journal, mes chers camarades, est votre histoire comme la mienne ; histoire du passé pour les uns, du présent pour les autres, de l'avenir pour les plus jeunes. Les volontaires futurs y trouveront des indications qui peuvent leur être utiles ; les familles qui le liront verront qu'elles n'ont pas sujet de tant s'inquiéter pour cette année d'épreuves, que notre armée n'est pas une mauvaise école, et qu'il y a beaucoup de chance pour qu'on sorte du régiment meilleur qu'on n'y était entré.



JOURNAL
D'UN VOLONTAIRE
D'UN AN

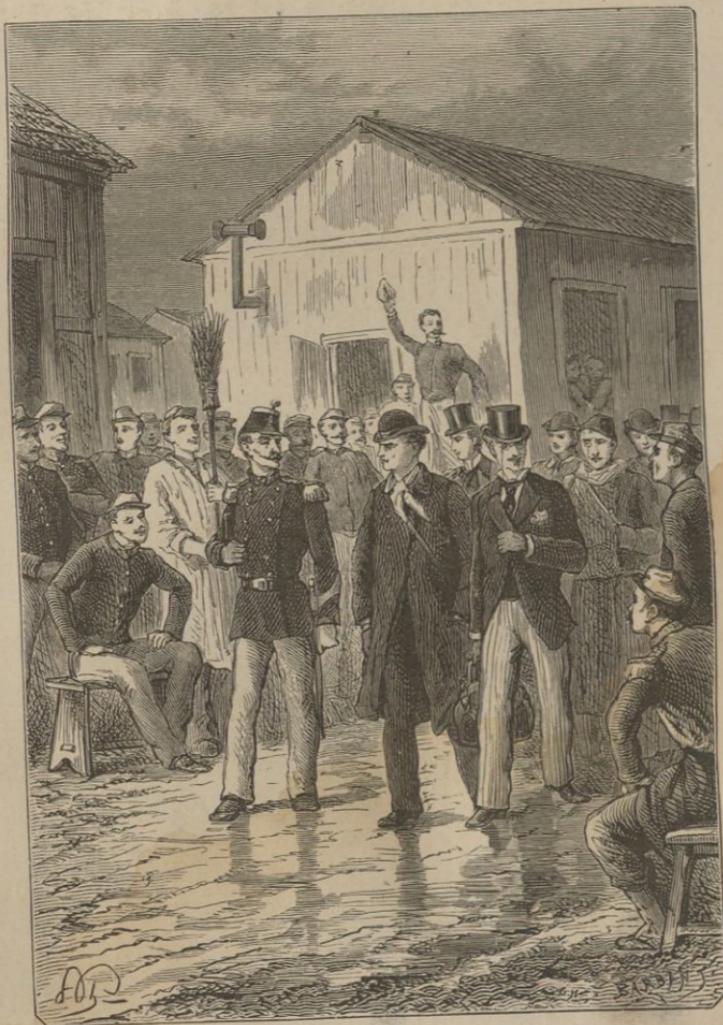
CHAPITRE I

L'ARRIVÉE AU CORPS.

10 mars 1873. — Me voici au camp d'Avor. Il est neuf heures du soir ; roulé dans une couverture de cheval, j'entends le vent souffler, les soldats ronfler et le pas monotone de la sentinelle. Perdu au milieu de

sept mille hommes, je n'ai pas un ami. A notre arrivée, toutes ces figures inconnues sortaient des baraqués pour nous regarder passer : « Venez voir *les quinze cents francs.* »

Nous étions une trentaine de volontaires ; la plupart se rencontraient pour la première fois, et, au lieu d'aller bras dessus bras dessous en chantant comme une bande de conscrits du même village, nous défilions silencieusement. Un caporal nous menait par les chemins boueux le long des baraqués uniformes couvertes en tuiles rouges. Voici la nôtre : sur des planches inclinées, un sac de paille large d'un demi-mètre, deux toiles de tente pour draps ; jetez là-dessus trois couvertures, et votre lit est fait. Des clous à grosse tête servent de porte-manteaux ; plus haut, la planche à bagages : roulez votre capote, pliez votre tunique, étalez vos chemises, rangez votre bibliothèque, vous avez à votre disposition quarante centimètres de long sur trente centimètres de large. Entre les poutres qui traversent en s'enchevêtrant le plafond blanchi à la chaux, se balance la planche à pain ; dans un coin, les gamelles, les bidons de campement ; près du mur, les fusils rangés au râtelier d'armes. Les vieux soldats, entassés à la fenêtre, riaient du coup d'œil que nous jetions à notre chambre. Le major nous fit appeler, prit nos noms et nous



6
VENEZ VOIR LES 1500 FRANCS.

donna notre numéro matricule. Extraits de naissance, diplômes de bacheliers, cartes d'étudiant en droit ou en médecine, d'élève à l'École des beaux-arts, il mit tout dans un tiroir et donna un tour de clef. Ainsi devons-nous enfermer nos souvenirs, sacrifier nos goûts, dire adieu à notre vie de famille.

Pendant que j'écris à la lueur d'une chandelle plantée dans une bouteille, couché à côté de mon caporal qui respire bruyamment, je pense à ma chambrette d'étudiant que venait éclairer le premier rayon de soleil. Je me vois en veste d'écolier au collège de Vaugirard, dans la cour de récréation où allait et venait, le breviaire en main, un jésuite. Hier je quittais la *Revue des Deux Mondes*; j'étais depuis un an secrétaire de M. Buloz. Je m'endors soldat de deuxième classe, et je me réveillerai au roulement du tambour, à la voix d'un sergent. Je voudrais m'arrêter aux idées de devoir et de patriotisme; mais mon cœur, plein des affections auxquelles j'ai été arraché, se gonfle de regrets.

Le clairon sonne l'extinction des feux: note mélancolique qui traverse le camp et se perd dans la nuit. Du fond de cette baraque, dans le silence et l'isolement, je songe, mes chers parents, à nos soirées passées au coin de la cheminée, à nos longues causeries, à la place

que j'ai laissée vide et qui restera vide durant toute une année.

11 mars. — Nous prenons notre café au lait dans notre lit, à cinq heures du matin. A trois heures, un soldat s'est levé, a fendu le bois, allumé le poêle, écrasé les grains noirs avec la crosse d'un fusil, passé le café dans un torchon, et, le réveil sonné, il nous verse notre part dans une tasse de fer-blanc. La porte s'ouvre; une vieille femme, la tête coiffée d'une cornette, nous vend un peu de lait. Accoudés sur notre oreiller, — demi-botte de paille, — nous ne demandons plus que du beurre et du pain de munition pour déjeuner comme des habitués du boulevard des Italiens.

On se lève, on s'habille lentement. Le coin de notre mouchoir nous tient lieu de serviette ; pour cuvette nous avons une gamelle qu'on se passe de main en main. Chacun s'assied sur un banc autour du poêle de la chambrée. De temps en temps l'un de nous va regarder à la fenêtre la pluie qui tombe et la boue qui s'étend. Nos caporaux et nos sergents se promènent d'un bout de la chambrée à l'autre, et nous regardent en passant. La première escouade sera commandée par le caporal, haut de cinq pieds six pouces, les moustaches cirées, le cou roide, sérieux comme un gendarme. A côté de

lui marche le caporal de la dernière escouade, petit, les joues creuses, les jambes grêles, sorti, nous dit-on, d'un atelier de Belleville. A l'écart, fier de ses galons rouges, marche gravement un ancien valet de ferme ; cheveux coupés ras sur un cou ramassé, moustaches relevées en croc, il examine tout, sacre à tout propos, et ses petits yeux noirs jettent un éclat rude.

Les sergents s'approchent de nous, et, après nous avoir donné les conseils et les renseignements qu'on donne aux recrues, engagent familièrement la conversation. Trois chevrons sur le bras, un coup de sabre sur le front, la médaille militaire sur la poitrine, l'un d'eux nous parle de ses campagnes. Son camarade parle à son tour, nous dit qu'il est né à Saint-Lô, qu'il a été en Chine, en Afrique, au Mexique, et qu'il s'appelle Tronchon. Nous n'entendons durant une heure que feux de peleton, coups de canon, sonneries du pas de charge et batailles gagnées dans les quatre parties du monde. Nous grimpions bravement avec nos sergents à l'assaut du Mamelon-Vert quand on crie : Fixe ! Un officier entre. C'était le lieutenant de la compagnie ; chacun se range au pied de son lit, immobile.

Notre lieutenant nous fait grouper autour de lui. Figure toute militaire, trente-huit ans, moustaches à la Victor-Emmanuel, — le type de l'officier de Protais avant

l'attaque. Un regard très-franc, très-doux, éclaire ce mâle visage.

Il nous parla quelques minutes de ce métier que nous trouverions bien rude, de ce sac qui nous paraîtrait bien lourd, et qu'il porta, lui aussi, comme simple soldat. « Ne bronchez pas au premier obstacle, ne vous laissez pas aller au découragement, prenez gaiement votre parti, faites bravement votre devoir, et cette chambrière, vous la regretterez peut-être quand nous nous dirons adieu. »

Nous suivons notre lieutenant au magasin d'habillement. Chapeaux à haute forme tombent pour être remplacés par le képi de fantassin, redingotes et jaquettes sont jetées dans un coin ; nous endossons la tunique, nous passons le pantalon rouge. Le soir, nous faisons de tous nos habits civils un paquet ficelé par des mouchoirs et des lacets de bottines. L'adresse de nos mères est mise sur ces défroques de noyés. Un homme d'équipe les portera demain dans nos familles, et bien des pères déplieront nos manteaux comme Jacob déplia la robe de Joseph.

12 mars. — « Placez-vous sur un rang et numérotez-vous ! Numéro un, enlevez votre veste, rabattez votre col de chemise, et asseyez-vous ici ! » C'est une prise de

voile, disaient les uns ; c'est la toilette du condamné, disaient les autres quand nous passions à tour de rôle entre les mains d'un perruquier qui nous taillait les cheveux à grands coups de ciseaux. Tondus et culottés de rouge, nous allons, de six heures du matin à huit heures du soir, chercher d'un bout du camp à l'autre nos effets de petit équipement et de petite monture ; souliers garnis des cent clous réglementaires, guêtres de cuir et guêtres de coutil, chemises en grosse toile, mouchoirs à carreaux bleus, cravates à double tour, caleçons bons à mettre en hiver et en été pour empêcher le pantalon de vous écorcher la peau. Dans un sac que les troupiers appellent sac à malice sont pêle-mêle entassés brosse à cirage et brosse à cheveux, fiole à tripoli, écheveaux de fil, patience et martinet, miroir de sept centimètres de tour.

« Venez chercher vos sacs, vos sabres et vos fusils ! » nous crie le sergent.

On boucle lestement le sac, on passe le sabre au côté, on met le fusil sur l'épaule, et, fiers de notre air martial, nous voudrions, musique en tête, traverser ainsi tout le camp. A notre arrivée dans la baraque, un soldat, libérable le lendemain, me proposa, moyennant un petit pourboire, d'échanger mon sac de toile noire contre son sac en poil de vache.

« Prenez-le, me dit-il, et qu'il finisse son temps sur les épaules d'un volontaire, ce vieux sac qui, sur les épaules d'un sergent, a fait les campagnes d'Italie et de Crimée ; une balle lui brûla le poil devant Sébastopol. En 1870, il passa sur le dos d'un mobile breton. Blessé à mort à côté de moi, le pauvre diable me fit cadeau de son sac. J'y trouvai un livre de messe, un pot de beurre et, dans un bas de laine, une centaine de gros sous. Je vous le donne vide ; vous y mettrez vos bouquins. »

Je me hâtai d'y mettre un Alfred de Musset, un code et un volume d'Alfred de Vigny : *Grandeur et servitude militaires*. J'y mettrai aussi mes lettres de famille. Ce sac, je sens que je l'aimerai comme Diderot aimait sa vieille robe de chambre. Exercices journaliers, marches militaires, étapes, nous ferons tout ensemble, et qui sait, mon cher sac ? peut-être porteras-tu un jour les piquets de tente qui seront plantés devant Strasbourg !

13 mars. — Premier exercice sur la plaine d'Avor, morne plaine qui s'étend, nue, à perte de vue. Pas une maison blanche dans un bouquet d'arbres, pas même la fumée bleue d'un toit de chaume ; rien que des pierres, des flaques d'eau, des ornières formées par les sillons d'autrefois. Tout se confond en teintes grises sur ce terrain plat. Seul, à droite du champ de manœuvres,

se détache un petit bois roussi par la gelée. A gauche, entre trois chênes rabougris, un moulin que le vent réveille étire paresseusement ses ailes.

Ce vent froid nous fouette la figure. Les pieds glacés, nous restons, deux grandes heures, immobiles. Les genoux tremblent, le fusil glisse entre les mains roidies; il faut se tenir droit et manœuvrer sec. A quelques pas de nous, une douzaine d'hommes, sac au dos, la toile de tente, la veste et la tunique roulées au-dessus du sac, sont rangés sur la même ligne, à deux mètres d'un mur de baraque : c'est le peloton des hommes punis de prison. Six heures par jour, ils passent du port d'arme à l'arme au bras, de l'arme au bras au port d'arme.

« L'arme d'aplomb, la tête haute, ne bougez plus ! » crie le sergent qui souffle dans ses doigts et marche d'un pas pressé derrière eux. Leur dos se voûte sous le poids, leurs jambes flageolent. Un de ces malheureux, épuisé, tomba lourdement. Un homme de garde le releva, le ramena, l'étendit et le laissa sur la planche de la prison.

« Manœuvrez toujours ! cria le sergent au peloton qui, l'arme à terre, piétinait; si vous tombez, on vous ramassera aussi. »

Le soir, pendant que nous recommandions nos deux heures d'exercices, nous revîmes les hommes de ce pe-

loton de purgatoire cassant des pierres et traînant des brouettes. La brouette chargée, le sac gonflé, ils s'avancraient péniblement. Tout à coup une brouette se renverse, un sac tombe, et un de ces gaillards mourants se sauve à toutes jambes. Le sergent crie, le clairon sonne, deux cavaliers partent. Les voilà qui passent au galop, coupent à travers champs, filent droit sur lui. Les cavaliers gagnent du terrain ; l'autre s'arrête, hésite un instant et reprend sa course effrénée. Ce n'est plus qu'un point noir qui disparaît dans le brouillard.

Dix minutes se passent ; les cavaliers reviennent au pas. « Où est-il ? crie le sergent. — De l'autre côté de la rivière ; sa femme l'attendait là. — Pauvre femme ! nous dit un soldat sorti la veille de prison ; elle est partie du fond de la Savoie le jour où elle a su que son homme était au peloton. Depuis trois semaines elle le guettait chaque matin, le regardait manœuvrer, cherchait à lui faire passer un morceau de pain blanc. Elle aura réussi à lui glisser un mot, et maintenant ils vont revivre ensemble heureux, bien loin, si un gendarme ne les arrête pas cette nuit sur la route du Havre ou de Marseille. »

TABLEAU DE SERVICE ET RÈGLEMENT
DES VOLONTAIRES.

Lever à six heures. De sept à neuf heures, exercice. A neuf heures, roulement de la soupe. Entre dix et onze heures, préparatifs pour répondre à l'appel : souliers à cirer, ceinturon et boutons à astiquer, coups de balai à donner aux chambres et coups de brosse à donner aux effets. De midi à une heure, théorie sur le démontage et le remontage du fusil. A une heure, escrime. Nouvel exercice à deux heures sur le front de bandière. A quatre heures, nous revenons à la baraque, et sur les planches du lit de camp nous recommençons à porter arme, présenter arme, mettre l'arme au bras. La soupe est à cinq heures, et de la soupe au coucher, nous avons pour nous distraire la théorie à apprendre.

Tous les trois mois, les volontaires passeront un examen. A la fin de l'année, un dernier examen portera sur toutes les matières du programme : école du soldat, école de peloton, école de tirailleurs, administration

militaire, topographie et principes de fortification pas-
sagère. Tout volontaire qui n'aura pas suffisamment ré-
pondu à ce dernier examen, ou qui, dans le courant de
l'année, aura été puni, soit de quinze jours de prison,
soit de trente jours de salle de police, reféra une seconde
année aux mêmes conditions que la première, sauf le
payement des quinze cents francs. Cette seconde année
écoulée, s'il était refusé de nouveau ou avait atteint le
maximum de punition, il serait déchu de ses avantages,
considéré non plus comme volontaire d'un an, mais
comme simple soldat, et aurait à refaire trois années de
service.

CHAPITRE II

LA CHAMBRÉE.

Notre lieutenant nous adossa contre le mur coude à coude, avec des ouvriers de Belleville et de la Glacière, des Auvergnats et des Savoyards, nous numérota et nous classa par rang de taille. Je couche par hasard entre deux volontaires, un sculpteur et un élève en pharmacie. Nous vivons en très-bons termes. Dès le premier soir, le sculpteur fit ma caricature, et le pharmacien mit à ma disposition toutes ses drogues. Le voisin de gauche de mon pharmacien est un Breton à la poitrine couverte de médailles de bronze et d'argent, de

scapulaires bruns et bleus. Le voisin de droite de mon sculpteur, né à la Guillotière, a le bras tatoué d'un lion qui secoue ses chaînes; au bas, on lit en gros caractères: « Le réveil du peuple. » Deux frères, fils de colonel, couchent entre le lampiste et le cuisinier en second. Un fils de notaire dort à côté d'un enfant trouvé. En face, un soldat marié, père de famille; sa femme, logée dans une maisonnette d'Avor, blanchit notre linge. Il nous a été permis de garder dans notre sac chemises et gilets de flanelle. Les chaussettes mêmes sont tolérées.

Parmi nous, volontaires, tous ne sont pas bacheliers ès lettres ou bacheliers ès sciences; la plupart ont subi à l'Hôtel de Ville un examen de commerce, d'agriculture, d'industrie, et quelques-uns se sont faufilés par cette porte entre-bâillée. Hier, au pied de nos paillasses, en veste de corvée, le pantalon tiré par les bretelles, nous prenions et nous récitions tour à tour la position du soldat sans armes: les talons sur la même ligne et rapprochés autant que la conformation de l'homme le permet, les pieds un peu moins ouverts que l'équerre et également tournés en dehors, les genoux tendus sans les roidir, le corps d'aplomb sur les hanches et penché en avant, les épaules effacées et également tombantes, les bras pendant naturellement, les coudes près du

corps, la paume de la main un peu tournée en dehors, le petit doigt en arrière la couture du pantalon, la tête droite sans être gênée, les yeux fixés droit devant soi.

« Avant cette position conditionnelle d'un an, dit un volontaire à l'accent méridional, quelle était donc la position de chacun de nous ? Moi, je faisais un peu de droit et beaucoup de dettes.

— Moi, j'étais à l'Ecole des beaux-arts.

— Moi, à l'École de pharmacie.

— Moi, à l'Ecole de Grignon.

— Moi, grasseya un petit jeune homme qui porta la main à son collet de veste comme s'il avait encore un col cassé, j'étais à l'école buissonnière.

— Je suis fils d'un horloger, reprit un de ses voisins, et je m'inscris en premier, mes chers amis, pour réparer vos montres.

— Et moi, pour vous vendre des chaînes et des bagues l'année prochaine ; j'étais en apprentissage chez un bijoutier.

— Je vous ferai une paire de bottes, ajouta gaiement une grosse voix ; je suis cordonnier.

— Et je vous jouerai du violon cette année-ci, dit une bonne tête d'artiste, nous montrant de l'œil son violon derrière son sac.

— En attendant, voulez-vous jouer au loto? interrompit le caporal bellevillois. »

Volontaires venus en bottines du boulevard des Italiens ou sortis en pantoufles d'un atelier ou d'un comptoir, conscrits partis en sabots d'une ferme de Quimper-Corentin, plâtriers et tailleurs de pierre, tous nous faisons cercle autour de la table et prenons les cartons numérotés. Un vieux soldat agite le sac et enjolive chaque chiffre qu'il appelle d'un souvenir ou d'une image pittoresques.

« 17! l'âge de toutes les payses.

« 21! le petit conscrit.

« 10! le drapeau de notre régiment.

« 31! jour sans pain, misère en Prusse.

— Qu'est-ce que ça veut dire? demanda un volontaire.

— Ça veut dire qu'en Prusse nous ne touchions que trente rations par mois, et que quand le mois avait trente et un jours, le trente et unième on se brossait le ventre.

« 24! le beau louis de France.

« 77! pique et pioche; les armes du génie.

« 48! Joséphine, la pièce d'alarme.

« 89! nos quatre-vingt-neuf départements. »

Toutes les fois que ce chiffre revient à ce jeu, une voix ne manque jamais de dire: « Nous n'en avons plus

que quatre-vingt-six ! » Et toutes les voix de répondre : « Nous les *raurons*, nos quatre-vingt-neuf ! »

Sur le mur de la chambrée, un officier a dessiné la carte de France et marqué d'une ligne noire la nouvelle frontière. Cette échancrure faite à la France, matin et soir nous l'avons sous les yeux. Une baguette de fusil à la main, nous montrons à chacun de nos paysans son département, sa sous-préfecture, son chef-lieu de canton. Et du fond de l'Auvergne, de la Bretagne ou de la Savoie, toujours nous revenons au milieu de l'Alsace et de la Lorraine. Il y a dans notre compagnie deux Lorrains et un Alsacien. Les deux Lorrains, fils de paysans ruinés, chassés par la guerre et partis en Algérie, se sont engagés pour cinq ans. L'autre, fils de banquier de Bitche, chassé, comme les deux paysans, le 1^{er} octobre, est volontaire d'un an : brave garçon entouré, questionné et fêté par toute la chambrée. Pour lui souhaiter la bienvenue, son voisin de lit, — vieux soldat à trois chevrons, — chanta d'une voix émue *le Maître d'école alsacien* :

C'est dans une école d'Alsace,
Où le soleil, de ses rayons,
Illumine toute la classe
De fillettes et de garçons.
C'est l'heure où l'on apprend à lire.
Tous les enfants baissent la voix,

Car le vieux maître vient de dire :
« Parlons la langue d'autrefois ;

La patrouille allemande passe,
Baissez la voix, mes chers petits ;
Parler français n'est plus permis
Aux petits enfants de l'Alsace. »

Le maître, en parlant de la France,
Avait des larmes dans les yeux ;
Sa voix enseignait l'espérance
Aux orphelins silencieux.

Il leur disait : « Dans vos prières,
Le soir, quand vous joindrez les mains,
Parlez la langue de vos pères,
Qui sont tombés sur nos chemins.

La patrouille allemande passe,
Baissez la voix, mes chers petits ;
Parler français n'est plus permis
Aux petits enfants de l'Alsace.

Enfants, vous qu'a frappés la guerre,
Souvenez-vous de nos malheurs,
Et que la nouvelle frontière
N'existe jamais pour vos cœurs.
Les yeux tournés vers la patrie,
Grandissez, l'heure sonnera
Où la France, aujourd'hui meurtrie,
Dans son sein vous rappellera.

La patrouille allemande passe,
Baissez la voix, mes chers petits ;
Un jour la langue du pays,
Nous la parlerons dans l'Alsace ! »



RIEN N'AMUSE PLUS CES FILS D'OUVRIERS ET DE PAYSANS
QUE DE NOUS VOIR EN SABOTS BALAYER.

Refrain que nous reprenons tous ensemble, pendant qu'ensemble nous astiquons notre sac et notre giberne, que nous lavons les carreaux, la planche à pain, et donnons à droite et à gauche un coup de balai triomphant. Toutes les corvées, sauf la corvée de quartier (je ne vous dirai pas ce que c'est), nous les avons à faire. Il nous faut épousseter les murs, frotter le plancher, récurer les gamelles et les bidons. Rien n'amuse plus ces fils d'ouvriers et de paysans que de nous voir en gros sabots balayer ou pomper, porter sur notre tête vingt kilos de pain ou de viande, marcher le dos courbé sous cinquante kilos de pommes de terre. « A votre tour ! » nous disent-ils invariablement toutes les fois que notre caporal de Belleville nous envoie chercher dix baquets d'eau à la rivière, remplir le tonneau des cuisines, — vrai tonneau des Danaïdes, — et balayer la chambre des sergents. Mais, à ce premier sentiment de satisfaction trop naturelle, succède peu à peu un sentiment de sympathie, de camaraderie pleine d'égards. Ce matin, un Breton s'approche de moi et me prend le balai des mains.

« Laissez donc, ça ne vous connaît pas.

— Ça me connaît.

— Donnez, vous écrirez pour moi à la payse. »

Et ce soir, éclairé par une chandelle fichée dans une

pomme de terre trouée, j'écrivais sous la dictée de ce brave garçon deux pages à ses parents et quatre à sa payse. Je demandais aux parents un peu d'argent, à la payse beaucoup d'amour, et je mettais le tout sous la même enveloppe. Assis autour du poêle, les vieux soldats fumaient leur pipe; l'horloger, une loupe enfoncée dans l'œil, réparait déjà la montre d'un caporal; mon pharmacien rangeait ses petites fiolles dans sa petite trousse; quelques volontaires montraient à lire à des conscrits, et, debout sur les planches du lit de camp, notre violoniste nous jouait *la Mandolinata, Rigoletto*, et finissait par le vieil air de *la Dame blanche*: *Ah! quel plaisir d'être soldat!*

CHAPITRE III

LE PREMIER DIMANCHE.

J'ouvre le manuel du soldat, et je lis :

« Que doit faire le soldat le dimanche ?

— Se laver la tête et changer de linge. »

Le manuel aurait pu ajouter : « Et éplucher des pommes de terre. » Groupés autour d'un grand panier, nous passons une heure à éplucher les trois ou quatre cents pommes de terre qui doivent entrer dans le rata

J'ai été à trop bonne école pour ne pas savoir que beaucoup de mères ne trouveront pas complètes ces

prescriptions faites au soldat le dimanche. Aussi, ma chère mère, après avoir rempli mes devoirs temporels, je vais te conduire à une baraque, qui se confondrait avec toutes les autres si elle n'était surmontée d'une croix. C'est la chapelle du camp. Les murs sont nus ; quelques chaises pour les officiers, des bancs pour les soldats, deux pots de fleurs sur l'autel, et c'est tout. Il est neuf heures. Tambours en tête, arrive le piquet de la messe ; il se place des deux côtés de la chapelle. Le général de Fontanges entre et va s'agenouiller au premier rang. Les trois colonels, une vingtaine d'officiers supérieurs, le suivent à la file ; les soldats remplissent les bancs. L'aumônier monte à l'autel ; les deux enfants de chœur sont des enfants de troupe.

La chapelle est toujours pleine, et bon nombre de soldats ne peuvent dépasser le seuil de la porte. Il faut dire que la chapelle ne tient que cent cinquante hommes, et qu'il y a sept mille hommes au camp. Je ne veux donc pas juger tous les soldats sur le groupe recueilli que j'ai devant les yeux. Malgré les bons conseils et l'exemple des chefs, l'armée reste assez indifférente aux pratiques religieuses ; mais il est un fait qui m'a frappé, et qui rassurera bien des familles. Outre la liberté donnée largement le dimanche par tous les colonels, jamais une plaisanterie de chambrée n'arrête au passage le

soldat qui se rend à la chapelle un livre de messe à la main. — A dix heures j'étais à la gare d'Avor.

J'avais attendu ce premier dimanche avec l'impatience d'un écolier. Après cette longue et fatigante semaine d'exercices et de corvées, j'avais hâte de sortir du camp, de me retrouver moi-même quelques heures, d'être libre. Ce jour-là, me disais-je, j'irai à Bourges ; j'ai dans ma poche quelques lettres de recommandation pour des personnes que je n'ai jamais vues, mais j'espère un bon accueil. Il est même probable que dans une de ces maisons on me retiendra à dîner : car, pour toute famille, un collégien ou un soldat en visite est un convive en perspective. Ce n'est pas que je tienne au dîner, mais je serai à une table de famille ; je verrai, j'entendrai, au lieu des caporaux et des sergents, un père et une mère, des frères et des sœurs ; je passerai une soirée au coin du feu. Le coin du feu ! mot charmant qui réveille dans le cœur un monde de souvenirs, souvenirs d'enfance et de jeunesse, causeries familières, lectures à haute voix, affectueux bonsoir quand l'aiguille arrive à dix heures.

Le train s'arrête ; on crie : Bourges ! Je saute à bas du wagon. Bourges est une ville triste, aux rues étroites et sombres, qui garde encore, avec ses hauts pignons, ses façades sculptées, ses fenêtres ogivales, un

reste du moyen âge. Partout l'herbe pousse entre les pierres. De temps en temps une porte se referme doucement sur une robe de prêtre. On s'attend toujours à voir déboucher de quelque rue transversale une procession de moines encapuchonnés et silencieux. Me voici rue Notre-Dame, à l'adresse d'une de mes lettres. Porte close, volets fermés ; j'ai beau sonner, point de réponse.

Seconde maison, personne.

« Monsieur et madame sont sortis, » me dit encore la bonne de la troisième famille.

Je tourne d'une main impatiente le bouton de la dernière porte.

« Madame est à la campagne, et monsieur ne rentrera pas avant quatre heures, s'il rentre. »

Je reviens tristement sur mes pas. Que faire dans cette ville où je ne connais pas une âme ? Heureusement il y a la cathédrale !

Les deux tours se dressent comme deux bras éternellement levés pour la prière. Sous le portail sont rangés des apôtres et des saints. Au-dessus, un bas-relief représente les morts qui sortent des tombeaux. Les pierres se soulèvent, les corps ressuscités apparaissent. Les uns se précipitent à genoux pour remercier Dieu, et le premier regard des femmes est un regard

jeté sur leur corps, qui sort du cercueil comme le papillon d'une chrysalide.

Que de grandeur dans l'ensemble ! que de finesse dans le détail ! J'admire tout cela, mais sans émotion, presque sans intérêt. J'ai l'esprit, j'ai le cœur ailleurs. Je fais effort pour rappeler mon attention qui s'écarte. Regarde donc, me dis-je à moi-même, cette scène du jugement dernier. Un ange tient dans sa main droite la balance de la Justice, et Satan se cramponne à l'un des plateaux. A gauche, les damnés, poussés par tous les diables cornus, sont rejetés vers une chaudière d'où s'échappent des torrents de flamme. Les diables dansent autour, agitent les pelles et ricanent. L'un, armé d'une forte pince, saisit par l'oreille une femme qui se plut trop sans doute à entendre des cajoleries. A droite se suivent, en robes traînantes, une procession de bienheureux. Dieu, assis sur un nuage, leur fait signe d'une main, et de l'autre arrondit les pans de sa robe, d'où sortent une douzaine de têtes d'anges comme d'un nid sortent des têtes d'oiseaux. Les gargouilles allongent de tous côtés leurs figures grimaçantes.

Je tourne autour des clochetons, je reviens au portail, j'essaye de lire et de comprendre ces pages de pierre. Tout en essayant, je songe à autre chose. Cette cathédrale, je la regarderai des heures entières un autre

jour; mais aujourd'hui elle m'est indifférente. Ce qu'il me fallait aujourd'hui, c'était une famille qui m'aurait représenté la mienne, et j'ai l'âme assombrie par toutes ces portes fermées. Allons! le palais de Jacques Cœur me distraira peut-être! Ni le palais de Jacques Cœur, ni le musée, ne peuvent chasser mon ennui. Ces heures de liberté me sont encore plus lourdes que mes heures de corvées. Enfin sonnent quatre heures. Je retourne bien vite avenue Bourbonnoux, et j'apprends que monsieur ne rentrera pas.

Je parcours au hasard toutes les rues de Bourges, je vais m'assoir dans le jardin de l'archevêché; je regarde ces enfants qui jouent près de leur mère, ces familles qui rentrent chez elles, et je sens peser sur moi la morne solitude. J'aime encore mieux ma baraque! Je reprends le chemin de la gare, et à l'heure même où ma famille se réunissait, je rentrais au camp, je m'étendais sur ma paillasse, et je lisais dans un demi-sommeil quelques articles de mon code.

19 mars. — Nous avons été présentés ce matin à notre général de brigade, M. de Fontanges, et à notre colonel, M. Mercier de Sainte-Croix. M. de Fontanges a passé dans nos rangs, nous questionnant sur nos études, sur notre carrière, disant un bonjour aimable

à l'un, à l'autre un mot d'encouragement, nous donnant à tous un témoignage d'intérêt.

« Mes jeunes amis, nous a-t-il dit, vous aurez une rude année à passer, séparés de tous les vôtres, soumis à une discipline inflexible, perdus dans cette plaine d'Avor où l'on n'entend que des roulements de tambour et des sonneries de clairon. Après l'asphalte du boulevard des Italiens, la boue d'un camp; au lieu d'une chambre bien close et chauffée, une baraque qui craque à tous les vents. Plus de fauteuil moelleux, plus de divan capitonné; trois planches pour soutenir la paillassé, une planche pour mettre votre capote et votre sac, et l'ameublement est complet. Tous les sacrifices de bien-être, de liberté, vous seront imposés. Et, par-dessus le marché, l'obéissance au caporal, les froissements d'amour-propre, les dégoûts, la gamelle morale! Prenez avec courage cette gamelle-là, mes chers amis; pliez-vous à cette discipline et acceptez ces épreuves. Il y a parmi vous tous les degrés de la bourgeoisie, vous êtes mêlés à toutes les classes de la nation; fondez-vous tous ensemble: soyez l'armée, soyez la France! »

A côté de cette figure si sympathique, où sous les délicatesses de l'homme du monde percent les mâles résolutions du général prêt à se faire tuer en tête de sa brigade, souriait d'un bon sourire notre colonel.

Nommé colonel au mois de septembre 1870, le premier défilé auquel il assista fut un défilé de prisonniers français. Metz avait capitulé. Les routes étaient couvertes de nos régiments ; mais ni baïonnettes ne brillaient au soleil, ni drapeaux ni fanions ne flottaient dans les rangs. Les soldats, épuisés, s'appuyaient sur des bâtons. Les officiers accompagnaient leurs hommes, et derrière marchait, tête baissée, notre colonel. Arrivés à Ladomchamps, les bataillons s'arrêtèrent. Les Prussiens, en grande tenue, attendaient l'armée française. Les officiers serrèrent les mains de chaque soldat, le colonel fit former le cercle autour de lui, parla de courage, de résignation, d'avenir meilleur. De grosses larmes tombaient sur sa moustache blanche. La musique prussienne se mit à jouer une valse. Il détourna la tête. Les soldats jetèrent un dernier regard à leurs officiers et disparurent enveloppés dans les bataillons ennemis qu'on entendait de loin chanter.

Il y avait à ce moment-là près du colonel un officier qui, les poings serrés, se défendait mal contre l'émotion qui l'étreignait. C'était notre capitaine, M. Rocques. Capitaine de francs-tireurs, il était, m'a raconté le sergent Trochon fier d'avoir partagé ses épreuves et ses périls, sur tous les chemins, à côté de toutes les haies, poussant des reconnaissances et levant des plans à la

barbe des Prussiens. La nuit, il se glissait, rampait avec une poignée d'hommes derrière un poste ennemi. C'était bien vite fait de bâillonner, d'étouffer ou d'éventrer la sentinelle. Le poste était enlevé, les Prussiens se sauvaient, et notre capitaine apportait le lendemain à l'arsenal de Metz cinquante ou soixante fusils.

En plein jour, on le voyait aussi marcher en éclaireur à cinq cents mètres du régiment. Le 31 août, à l'attaque du village de Maxes, il resta immobile sous le feu le plus violent, donnant des ordres, groupant les escouades, braquant sa lorgnette sur les murs crénelés. Quand il fut fatigué de ramasser pour la troisième fois son képi, que les balles avaient jeté trois fois par terre, il mit le sabre au poing, commanda en avant, et grimpa à l'assaut. Les coups de fusil partent, se succèdent, s'arrêtent, reprennent avec rage. A travers la fumée acre, les pantalons rouges envahissent les fermes et les maisons du village. Sous les berceaux de clématite et de vigne vierge, le déjeuner attendait les officiers prussiens. Au bruit des bombes qui tombent, au milieu des nuages de poussière, les troupiers s'attablent, découpent des perdreaux, boivent un petit verre de chartreuse à la santé du capitaine Rocques, et finissent par boire avec de gros éclats de rire à la santé du roi de Prusse. M. Rocques, debout dans une grande cour, au-dessous d'une grange, faisait

charger des voitures de foin sous une grêle de balles. Les Prussiens reculaient, mais tiraient toujours. Le foin chargé et les verres vides, on battit en retraite. Le manteau de M. Rocques était plus troué que le manteau de don César de Bazan. « On n'aurait pas trouvé intact, disait un vieux soldat, un morceau assez large pour faire un bon fond de culotte. »

Revenu d'un congé de trois mois, M. Rocques a pris ce matin le commandement de notre compagnie. Notre lieutenant moustachu, M. de Laidet, lui a fait notre éloge appuyé de jurons terribles. Toute l'année, M. Rocques sera chargé de notre instruction, des cours de géométrie, de topographie et de fortification. Il y a un programme tout spécial pour les volontaires. Le sous-lieutenant, M. Aubert, jeune homme d'une douceur, d'une amabilité charmantes, qui parle au milieu d'une chambrée comme s'il était dans un salon, sera chargé du cours d'administration militaire. Avec de tels chefs, nous avons une provision de courage pour faire vailleamment notre année, et nous obéissons gaiement au sergent qui nous dit : « C'est moi *que je* vous commande; eh bien, qu'est-ce que vous avez à me regarder comme ça ? est-ce que je ne parle pas français? »

22 mars. — Le gouvernement nourrit, chauffe, blan-

chit, éclaire un homme pour quarante-trois centimes par jour. Et le soir, couchés sur notre édredon de deux pieds (c'est ainsi qu'on nomme la paille), nous nous endormons avec du pain sur la planche et un sou dans la poche. L'État nous donne généreusement ce sou quotidien pour nous permettre quelques fantaisies.

Autrefois le caporal allait au marché, s'arrêtait devant un carré de choux, un rang d'oignons, débattait les prix et revenait le panier sous le bras, le sac sur l'épaule, et la bourse plus ou moins légère. Les mauvaises langues disent qu'il s'entendait souvent à faire des économies dont il ne parlait pas. Une commission, composée d'un chef de bataillon, de quatre capitaines et d'un lieutenant, règle aujourd'hui toutes les dépenses de l'ordinaire, passe les marchés, et donne la préférence à l'épicier et au boucher les plus raisonnables ou les plus habiles. Le caporal constatait au moins la qualité des denrées et de la viande. Un boucher ne lui aurait pas fait prendre, comme cela est arrivé ces jours derniers, une chèvre pour un mouton.

Le remplacement du caporal par la commission a supprimé la gamelle de chambrée. La gamelle n'est plus la large marmite autour de laquelle s'asseyait l'escouade sous la présidence du caporal. Chacun enfonçait sa cuiller, et qui l'enfonçait avant le signal recevait un

coup sur les doigts. La cuiller tombait, la tournée se faisait, et le *gamellard* trop pressé attendait la tournée suivante. Maintenant chaque homme a sa gamelle, sa pincée de sel sur le couvercle, et, matin et soir, cent cinquante grammes de viande ou d'os. Depuis les cornes jusqu'à la queue du bœuf, tout fait poids dans les trois cents grammes dus à chaque homme.

Les premiers jours, nous avions pour notre gamelle un profond dégoût; nous éventrions les pâtés, nous découpions les ailes de poulet dont on nous avait comblés le matin du 10 mars. Les pâtés disparurent, les poulets s'envolèrent, et la gamelle resta. Il nous fallut aller la chercher dans la cuisine enfumée, autour des noires marmites de fonte enduites d'une croûte de suie. Les cuisiniers, en sarrau de toile qui fut blanche, glissent en gros sabots sur les dalles grasses. Ce ne sont, sous les tables, près du mur, que tas de cendres, flaques de bouillon et fonds de pipes. Ces souvenirs et ces odeurs écartés, peut-être soulèverait-on sans crainte le couvercle de cette boîte à surprise, peut-être mangerait-on d'un bon appétit ce pot-au-feu où il y a de tout, même du bœuf. Mais la cantinière nous ouvrit sa porte, nous montra ses casseroles étincelantes, ses chaudrons où se miraient les chandeliers qui reflétaient eux-mêmes les allumettes, et nous devîmes les hôtes de M^{me} Vauthier.

Mariée au caporal-tambour, elle se campe aussi fièrement devant ses fourneaux, les manches retroussées, qu'à la tête du bataillon, avec son jupon rouge, son corsage bleu et sa toque à plume blanche. M^{me} Vauthier fut blessée sous les murs de Metz, à son poste, devant une marmite. Aussi nous donne-t-elle tous les détails du siège et ne nous fait-elle pas grâce du moindre bouillon de cheval qu'avaient les sergents, de la plus petite carotte qu'elle savait déterrer, de la graisse à fusil dont elle se servait en guise de beurre les jours de fête. Tout en nous énumérant ses menus, elle nous sert une soupe bien chaude, une côtelette saignante, nous verse un bon verre de vin, et avec quinze ou vingt sous par jour nous sommes si heureux que nous n'osons pas le dire, pour ne pas faire des jaloux.

25 mars. — Pluie fine, pénétrante, mêlée de neige et de grêle fondues. Des nuages rampent au bout de la plaine. A droite et à gauche, disséminés sur le front de bandière, des pelotons de douze hommes coiffés d'un képi, étriqués dans leur veste de corvée. Ce sont les volontaires du 10^e, du 27^e et du 29^e qui manœuvrent.

Placé à dix ou douze pas de chaque peloton, un sergent commande: « Garde à vous! »

Sa poitrine saute, ses moustaches se hérissent, ses yeux roulent formidables sur le rang.

« Au commandement de garde à vous ! crie-t-il, la main à plat sur la bretelle du fusil, les talons joints, la main gauche ouverte. Numéro trois, pas de mouvement de tête ; numéro cinq, le talon de la crosse à côté de la pointe du pied droit ; numéro neuf, le petit doigt en arrière la couture du pantalon ! »

Les mains s'ouvrent, les coups s'allongent, les yeux sont fixes, les bouches béantes.

« A la bonne heure ! voilà une attitude militaire, » nous dit le sergent satisfait.

Et il reprend le commandement tout entier :

« Garde à vous... ton ! (Ton pour peloton.)

« Au commandement de ton, continue-t-il, la main basse, le canon entre le pouce et le premier doigt allongés le long de la monture, les trois autres doigts allongés et joints, le bout du canon à environ cinq centimètres du bras droit.

« Ouvrez donc cette main gauche, vous le numéro huit ! Toujours cette main gauche est bêtement collée contre votre cuisse. Voilà près de quinze jours que vous faites l'exercice, et vous vous *ostinez* à ne pas prendre cette position si naturelle. Si par hasard vous parlez à un général, vous ne vous amuserez pas, j'espère, à

porter la jambe en avant, à gesticuler, à pencher la tête à droite ou à gauche. Savez-vous comment vous devez vous tenir quand vous parlez à un général ? eh bien ! regardez-moi ! »

Et notre sergent, les talons réunis, les jarrets tendus, la tête droite et immobile comme si elle était dans un serre-tête de photographe, les mains pendantes et ouvertes comme les mains d'un pierrot, les yeux écarquillés comme s'ils considéraient les quarante siècles perchés au-dessus des pyramides, nous dit : « Voilà ! »

« Et dans cette position-là, vous n'aurez pas l'air d'un godillot. »

Les godillots sont les recrues.

« Portez... harmm ! Un !... deux !... Renvoyez vivement cette main gauche !

« L'harmm... brrra ! Un !... deux !... trois !... Numéro onze, vous avez l'air d'un pompier qui revient de semestre ! »

Le numéro onze, c'est moi.

« Attention pour vous aligner ! Ouvrez les yeux, les oreilles et les mains, tonnerre de Brest ! Je vous exercerai d'abord à vous aligner homme par homme, afin de vous faire mieux comprendre les principes de l'alignement. A cet effet.... qu'est-ce que vous avez à vous gratter, vous le numéro deux ? un bon soldat ne

se gratte pas hors de la chambrée... A cet effet, je commanderai aux deux premiers hommes de l'aile droite de marcher trois pas en avant, et, les ayant alignés, j'avertirai successivement chaque soldat, par le commandement de tel numéro sur la ligne, de se porter sur l'alignement des deux premiers.

« Lorsque je verrai ces soldats alignés, je commanderai : Fixe ! A ce commandement, vous placerez la tête dans la position directe, et que personne ne bouge plus ! On m'a dit, et je veux bien le croire, que vous étiez des jeunes gens intelligents ; eh bien ! prouvez-le en manœuvrant comme des mannequins ! »

Notre sergent tourmente sa moustache, se rejette vivement en arrière et commande :

« Deux hommes de droite, trois pas en avant.... arche ! »

A peine ces deux hommes ont-ils fait leurs trois pas que le sergent court sur eux, rectifie leur position, se replace à dix ou douze pas en avant et commande :

« Numéro trois, sur la ligne ! Partez plus franchement du pied gauche !

« Numéro quatre, sur la ligne ! »

Le numéro quatre part du pied droit.

« Comment ! s'écrie le sergent qui jure et sacre comme

un corsaire, vous êtes bachelier et vous partez du pied droit ! »

Nous calmons peu à peu l'indignation de notre brave sergent en lui montrant que, quoique bacheliers, nous pouvions partir du pied gauche. Tous les numéros arrivent l'un après l'autre sur la ligne ; le sergent se place à côté des deux hommes de droite, crie : « Fixe ! » et coup sur coup : « Numéro quatre, rentrez ! numéro huit, sortez ! numéro onze, encore le numéro onze ! (toujours moi), rentrez ce ventre ! C'est un ventre de civil que ce ventre-là ! Quand on est depuis quinze jours dans le métier militaire, on n'a plus de ventre ! »

Le clairon sonne enfin la pause ; les rangs se rompent, les paquets de tabac s'ouvrent. Nous nous groupons autour de notre sergent, nous bourrons sa pipe, et nous l'écoutons respectueusement nous dire :

« Je vous mènerai tambour battant ; vous ferez en trois mois ce que d'autres font en neuf ; le capitaine vous a dénoncés à moi comme des jeunes gens éduqués. Tâchez que je m'en aperçoive ! »

28 mars. — Revue du général de Fontanges. Dès la veille, grand remue-ménage. Les uns lavent les planches du lit de camp, et donnent un coup de balai sur la planche à pain. Mon voisin de paillasse, — Plisson, l'élève en pharmacie, — descend avec moi sur les bords

de la rivière. A genoux sur le gazon, nous savonnons à grande eau la doublure de notre veste et de notre tunique. Pour varier nos plaisirs, nous avons à argenter avec une poignée de sable trois gamelles de campement. Au réveil, le caporal de notre escouade, — le garçon de ferme aux petits yeux noirs, — nous recommande de répandre sur notre giberne et notre ceinturon de l'huile de bras, c'est-à-dire de frotter, de cirer et de refrotter jusqu'à ce que nous puissions nous regarder dans notre ceinturon et dans notre giberne comme dans un miroir. Et on étale l'encaustique, on passe un morceau de cire, on repasse avec un bouchon, on essuie avec un chiffon, on s'approche du caporal François et on lui dit : « Est-ce bien ? »

Le caporal François hausse l'épaule, branle la tête, nous regarde en riant, et nous donne un coup de main.

« Maintenant, nous dit-il, faites vos sacs. Il faut y mettre l'ordonnance, c'est-à-dire toutes vos brosses, tout votre linge et une paire de souliers. »

La paire de souliers masque mon code; mon Alfred de Musset est enveloppé dans une chemise de soldat; la capote est roulée en forme de fer à cheval au-dessus du sac. Comment ferons-nous pour le porter quatre ou cinq heures, ce sac dont les courroies nous coupent les épaules et qui retombe si lourdement sur nos reins ?

Roulement du tambour. « Sortez dehors ! » nous dit notre caporal.

On s'aligne. « Couvrez-vous ! numérotez-vous ! »

Notre caporal passe l'inspection, rebouclant les sacs, resserrant les ceinturons, relevant les pompons. Après le caporal arrive le sergent. Pas un grain de poussière, pas un bouton de guêtre, pas un faux pli du pantalon n'échappent au vieux sergent, qui nous toise des pieds à la tête. Après avoir bien regardé et bien sacré, le sergent se place en serre-file. C'est le tour du lieutenant. M. de Laidet passe et repasse, fronce le sourcil, tortille sa moustache et fouille du regard le moindre détail de l'uniforme.

« Sergent, vous n'avez pas vu la poignée du sabre-baïonnette de cet homme ? »

Le sergent accourt, constate qu'il y a dans la rainure un reste de tripoli, s'en prend au caporal qui s'en prend à l'homme, et l'homme s'en prend à son voisin de ne pas l'avoir averti. Enfin le capitaine jette le coup d'œil du maître, fait une dernière observation, et nous allons nous ranger sur le front de bandière. Tout le camp est sous les armes. La ligne de bataille s'étend sur une longueur de deux kilomètres. Nous sommes la droite de cette ligne. Les tambours battent, les clairons sonnent, le général arrive.

Le voilà qui passe à cheval devant le front des troupes. A sa droite, notre colonel avec son plumet blanc, le sabre au poing. A gauche, un lieutenant de chasseurs, officier d'ordonnance. Derrière, à vingt pas, deux dragons.

Le général s'arrête devant notre peloton.

« Allons ! un peu de maniement d'armes, » dit-il à notre capitaine, qui nous fait présenter les armes et exécuter la charge en cinq temps.

Nous exécutons ces mouvements avec plus de bonne volonté que d'ensemble. M. de Fontanges nous adresse quelques compliments, et M. de Sainte-Croix quelques encouragements. Cette belle et bonne figure de colonel, avec sa moustache blanche et ses yeux bleus, nous l'aimons déjà comme les vieux soldats qui ont été à Metz. Et déjà notre colonel peut compter sur ses jeunes volontaires comme il compte sur ses vieux soldats.

Pendant que le général de Fontanges passe en revue le 27^e et le 29^e, on fait au 10^e l'école de bataillon. Nous exécutons une foule de mouvements que je n'aurais pas manqué d'admirer si j'avais été dans une tribune de Longchamp au lieu de marcher péniblement dans le rang, accablé par mon sac. Ce sac et ce fusil, nous les portons depuis trois heures lorsque l'officier d'ordonnance du général arrive au galop, et, de la part du

général, prescrit à notre capitaine de nous renvoyer, « les volontaires seuls ».

Pourquoi nous renvoyer, nous seuls ? Est-ce que nous ne pouvons pas rester toute une journée sac au dos ? disons-nous pendant que nous courbons sous le poids. Mais nous sommes plus vexés encore que fatigués. Nous nous en voulons d'aller nous reposer pendant que les autres restent. Nous ne pardonnons pas au général de Fontanges sa bonté.

Le général devina-t-il notre mécontentement ? en fut-il averti par notre colonel ? Je ne sais, mais à peine étions-nous en dehors du front de bandière que survint un contre-ordre. Nous reprenons notre place, nous entendons les bravos des vieux soldats, et, après de nouvelles manœuvres et de nouvelles fatigues, que nous sommes fiers d'endurer, nous défilons. La musique de notre régiment jette ses notes éclatantes.

Ce défilé, que j'entends pour la première fois, me fait monter les larmes aux yeux. Après la reprise entraînante, il a je ne sais quoi de déchirant. Il y a là dedans des adieux et des vivats, adieux des mères qui reconduisent leurs enfants jusqu'au coude du chemin, et vivats des soldats qui reçoivent ces conscrits au milieu d'eux.

« N'est-ce pas que ça vous remue le cœur ? me dit

un de mes voisins, soldat de la classe 1868. Que de fois, en Allemagne, j'ai fredonné cet air-là, pendant que, de corvée au cimetière, je creusais la fosse d'un camarade ! »

Attention ! nous approchons du général.

On s'aligne tout en marchant; on appuie sur la crosse du fusil alourdi par la baïonnette, on cadence un pas net et ferme, les épées des officiers s'inclinent, nous passons.

« Très-bien, les volontaires, très-bien ! dit à plusieurs reprises le général ; ils ont défilé comme de vieux soldats. »

Et les vieux soldats, revenus à la baraque, nous entourent, nous félicitent et nous aident à déboucler notre sac.

« Vous verrez, nous disent-ils, que cette année ne sera pas si dure que vous le pensiez ; elle vous laissera de bons souvenirs avec des officiers comme les nôtres.

— Et avec des camarades comme vous, » répondons-nous à ces braves garçons en leur donnant une poignée de main.

CHAPITRE IV

PROPOS DE VOLONTAIRES.

« Que deviens-tu au camp d'Avor ? m'écrivit un de mes camarades en garnison à Rouen. On dit que c'est affreux, ce camp d'Avor, et tu dois y mourir d'ennui. Pourquoi diable n'as-tu pas choisi Rouen, où se sont donné rendez-vous la plupart de nos camarades ? Nous ne sommes vraiment pas mal ici ; nous y avons nos aises : cafés, théâtres, chambres en ville, enfin tout ce qui constitue la civilisation.

« Le dimanche, nous assistons régulièrement à la dernière messe de la cathédrale, qui est, à Rouen, la

belle messe, comme celle d'une heure à la Madeleine de Paris. Nous n'y assistons pas inaperçus ; on a beau avoir les cheveux coupés en brosse, la tunique d'ordonnance et le pantalon de gros drap, il y a toujours un je ne sais quoi qui dénonce le volontaire : un bout de col qui passe, un mouchoir parfumé, une tenue convenable et un demi-sourire. Les Rouennaises ont de bons yeux, « même d'assez beaux yeux pour des yeux de province. » Je ne t'en dis pas davantage, et c'est peut-être en dire trop à un malheureux comme toi, prisonnier dans un camp où tu patauges le jour dans la boue et te grattes la nuit sur la paille.

« Combien y a-t-il de Bas-Bretons et d'Auvergnats dans ta chambrée ? Tu as l'avantage de pouvoir apprendre leur baragouin et leur charabia, mais tu risques un peu d'oublier le français. Réponds-moi promptement pour que je voie si tu sais encore l'orthographe. »

Je soupçonne mon joyeux camarade de s'amuser un peu à mes dépens ; mais, enfin, il fait partie de cette classe de volontaires qui prennent la chose en riant. Sous ce même uniforme, dans la même chambrée, soumis à la même discipline, il y a des caractères bien différents, et nous avons parfois dans notre baraque des conversations et des discussions qui me rappel-

lent.... (quel étrange et audacieux rapprochement!) les *Soirées de Saint-Pétersbourg*.

Les premiers jours, le brusque passage de la vie de Paris à la vie du camp, la nouveauté et la curiosité nous avaient à tous donné du courage et de l'entrain; mais peu à peu, en face de notre existence monotone, de nos privations et de notre servitude, le courage et l'entrain eurent peine à tenir bon. Quelques-uns d'entre nous ne voient dans le volontariat qu'une perte de temps et d'argent. Sans avoir une aversion très-vive pour le régiment, ils ont hâte de le quitter, et passent tous les soirs, comme des collégiens, une raie noire sur le jour écoulé. Au moment où sonne l'extinction des feux, on entend cette phrase dite en chœur par tout un groupe : « Un de plus, un de moins ! »

A côté des tièdes, des *couci-couci*, comme nous les appelons, il y a le groupe des *chauvins*, que les *couci-couci* se montrent en riant. Je vous présente, comme chef de file, mon ami Plisson. Une figure ouverte, un esprit vif, un bon cœur et vingt ans. Il part gaiement à toutes les corvées, voit le bon côté dans toutes choses, et attache au moindre détail de notre vie matérielle une idée qui le relève.

Dans notre même escouade, un autre volontaire, esprit chagrin, s'étend sur sa paillasse au premier

moment libre. Chaque fois qu'on le tire de son sommeil ou de ses rêveries pour aller à un exercice ou à un cours, il murmure entre ses dents : « Quel métier ! » Garçon très-intelligent, d'ailleurs, très-instruit, mais dont toutes les idées sont en opposition avec la vie militaire, et qui voudrait, là où s'élève une caserne, un camp, faire place nette, pousser la charrue et semer du blé. Il ne rêve qu'agriculture, appelle tous les hommes de guerre des traîneurs de sabre, fait bon marché du patriotisme, et veut espérer qu'un jour les limites des États seront des pommiers au milieu des champs. « Est-il possible, nous disait-il ce soir, qu'un pays consacre je ne sais combien de centaines de millions au budget de la guerre, et refuse trois cent mille francs pour fonder un institut agronomique ! La France ne sera bientôt plus, comme la Prusse, qu'une caserne au milieu de l'Europe. Il serait si facile d'entretenir partout la paix, et de ne songer qu'au bonheur des peuples !

— Oui, mon ami, interrompit Plisson ; fonde des congrès de la paix, parle de la grande famille humaine, de l'intérêt et de l'amour universels ; et, pendant que tu chantes à tue-tête : « Les peuples sont pour nous des frères ! » un de ces frères vient dans ton pays, mange ton pain, lève le plan de tes places fortes, con-

naît le plus petit sentier de tes hameaux pour y envoyer un jour des uhlans et te traiter en frère, comme Caïn traita Abel.

— Alors, vous approuvez la guerre, mes amis ; vous trouvez qu'une nation doit se ruiner pour en ruiner une autre ; mais la guerre, réfléchissez donc à ce mot-là, c'est le plus épouvantable des fléaux ; c'est pis que la peste ou la famine, c'est un fléau voulu. Pour moi, elle me ferait prendre en haine le patriosisme. »

Et tous les jeunes chauvins, Plisson, cinq ou six autres et moi, de protester avec indignation.

« Eh bien ! continua celui que nous appelions *le Volontaire malgré lui*, ou, pour abréger, *Malgré lui*, toutes vos belles phrases n'y feront rien, et le volontariat, que tel d'entre nous croit propre à nous régénérer, ne peut produire rien de bon, parce qu'il a pour cause et pour but la guerre, et que le mal ne peut engendrer le bien.

— Nous ne prétendons pas, répondit un partisan du volontariat, t'expliquer cette terrible énigme qu'on appelle la guerre ; nous ne te dirons pas, comme l'a dit quelqu'un, que la guerre est divine. Non, la guerre a certainement un côté horrible ; mais, vous qui ne voulez voir là qu'un terrain de boue et de sang, nierez-

vous que sur ce terrain grandissent et se développent ces magnifiques fleurs qu'on nomme le courage et le dévouement ? »

Malgré lui haussa les épaules, et celui que nous appelions le vicomte, et que je crois être cousin du Rouennais, nous dit de son coin :

« Faites vos tirades, laissez-moi allumer une cigarette, et je vais vous répondre.

« La guerre, mes amis, est un drame à grand spectacle et en plusieurs tableaux, que s'amuse à donner un roi ou un empereur. Les acteurs principaux, honorablement rétribués, y jouent des rôles périlleux ; les acteurs secondaires, avec moins de profit, ne courent pas de moindres dangers. Quant au roi ou à l'empereur, s'il réussit, on crie : « Vivat ! » et dans le cas contraire : « A bas ! »

« Pour le volontariat, c'est une corvée qu'il s'agit de rendre aussi douce que possible. Puisque nous avons la chance d'être mêlés à tous les soldats, servons-nous de ces braves gens. »

Et le vicomte, appelant un soldat de la baraque voisine, lui montra ses souliers et lui dit :

« Tenez, cirez-moi ; voilà trois sous. »

Et le soldat prit les trois sous et la position d'un décrotteur.

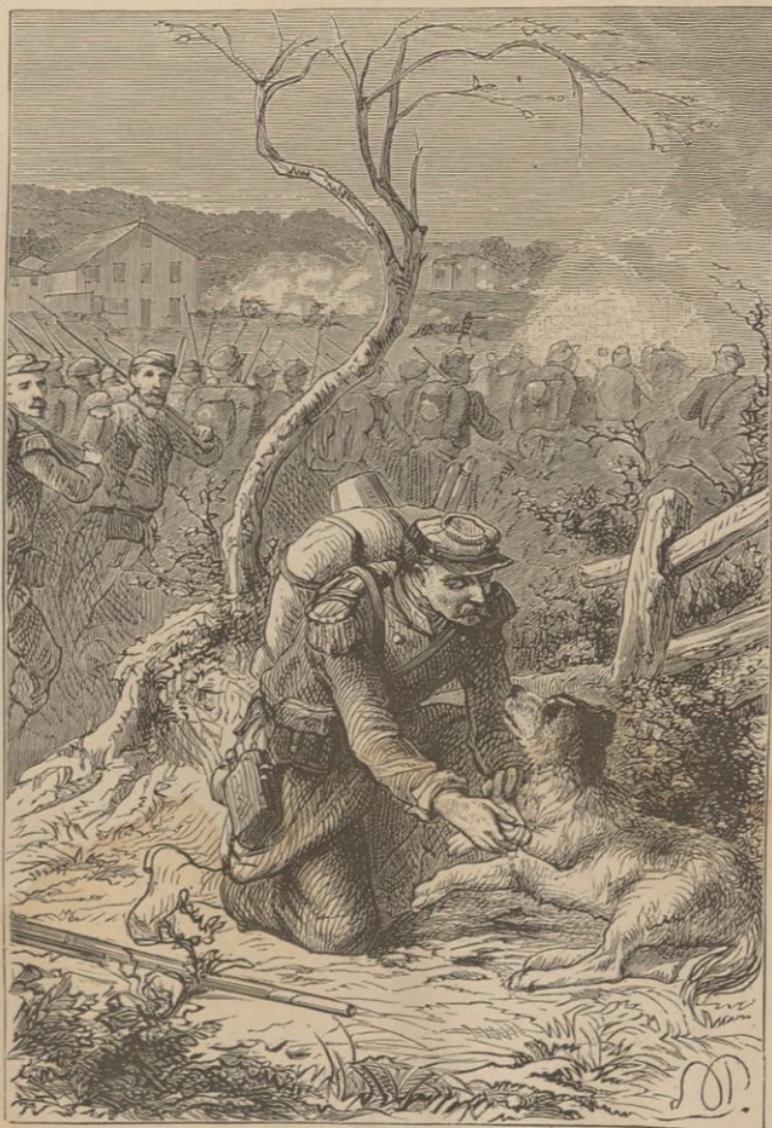
Pendant que le vicomte regardait si le talon brillait, un autre volontaire apprenait l'alphabet à un autre soldat.

LES CHIENS DU RÉGIMENT.

« Vous auriez beau jeter tout votre pain à Gravelotte, Gravelotte me fera toujours plus d'amitiés qu'à vous. Sous votre pantalon rouge, Gravelotte flaire encore le civil, et Gravelotte n'aime que les vieux soldats, et surtout les vieux sergents. »

Et le sergent Trochon, passant sa main calleuse sur la grosse tête de son chien, lui dit :

« Donne la patte, la patte blessée. C'est qu'il a fait campagne, le brave animal ! Tous nos dangers et toutes nos misères, il les a partagés. Il nous arriva un beau soir d'août, quand nous étions campés autour de Metz. Ce chien, moitié renard et moitié loup, mouillé jusqu'aux os, l'oreille basse, la queue entre les jambes, dîna d'un fond de gamelle sous la protection d'un tambour. Les jours suivants, il rôda à droite et à gauche ; il ne revenait, comme tant d'autres, qu'à l'heure de la soupe. Mais le 18 août il n'y eut pas de soupe ; il était



UN SOLDAT ATTACHA SON MOUCHOIR AUTOUR DE CETTE PATTE.

plus facile de ramasser des balles que des pommes de terre; les chiens restèrent prudemment à l'arrière-garde. Celui-là seul nous suivit sur le champ de bataille de Gravelotte. Pendant qu'il courait devant nous, sautait, faisait tous ses tours, nous le vîmes tout à coup tomber et revenir criant et boitant, une patte en l'air. Elle était cassée net par une balle. Un soldat attacha son mouchoir autour de cette patte, et mit le blessé sur son sac. Toute la journée le chien resta sur le sac, et le soir notre lieutenant le fit venir, lui donna un morceau de viande et le nom de Gravelotte.

« Gravelotte passa tout le temps du siège avec nous, rongeant un os de cheval que des soldats avaient déjà rongé. Après la capitulation, quand tous les chiens nous abandonnaient ou passaient à l'ennemi, Gravelotte nous suivit et fit les rudes étapes de Metz à Wezel. Il était toujours sur le flanc de la colonne, trottant sur ses trois pattes, nous regardant, s'arrêtant quand l'un de nous tombait sur un tas de pierres ou dans un fossé. Les Prussiens, à coups de crosse, nous rejetaient dans le rang, et Gravelotte venait alors et nous faisait tant de caresses, que ça nous rendait courage. Quelquefois aussi c'était à notre tour à rendre courage à Gravelotte. Au bout de trente kilomètres, Gravelotte ne pouvait plus faire que dix ou douze pas de suite, tirait la langue,

essayait de courir et nous regardait d'un œil suppliant. Nous qui pouvions à peine nous traîner, nous le mettions alors sur notre dos, et chacun à tour de rôle le portait un kilomètre. Arrivés à l'étape, nous faisions quelque chose comme une niche avec sept ou huit sacs, et quand on nous donnait de la paille, il y en avait toujours deux bonnes brassées pour Gravelotte.

« En Prusse, durant nos huit mois de captivité, Gravelotte ne nous quitta pas un jour ; il nous accompagnait à toutes les corvées quand nous marchions déguenillés, en sabots, derrière les grandes bottes des Prussiens. Si l'un de nous était malade, il restait toute la journée couché sur un coin de paillasse, roulé en boule. Quand l'un de nous mourait, Gravelotte suivait le convoi jusqu'au cimetière. La capote bleue et le pantalon rouge, vous n'avez qu'à montrer ça à Gravelotte, et Gravelotte vous suivra jusqu'au bout du monde ! »

Pendant le discours du sergent, Gravelotte, fier d'entendre son nom si souvent répété, avait peu à peu fait connaissance avec nous, et, tout en témoignant toujours beaucoup plus d'amitié au sergent qu'à nous, il lapait très-bien notre soupe. A la porte, trois chiens attendaient que Gravelotte fût sorti pour dîner de ses restes. Matin et soir, au roulement de la soupe, ac-

courant de tous côtés, sur le front de bandière, des bandes de chiens : chiens de ferme, chiens de berger, coureurs de faubourg, bohèmes qui vivent de je ne sais quoi et couchent je ne sais où. Ils accourent le cou tendu, haletants. Les uns, cachés derrière un mur, en arrêt, guettent le premier morceau de pain qui tombe, se jettent dessus et se sauvent. D'autres entrent dans notre baraque, s'approchent en rampant d'une gamelle à moitié vide, et, la tête à peine levée, jettent sur nous un regard si humble, si malheureux, que nous les laissons, les pauvres bêtes, manger tout à leur aise.

A la fenêtre d'une chambre d'officier, une levrette allonge sa tête délicate et fine ; plus loin, la jeune femme d'un capitaine tient sur ses genoux un griffon blanc comme la neige, qui promène sa langue rose dans une jatte de lait. Près des cantines, un molosse à collier rempli de pointes traîne une charrette de légumes et grogne en passant devant Diane, la chienne du colonel, qui, tranquillement couchée au fond de sa niche, allaite ses petits. Mais Diane est protégée par Gravelotte, et quand Gravelotte montre les dents, les autres chiens tremblent et baissent les yeux comme les conscrits devant notre vieux sergent.

8 avril. — « A la corvée de pain ! me dit le caporal

de semaine; prenez ce sac et courez vite. » Je cours, avec mon sac de charbonnier, me ranger à la suite des hommes de corvée.

« Voilà un volontaire, dit un vieux soldat; place, les amis, je veux lui donner le bras.

— Vous êtes bien aimable, dis-je en arrivant et en prenant le bras de ce vieux soldat; mais comment me connaissez-vous?

— Je ne vous connais pas.

— Pourquoi déranger alors mes voisins et m'offrir le bras?

— Parce que je veux voir si vous ferez la corvée de pain jusqu'au bout.

— Le caporal m'envoie à cette corvée; il est évident que je la ferai jusqu'au bout.

— Pas si évident que vous voulez bien le dire. Si vous rencontrez un larbin du 10^e en train de flâner, vous êtes bien capable de lui glisser quelques sous dans la poche et de lui céder votre place.

— Pas du tout. J'arrive dans vos rangs; j'y suis, j'y reste.

— Vous ne savez donc pas que la corvée de pain est une des corvées les plus dures?

— Bah! je l'ai déjà faite, et j'en ferai bien d'autres.

— Eh bien! c'est drôle.

— Qu'est-ce qui vous étonne? Je suis comme tous mes camarades, comme tous *les quinze cents francs*, ainsi que vous nous appeliez les premiers jours; nous sommes soldats comme vous, il est naturel que nous fassions tout ce que vous faites.

— Eh bien! je vous le répète, nous ne nous attendions pas à ça. Tenez, je vais même vous avouer (mais surtout gardez-moi le secret), je vais vous avouer un petit complot que nous avions formé, nous les vieux, le matin du 10 mars. Nos officiers nous avaient dit que nous allions voir au milieu de nous, comme simples soldats, des jeunes gens de bonne famille, instruits, bien élevés, et nous avaient recommandé d'éviter certains mots. Et quand vous êtes arrivés avec vos grands chapeaux et vos petites bottines, sautant d'une pierre sur l'autre dans les rues du camp, comme des chats qui ont peur de se mouiller les pattes, nous nous sommes dit: Ça ne fera jamais de corvées, ça! — Seulement, comme il est probable, a repris un vieux à trois congés, qu'on leur donnera des corvées à faire tout comme aux camarades, — et nous crierions bien fort s'il en était autrement, — nous les laisserons venir, ces petits fréluquets, nous priant d'y aller à leur place, nous offrant de quoi boire une chopine. Il faut nous entendre, les amis, sur ce qu'on doit leur faire payer une chopine

à ces petits-là. Vous pensez bien qu'ils auront la bourse gonflée, surtout les premiers jours, et qu'ils croiraient se déshonorer, ces messieurs sortis d'une boîte à coton, en tenant un balai à la main ou en remplissant le tonneau des cuisines : eh bien ! chaque fois qu'ils viendront pour se faire remplacer à une corvée, voici le mot d'ordre : pas moins de vingt sous.

« Ma foi ! nous avons applaudi de tout notre cœur ; on se frottait les mains, et l'on voyait déjà des litres alignés sur la table des cantines. Mais c'est le lendemain que nous avons été attrapés ! On appelle votre Rabier et votre Juvigny à la corvée des marmites.

— Vous savez, nous dit le vieux de la baraque voisine, pas moins de vingt sous.

— Convenu ! convenu !

« Et nous nous tenons à une certaine distance de Rabier et de Juvigny pour leur donner la peine de venir nous trouver eux-mêmes.

— Allons, dépêchez-vous, leur dit le caporal, ou faites-vous remplacer.

— On y va, on y va, caporal.

« Et voilà vos deux gaillards qui partent, un bidon dans chaque main, et descendant vers le puits, à plus de cent mètres de la baraque. Ils se balançait comme des porteurs d'eau et riaient de tout leur cœur. Au

sixième voyage, ils suaiient comme des frotteurs, mais ils riaient toujours comme des bossus.

« Presque tous, à part je ne sais quel petit vicomte et trois ou quatre de cette race-là, vous avez été des Rabier et des Juvigny. Nous, en vous voyant faire toutes vos corvées, nous n'avons pas trouvé ça si drôle que vous. C'est égal, je vous fais tout bas mes compliments. Les autres ne vous le diront pas encore, parce que, vous comprenez, ils ont le gosier sec et le nez long ; mais, au fond, ils pensent comme moi, et ils trouvent que vous avez bien fait. Nous avions cru que vous étiez des petits jeunes gens de boulevard déguisés en soldats pendant un an ; vous nous avez montré que vous ne vouliez pas jouer aux soldats, et que, ce dur métier, vous le preniez à cœur. »

Mon vieux soldat allait devenir éloquent ; mais nous étions arrivés à la manutention.

« Vous savez, me dit-il en me quittant pour aller faire remplir son sac, quand vous aurez besoin d'un coup de main...

— Ce sera moins de vingt sous, n'est-ce pas ?

— Ne parlons plus de ça ; je vous offre mes services comme je les offrirais à un pays. »

Il ne tarda pas, le brave garçon, à me venir en aide. J'avais quinze pains de trois livres sur le dos, et il y a,

de la manutention à la baraque, plus d'un bon kilomètre. Mon sac tombait sur mes reins, je le rejetais sur l'épaule ; je courais pour rattraper mon rang ; je m'arrêtais bientôt, n'en pouvant plus, pour repartir deux minutes après. Ce n'est pas tant la charge qui vous fatigue que la difficulté de porter cette charge. On est obligé de marcher courbé en deux ; ce sac re tombe, vous entraîne en arrière à chaque instant, et ces coups d'épaule qu'on donne en sautant en l'air vous font suer, souffler, vous accablent. Mon vieux soldat riait et me plaignait en même temps, me replaçait souvent mon sac d'aplomb et voulait même me décharger de quatre ou cinq pains. Mais sur ce point-là il n'y eut pas moyen de nous entendre ; j'y mettais de l'amour-propre, et cahin-caha j'arrivai à ma baraque. Je poussai un *ouf* en m'essuyant le front, et je distribuai le pain.

Chaque homme a un pain de trois livres pour deux jours. J'aime ce pain de munition comme j'aime mon sac en poil de vache. Quand je vais à la cantine, j'en emporte toujours un morceau sous le bras. Jamais je ne demande du pain blanc tant que j'ai du pain bis sur la planche. Ce pain d'ailleurs est très-nourrissant, très-sain. Puis, ce pain-là, ce gros pain, j'ai la satisfaction de le gagner, et de le gagner souvent, comme aujourd'hui, à la sueur de mon front. Je le mange d'un meil-

leur appétit que je ne mangeais ces petits pains de gruau dont on n'aperçoit que la pointe dorée sous les serviettes damassées. N'éprouvais-tu pas, ma chère mère, un sentiment comme celui-là quand tu te mis à pleurer la première fois qu'on t'apporta, après la capitulation de Paris, un morceau de pain blanc? « C'est mon pain noir, disais-tu, mon pain du siège, fait de balayures de grenier, rempli de paille d'avoine, que je voudrais encore manger. J'ai faim de ce pain-là; c'était le pain de la résistance. »

13 avril. — Ce matin, jour de Pâques, on me remet à mon réveil une lettre bordée de noir. J'ouvre d'une main tremblante; les lignes se brouillent sous mes yeux; ma mère m'écrit que ma grand'mère a été frappée d'une attaque d'apoplexie foudroyante, que mon père est parti précipitamment pour Avallon, mais qu'il n'arrivera que pour embrasser sa mère morte. Pauvre grand'mère que je quittais il y a trois mois vaillante encore, et qui me donnait rendez-vous au mois de mai 1874! Comme je me promettais de me promener avec elle, par les chauds soleils, dans le jardin si soigné, si coquet, tout embaumé de violettes! Qu'il doit être triste aujourd'hui, ce charmant jardin, avec ses premières feuilles et ses premières fleurs! Et vous, mon cher

grand-père, vous frappé d'un tel coup à quatre-vingt-sept ans, qu'allez-vous devenir dans cette maison vide où pendant soixante ans vous avez été deux, où maintenant vous voilà seul ?

Dans ma chambrée déserte, j'entends les cloches de Farges sonner à toute volée. J'écoute, le cœur serré, ce gai carillon ; je pense au service funèbre qu'à cette même heure on célèbre dans la chapelle de Saint-Pierre et à la fosse ouverte dans le cimetière d'Avallon.

15 avril. — J'ai toujours le cœur loin d'ici. J'ai voulu lire, je n'ai pas pu ; j'essaye d'écrire, je ne peux pas.

20 avril. — Journée passée à Bourges, dans mes quatre familles ; repos de cœur et d'esprit. A onze heures du matin, je sonne, rue Saint-Sulpice, chez le docteur Lhomme. A peine suis-je entré dans le salon que M. Lhomme, sa mère, sa femme et ses filles m'entourent et me font fête. Il y a en province de ces familles qui, sur un mot d'un frère ou d'une sœur, vous reçoivent dès le premier jour comme un vieil ami. C'est ainsi que m'ont reçu, M^{me} Sylvestre, M^{me} Sabathier et M. Lhomme.

Le soir, je dine chez M. Vigo-Roussillon, l'intendant

du 8^e corps, un intendant comme il en faudrait beaucoup. A l'improviste il tombe dans une chambrée, tâte la paille et goûte le pain

« Mon ami, dit-il à un soldat, montrez-moi la portion de votre gamelle. — Où sont vos sabots? dit-il à un autre, et vos chemises? et vos souliers? Ouvrez-moi votre sac. Sergent-major, je vois sur un registre une ration donnée à un homme qui n'y avait pas droit; qu'est-elle devenue?

— A la bonne heure! disent les vieux soldats, voilà un intendant; il fait son métier en conscience, voit les choses par lui-même, s'intéresse au bien-être du soldat et ne se laisse pas attraper. *Il la connaît.* »

23 avril. — Je saute ce matin à bas du lit de camp; mon pied heurte un sabot, le sabot tourne; je suis jeté par terre, tout le poids du corps, dirait la théorie de l'entorse, se portant sur la jambe gauche. Clopin-clopant, je vais à l'infirmerie. Le chirurgien me fait craquer tous les os de la jambe pour s'assurer que je n'ai qu'un léger froissement de nerfs près du talon. C'est l'affaire de huit jours. Huit jours sans sortir de ma baraque à planches grises, au plafond noirci par la fumée du poêle et du tabac. Un bâton à la main, je viens de

faire, comme Xavier de Maistre, un voyage autour de ma chambrée.

La chambrée se divise en quatre compartiments, ainsi que se divisaient autrefois les wagons de troisième classe. A droite et à gauche de chaque compartiment, une rangée de six ou huit lits. On fait dans la chambrée comme on fait en famille : quand il y a place pour six, on tient huit ; seulement les deux derniers couchent par terre. Le caporal a le privilége du coin. Sur sa planche à bagages sont placées les chandelles et la théorie de l'escouade. Sous les planches de son lit sont cachés trois ou quatre balais en jonc. Ces balais-là sont mis en réserve pour les jours d'inspection ; les balais ordinaires sont des balais en bois. Le caporal nous fait une foule de recommandations pour nous apprendre à faire glisser rapidement le balai sur le plancher et à le faire couler dans notre main.

« C'est qu'il est plus facile, nous disait hier le caporal François, en donnant le coup de balai du caporal, c'est qu'il est plus facile, mes petits amis, d'arriver à comprendre le latin et le grec que de savoir donner un bon coup de balai ! »

Au-dessus de chaque lit, une étiquette cartonnée porte le nom, le numéro matricule et la classe de chaque homme. Le titre de soldat de première classe

est donné aux vieux soldats qui se conduisent bien. Ils portent sur la manche un galon, ce qu'on appelle irrespectueusement une ficelle rouge.

Tout volontaire a sur sa planche à bagages un livre qui cache bien des heures de travail et des jours de consigne dans ses deux cent quatre-vingts pages. Il n'a cependant pas l'aspect imposant d'un dictionnaire de Quicherat ou de Bouillet, ce livre bleu qu'on peut mettre dans sa poche comme un petit La Fontaine. Mais matin et soir nous lisons, et toute l'année il nous faudra lire et réciter le *Règlement du 16 mars 1869 sur les manœuvres d'infanterie*. La théorie est le catéchisme du volontariat.

A côté de la théorie, chaque volontaire a deux ou trois livres de tous les formats et sur tous les sujets. Nous, les quatre étudiants en droit, nous avons les respectables volumes d'Ortolan et de Mourlon ; Plisson, l'élève en pharmacie, a des traités de médecine et de botanique ; Plé, le sculpteur, des albums d'études et de caricatures. Les employés de commerce ont quelques numéros de revues ou de bulletins industriels ; le vicomte a deux romans : l'un de Ponson du Terrail, et l'autre de Gaboriau ; l'horloger Foucher a, sous sa boîte d'outils, un traité de mécanique ; et Bucquet, notre violoniste, un traité d'harmonie et le livret des *Noces de Jeannette*.

Nos seize heures par jour sont toutes occupées sur le tableau de service, mais il est facile de mettre à profit le temps qui sépare un exercice de l'autre. Tout bien compté, nous pouvons attraper une heure et demie, deux heures par jour. Le soir, la chambrée est illuminée comme un salon de réception. Au-dessus de toutes nos paillasses sont suspendues des chandelles, achetées à nos frais, plantées dans des os à moelle qui descendent de fils de fer retenus par des clous à la planche à bagages. Chacun lit ou écrit jusqu'à la sonnerie de l'extinction des feux. A la dernière note de clairon, toutes les chandelles s'éteignent ; « on tue la camoufle, » comme disent les troupiers, et dix minutes après, nobles et bourgeois, ouvriers et paysans, vieux et jeunes soldats, sur des couchettes uniformes, bâillent et ronflent en bonnet de coton.

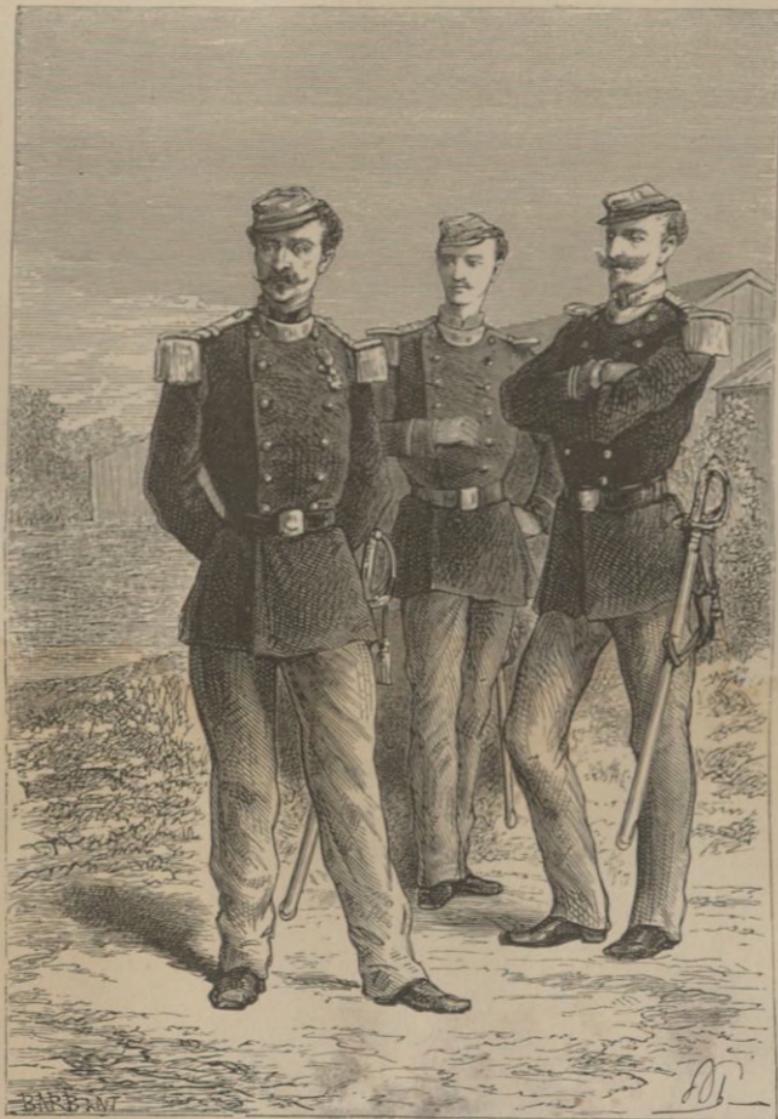
CHAPITRE V

NOS TROIS OFFICIERS.

1^{er} mai. — Lever à cinq heures. A six heures, nous sommes sur le front de bandière. Sur cette plaine il ne pousse que des pierres, mais il nous vient du petit bois, qui se couvre de ses premières feuilles, des bouffées de vent frais. Le ciel est d'un bleu profond, l'air vif, léger et transparent. On respire le printemps.

« Garde à vous.... ton ! »

Nous commandons maintenant à tour de rôle notre peloton. Le sergent Trochon s'arrête, croise les bras et dit : « Plus fort!... ça ne vaut rien... encore plus fort... »



NOS TROIS OFFICIERS.

Ouvrez la bouche ; ouvrez-la comme si on devait vous y jeter une boule. Crachez donc ce commandement au lieu de le crier. Faites-moi donc sauter cette poitrine, tonnerre de D... ! »

Et au roulement des tonnerres de D... et des tonnerres de Brest, nous forçons notre voix, nos yeux se ferment, notre poitrine se gonfle, prête à éclater.

« N'y suis-je point, sergent ? — Nenni. — M'y voici donc ? — Point du tout. — M'y voilà ? — Vous n'en approchez point. »

M. de Laidet arrive.

« Faites comme le sergent ; faites rouler les *r* et mettez un *h* aspiré au mot armes : Portez... harm ! Chargez... harrmm ! Présentez... harrmmmm ! » M. Rocques sourit de nos efforts désespérés, et nous donne une leçon de sa voix brève, saccadée, faite pour le commandement. Comme il nous aurait bien entraînés derrière lui à la dernière campagne, notre brave capitaine ! Le colonel nous a donné pour capitaine, lieutenant et sous-lieutenant, les trois types de l'officier français : le capitaine, rompu au métier, qui n'a d'autres études en tête que les études militaires, d'autre parti politique que le parti de l'ordre, et ne connaît que le devoir. En face de l'ennemi, il ne parlera pas à ses soldats de drapeaux conduisant à la victoire, ni de mort au champ d'hon-

neur; il leur dira: « On nous envoie là-bas; ça va chauffer; faites votre devoir. » Et la bataille finie, il se retournera vers ceux qui restent, et fera en deux mots l'oraison funèbre des autres: « Ils ont fait leur devoir. » Et il détournera la tête pour qu'on ne voie pas les larmes lui monter aux yeux.

M. de Laidet cause familièrement avec ses hommes. les encourage par une parole bienveillante, leur répète à tout instant qu'il a souffert comme eux, et que comme lui ils finiront par aimer cette vie rude et saine. Pour lui comme pour M. Rocques, le devoir est l'idée fondamentale. Ce devoir, notre lieutenant nous le montre plus grand encore pour nous que pour les autres. Mêlés à des hommes de toute origine, nous pouvons rectifier bien des idées fausses et relever, mieux que des officiers, le niveau de l'armée. « Il n'y a plus comme autrefois, nous dit-il, la nation et l'armée; il y a aujourd'hui la nation armée, et le volontariat peut réaliser le rêve de tous les bons citoyens, la fusion des classes. »

Avec des pensées comme celles-là, nous allons, sans un mot d'impatience, aux exercices les plus monotones et aux corvées les plus dures. Nous ne songeons plus à l'ennui du chemin quand nous regardons le but. Voilà encore un homme qui fera de nous ce qu'il voudra;

tout nous plaît dans cette franche nature, jusqu'à ses jurons formidables.

M. Aubert nous traite avec autant de bonté, mais avec une bonté moins expansive que M. de Laidet. A l'exercice, nous ne sommes pour M. Aubert que des soldats ; mais, dès que les rangs sont rompus, il nous fait le meilleur accueil.

Notre caporal de Belleville nous regarde, lui, comme de futurs amis, et nous promet des visites l'année prochaine, quand, au lieu du galon de caporal, il aura la casquette de l'ouvrier. Nous les lui rendrons avec plaisir.

5 mai. — Je reçois presque chaque semaine deux ou trois lettres de volontaires, les unes qui vantent, les autres qui blâment le volontariat.

Comme cette loi n'est encore, à vrai dire, qu'un essai, chaque colonel a été laissé libre d'agir à sa guise dans son régiment. Quelques chefs de corps ont mis les volontaires dans une chambrée à part ; ces volontaires ne font pas une corvée et passent de la salle d'école au champ de manœuvres, du champ de manœuvres à la chambrée, sans être en aucune façon mêlés à la vie du régiment. C'est, en quelque sorte, une école de cadets. Ailleurs on a dispersé les volontaires dans les diffé-

rentes compagnies d'un bataillon ; on a mis en général deux volontaires par escouade. Bon système à un certain point de vue, mais qui a aussi des inconvénients ; si, parmi les volontaires, un grand nombre peuvent faire beaucoup de bien, il en est quelques-uns qui, n'étant point retenus par la présence de leurs camarades, peuvent se permettre tout haut des appréciations fâcheuses sur les chefs, et donner parfois aux soldats, soit un exemple dangereux, soit une triste idée du volontariat. Pas de corvées non plus pour cette catégorie de volontaires. Dans certains régiments enfin, on a mêlé tous les volontaires à tous les soldats. Même régime, mêmes corvées pour tous. Une telle mesure est celle qui répond le mieux, ce me semble, à l'esprit de la loi. Cette loi est avant tout une loi égalitaire. Il faut que nous ayons le balai à la main et les sabots aux pieds comme tous les camarades, et que notre seul privilége, après avoir ainsi marché derrière un caporal, soit de prendre nos cahiers et nos livres et de suivre un officier chargé de nous faire un cours.

Devant un règlement comme celui-là, toute jalouse disparaît ; les soldats ne voient en nous que des gaillards qui pivotent autant qu'eux, comme ils disent, et, par-dessus le marché, travaillent de la tête, comme ils disent encore.

Un vieux soldat, ouvrier d'un faubourg de Paris, entendant hier l'un de nous qui demandait au lampiste de vouloir bien le réveiller à trois heures du matin, dit tout haut :

« Eh bien ! je vois aujourd'hui que tous les riches ne sont pas des *faignants*. »

8 mai. — Nous avons passé la plus charmante matinée de printemps à porter notre paillasse sur le front de bandière. Après l'avoir vidée, retournée et bien secouée, nous revenons les épaules chargées de deux bottes de paille. A genoux, à la porte de notre baraque, nous enfonçons à grands coups de poing chaque brassée de paille dans notre sac, bouchant les coins, remuant tout à droite et à gauche pour faire partout une égale distribution. Nous piétinons ensuite là-dessus pour tasser la paille et ne point rouler par terre la nuit ; ce sac se donne des airs d'édredon, jusqu'à ce qu'il s'aplisse comme une galette. Nous avons nos deux bottes pour deux mois.

15 mai. — Savez-vous ce que fait l'armée française en France, en Algérie et dans les colonies, le 1^{er} et le 16 de chaque mois ? Le 1^{er}, elle boutonne à droite, et le 16 elle boutonne à gauche. La capote et la tunique

ont deux plastrons, et les deux plastrons s'usent ainsi en même temps.

Aujourd'hui, à l'appel, pendant qu'immobile, les talons réunis, la tête droite, j'ouvrais les deux mains et donnais ce que nous appelons le coup de nageoire, le sergent Trochon s'arrête devant moi, et, les bras croisés :

« Comment! vous êtes boutonné à droite, vous, un homme de ma section? Vous ne savez donc pas que nous sommes le 16? Vous ne vous êtes donc pas dit ce matin : On boutonne à gauche? Mais à quoi pensez-vous donc, si vous ne pensez pas à ces choses-là? Et ça se croit des soldats, ça! »

Le sergent Trochon en laissa tomber sa pipe.

« Vous aurez vingt-quatre heures de salle de police. Caporal, conduisez-moi cet homme à la boîte! »

Le caporal me donna une capote de corvée qui, celle-là, ne se boutonnait ni à droite ni à gauche, car elle n'avait pas de boutons. Je fus mené au poste; le sergent de garde prit son trousseau de clefs et m'ouvrit la porte de la salle de police. Les *policiers* m'accueillirent à bras ouverts.

« Comment lui ferons-nous les honneurs de la cage, à ce jeune moineau?

— Cédons-lui le coin.

— Près de la fenêtre, ou près de Jules? (Jules est un baquet-siège qu'on prend par les oreilles chaque matin pour le vider.)

— Près de la fenêtre.

— Mais je ne vois pas de fenêtre?

— Eh bien! et cette tabatière, qu'est-ce que c'est?»

Devant les barreaux de cette tabatière passe et repasse, comme le balancier d'une pendule, la baïonnette de la sentinelle. Rien que des planches autour de soi : fenêtres en planches, planches pour dormir, plafond en planches ; ça et là une grosse pointe pour y ficher son pain. A travers les fentes du bois, je regarde les cellules — niches fermées juste assez haut pour qu'un homme puisse y tenir debout, assez longues pour qu'il puisse s'y coucher. Il y a au régiment quatre sortes de punitions : la consigne, la salle de police, la prison et la cellule. On attrape deux ou trois jours de consigne pour un talon mal ciré, une page de théorie mal sue, un bouton qui manque. La salle de police est ouverte pour des cas plus graves : un oubli impardonnable comme j'en ai eu un ce matin, un regard jeté de travers à un caporal, un mot déplacé. Ainsi, ces jours derniers, le caporal Canard (de la cinquième du second) dit à un des hommes de son escouade : « Levez-vous. — Coin! — Vous entendez? — Coin! — Vous refusez?

— Coin ! » Le caporal Canard écrivit immédiatement ce billet : « Thomas, soldat de deuxième classe, puni de deux jours de salle de police (ordre du caporal Canard) pour avoir, lorsque son caporal lui disait de se lever, refusé en imitant trois fois de suite le cri de cet animal. »

Un caporal ne peut mettre que deux jours de salle de police ; un sergent a le droit d'en mettre quatre ; mais caporal et sergent ont toujours la ressource, quand ils sont de mauvaise humeur, de faire augmenter la ration par le capitaine. La porte de la prison se referme d'ordinaire sur des gaillards qui ont laissé leur bon sens au fond d'une bouteille et fait du bruit dans la chambrière. Depuis la loi sur l'ivresse, les punitions sont devenues très-sévères, et les ivrognes plus rares. Autrefois, quand un homme rentrait en état d'ivresse, il était l'objet de soins tout particuliers. On recommandait au caporal de le déshabiller avec précaution et de le coucher bien doucement. Pour un rien on aurait bassiné son lit. Aujourd'hui, un homme qui est « légèrement pris de boisson » est condamné par son capitaine à huit jours de prison. L'ivresse n'est plus considérée comme une indisposition à soigner ; elle est considérée comme une faute à punir. Défense a été faite à tout cantinier de vendre de l'absinthe. Sur tous les livrets on a ajouté

comme *post-scriptum* aux lois militaires : « L'ivresse, en aucun cas, ne sera invoquée comme circonstance atténuante. » Les troupiers, mis en garde par ces mesures, effrayés par ces punitions et la perspective d'un conseil de guerre qui se détache en noir derrière les rangées de litres, mettent de l'eau dans leur vin quand ils fêtent l'arrivée ou le départ d'un pays, et marchent droit. Pour beaucoup, il est vrai, la sobriété est fille de la pauvreté ; mais je parle des remplaçants, des ordonnances d'officiers, des employés à droite et à gauche, qui ont une haute paye : dix ou quinze francs par mois. Les dimanches et les 30 du mois, il n'y a pas un soldat sur cent qui revienne gris. C'est qu'il n'est pas doux, le régime de la prison, et le sergent Marcou, chargé du peloton de chasse, n'est pas commode.

Les hommes ne s'évanouissent plus de froid comme au mois de mars ; mais, toujours forcés de garder cette immobilité de statue, accablés par toute la charge que peut porter un soldat, ils passent trois heures le matin et trois heures dans l'après-midi sous un soleil de plomb, en face d'un mur blanc, à exécuter le maniement d'armes, baïonnette au canon. « Portez... armes !... Un ! » Et cinq minutes après : « Deux ! Présentez.... armes ! Numéro trois, ce n'est pas à la cantine qu'il faut lever le coude, c'est ici. Un.... deux ! Numéro cinq,



TU AS CEPENDANT DONNÉ 1500 FRANCS POUR FAIRE
CE MÉTIER-LA.

tenez-vous droit, manœuvrez mieux, ne gaspillez pas votre punition ! »

Et quand, au bout de trois heures, ils ont fini ce peloton de chasse, ils rentrent à la prison et n'ont même pas pour se reposer une paillasse. Tout homme puni de prison couche roulé dans une simple couverture, et tout homme puni de cellule couche sur la planche. Un propos outrageant, un geste de menace à un officier ou à un caporal, et voilà un homme à la cellule. Un peu de jour tombe à peine d'une lucarne large comme la main ; trois planches exhaussées servent de lit ; pour toute nourriture un morceau de pain, un bouillon le matin sans légumes et sans viande ; pas d'air et pas de livres. Des pauvres diables restent là dedans des journées, des semaines entières. J'en ai entendu un qui regrettait de ne pas aller au peloton de chasse. Les hommes punis de salle de police assistent aux exercices, font les corvées de compagnie, et par-dessus le marché toutes les corvées de quartier. Je pousse une brouette dans les rues du camp, ramassant avec une pelle les épluchures de pommes de terre et les trognons de choux déposés à la porte des cuisines.

« Tu as cependant donné quinze cents francs pour faire ce métier-là ! » me dit avec un gros rire un cuisinier qui vide son panier dans ma brouette.

Ma capote sans boutons me vaut le tutoiement de ce brave cuisinier.

Le soir, ma paillasse sur le dos, mais la paillasse seulement, sans draps, sans couvertures, j'entre dans la salle de police.

« Y a-t-il une place sur un lit de camp ? » Pas de réponse ; tout ronfle ou tout feint de ronfler. Je m'approche à tâtons, je sens une jambe, deux jambes, rien que des jambes, et je passe la nuit par terre. J'entends tout autour de moi des rats qui trottent et qui grignotent.

Au roulement du réveil, je sors de ma cage. Le sergent Trochon m'attendait :

« Ouvrez l'œil maintenant, et le bon, me dit-il ; j'ai vingt et un ans de service, j'ai couru bien des bordées, mais, le 16 du mois, j'ai toujours boutonné à gauche. Voyez-vous, je veux qu'au bout de votre année vous soyez tous taillés sur le patron des vieux à trois brisques, des durs-à-cuire comme moi. »

25 mai. — Tout le camp est consigné. Une affiche blanche est collée sur la guérite qui touche à la baraque du colonel. En tête, *République française*; au bas, *le président de la République, duc de Magenta*. M. Thiers a été renversé par un vote de la Chambre; le maréchal

de Mac-Mahon prend sa place. Voici nos officiers qui se promènent de long en large sur la place d'armes. Arrivés devant la guérite, ils relisent la proclamation et continuent leur promenade. Pas de discussion, pas un mot, pas un geste. Il y a cependant au milieu de ces officiers un sous-lieutenant dont un aïeul a suivi saint Louis à la croisade, et un lieutenant qui a gagné l'épaulette dans l'armée de Gambetta; mais tous laissent leur opinion dans la poche de leur habit ou de leur redingote. Dès qu'ils ont l'uniforme sur le dos, ils ne sont plus ni légitimistes, ni orléanistes, ni bonapartistes, ni républicains, ils sont officiers. Le devoir de l'armée est d'être en dehors et au-dessus des partis. Tant que les divisions et des luttes restent dans la Chambre, elle regarde impassible; quand l'émeute descend dans la rue, elle arrive, renverse les barricades et rétablit l'ordre.

Dans la chambrée voisine de la nôtre, j'entends ces mots d'un vieux soldat: « Vous savez, les amis, ce n'est plus un avocat qui nous gouverne, c'est un maréchal; en avant, marche! »

Et tous les soldats de crier :

« En avant, marche! »

Cette renonciation des officiers à la liberté de dire ce qu'ils pensent, cette soumission obscure et dévouée du

soldat, seront un exemple pour nous tous volontaires, sortis d'une école ou d'un atelier. Le volontariat nous prend à dix-huit ou vingt ans, aux premiers jours de liberté et la plupart du temps d'indiscipline ; il nous jette dans une caserne, dans un camp, et nous force à nous plier à une règle sévère comme la règle d'un couvent. Comme dans un couvent, on prononce à l'armée le vœu d'obéissance.

Le volontariat aura la meilleure influence sur les idées et sur les mœurs. Les idées de devoir, d'abnégation et de patriotisme grandiront en nous, et les mœurs gagneront à cette vie austère. Outre de bons soldats et de bons citoyens, je crois que cette institution fera aussi de bons fils.

Pour la plupart des jeunes gens, la vie de famille n'est guère qu'une table d'hôte où on ne paye pas. On dit bonjour à son père au déjeuner, et après dîner bonsoir. La serviette à peine pliée, on part, et à onze heures ou minuit on se rappelle qu'on a un lit chez ses parents. Nous trouvions trop lourd le joug paternel ; on nous impose le joug du caporal.

Il te fallait, mon ami, une vie large et une pleine liberté ; tu avais meublé ta chambre de fauteuils capitonnés et tu ne pouvais dormir que dans des draps de toile fine. Va, mon garçon, prends ce balai et fais-le

mancœuvrer sous le lit de camp; cours chercher ta gamelle et lave-toi dans ce couvercle de marmite; secoue tes couvertures; remue ta paille, et bonne nuit!

CROQUIS.

Sur la place d'armes et sur le front de bandière, les troupiers, fatigués d'avoir toute la journée remué la terre et trainé des brouettes pour élever une butte, se reposent en lançant une énorme boule qui s'en va culbuter à droite et à gauche les quilles alignées. Les fourriers, gens paisibles qui ne convoitent, quand ils rentreront dans le *civil*, qu'une place d'expéditionnaire, jouent au loto. Les sergents-majors, une main sur la poignée de leur sabre, jouent.... aux sous-lieutenants.

Le soir, toute baraque a aussi ses distractions. Quand les gamelles sont vides, il est permis d'aller les reprendre à la cuisine, d'y mettre un peu de lard et d'en faire des ratières. On attache deux gamelles ensemble, et à l'aide d'un bout de bois on fait une bascule. Le rat passe la tête, la bascule joue, les gamelles tombent et le rat est pris.... non, il vous mord.

Au pied de toutes les chambrettes d'officiers, ce ne sont que corbeilles de roses, d'œillets et de géraniums. Volubilis, aristoloches, vigne vierge et belles de nuit, tout grimpe à qui mieux mieux pour encadrer les fenêtres. Les officiers mariés ont dans une cage d'osier des perruches et des tourterelles; les enfants de troupe ont des pinsons; les sergents élèvent des pies et des corbeaux; quelques soldats se promènent un pierrot sur l'épaule. Tout cela crie, siffle, chante, croasse, piaille ou roucoule au milieu des tambours qui battent, des clairons qui sonnent et des caporaux qui jurent.

En approchant de la baraque du colonel, on rencontre un troupeau d'oies. C'est le troupeau du colonel. Sûres de sa protection, elles se prélassent sous le nez des troupiers qui les respectent comme les oies du Capitole.

Chaque régiment a deux grandes rues : la rue des Ours et la rue des Chartreuses. Les capitaines habitent la rue des Ours; lieutenants et sous-lieutenants, la rue des Chartreuses. Un lit de fer, une table de bois blanc et une chaise de paille,

Voilà les meubles délicats
Dont leur chartreuse est décorée.

Un boulevard en projet vous mène à une église en

construction. A l'extrémité du camp on bâtit un théâtre. On le bâtit un peu plus vite que l'église.

20 juin. — Nos caporaux et nos sérgeants veulent faire de nous de vrais troupiers roides et secs dans nos mouvements comme des pantins dont on fait manœuvrer les jambes et les mains en tirant une ficelle. Nos officiers nous regardent comme une pépinière de sous-officiers, et M. Rocques nous enlève de temps en temps aux principes du port d'armes pour nous mettre à l'école de tirailleurs.

Au loin, derrière le petit bois, dans les plis de terrain, nous sommes divisés en deux groupes : quinze Français, quinze Prussiens. Trochon commande les Prussiens. On s'embusque, on campe derrière les haies, les bouquets d'arbres, dans le creux des fossés. A la première tête ennemie qui se montre, on arme, on fait un feu simulé. Notre capitaine nous apprend à profiter de tous les mouvements de terrain, à tourner, à cerner les Prussiens. Nous approchons, nous approchons, et personne ne nous voit. Tout à coup nous sortons d'un fossé comme des diables d'une boîte, et nous nous jetons sur les quinze de Trochon. Trochon commande, jure, fait des sauts de carpe et tombe dans nos mains. Nous revenons avec nos prisonniers dans notre baraque, et vain-

queurs et vaincus se réconcilient en disant que le groupe commandé par M. Rocques sera toujours le plus fort.

Notre sac débouclé, nous allons nous reposer à la salle d'école. M. Aubert nous fait un cours complet d'administration militaire. Nous étudions cette grande machine dans ses moindres rouages, depuis le livret du soldat jusqu'aux feuilles de journées qui servent à constater par trimestre les droits des officiers, sous-officiers, caporaux, soldats et enfants de troupe. Rien n'est mieux réglé, mieux contrôlé que cette comptabilité militaire qui de la table du sergent-major passe dans la chambre du capitaine, de la chambre du capitaine dans les bureaux de l'intendance, et des bureaux de l'intendance dans les bureaux de la Cour des comptes.

L'État inscrit à l'avoir du soldat, dès son arrivée au corps, une première mise de quarante francs. Ces quarante francs servent à payer tous les effets de petit équipement : linge, brosses et chaussures. Une prime journalière de dix centimes entretient cette masse individuelle. Tous les trimestres, on fait le compte de chaque soldat ; et, dès qu'un homme a plus de trente-cinq francs à la masse, il en touche l'excédant. C'est ainsi que le soldat devient soigneux de ses effets comme de sa propre chose,

et l'État gagne à cette largesse. Les effets de la première catégorie, capote, tunique, veste et pantalon, ne sont remplacés qu'au bout d'un nombre de mois ou d'années déterminé, quel qu'en soit le degré d'usure. Le sixième trimestre écoulé, le pantalon devient la propriété du soldat, qui le bat, le nettoie, le retourne et le plie comme un rentier des Batignolles. Un homme part-il en semestre? si sa tunique a fait son temps, c'est-à-dire au bout de trois ans, elle lui reste sur le dos, propre ou râpée. Les sergents qui se promettent d'apprendre l'exercice, le dimanche après la messe, aux marmots sur la place du village, portent des manches de percaline comme les surnuméraires. Toutes les armes appartiennent à l'État, mais les dégradations sont imputées au compte de l'homme, quand il y a de sa part négligence ou maladresse. Propriétaire ou dépositaire de tout ce qu'il a entre les mains, le soldat est toujours intéressé à être soigneux. La moindre tache, un bouton qui tourne, une guêtre qui bâille, sont d'ailleurs autant de cartes d'entrée pour la salle de police.

Partout, au bois de Boulogne, sous les yeux du général en chef, au camp d'Avor, aux Tuilleries, aux Champs-Elysées, le soldat est sanglé dans sa tunique, ciré, luisant des pieds à la tête. Il reflète dans la visière

de son shako, la plaque de son ceinturon et le dessus de ses souliers ferrés, les uniformes des officiers et les bonnets des nourrices. Les jours de fête, pour rendre son pantalon d'un rouge éclatant, il le frotte d'ail, et fait tourner toutes les têtes. Le soldat se bat ou s'assique, et meurt comme cet invalide qui disait cinq minutes avant de passer l'arme à gauche : « Vous me couperez les cheveux à l'ordonnance, et vous me mettrez dans la bière avec ma tunique numéro deux. »

24 juin. — Premier examen trimestriel. Une commission composée d'un chef de bataillon, de deux capitaines et d'un lieutenant, nous interroge sur l'école de soldat et l'administration militaire. La théorie récitée, nous allons sur le front de bandière manœuvrer et commander. Pendant cinq heures nous restons sous un soleil de feu à marcher au pas accéléré, à prendre le pas gymnastique, à pivoter par le flanc droit et le flanc gauche, à exécuter le maniement d'armes et à entendre toutes les cinq minutes :

« Manœuvrez sec et près du corps ! »

25 juin. — Il y a deux mois, le ministre de la guerre prescrivait aux chefs de corps d'accorder une permission de quarante-huit heures à tout volontaire,

étudiant en droit, qui aurait à prendre une inscription. Je ne pouvais avoir ma septième qu'en passant mon premier examen. Je pris mon courage et mon code à deux mains. Musset montrait de temps en temps sa tête derrière mon sac, mais je lui disais : « Plus tard ! plus tard ! j'ai à causer avec le vieil Ortolan. »

Et quand je me sentais accablé de fatigue, prêt à m'endormir sur ma paillasse, je me disais : « Songe au 25 juin ! »

Et le 25 juin, je partis pour Paris, j'embrassai mon père et ma mère, et j'allai à l'École de droit. L'huissier, en écartant ma cravate de coton bleu pour m'attacher le grand rabat, me dit en souriant : « *Cedant arma togæ.* » Sous ma toge, le bas de mon pantalon rouge attira les regards et la bienveillance des examinateurs, et ce fut peut-être plus à mes jambes qu'à ma tête que je dus d'être admis étudiant de seconde année.

27 juin. — La revoilà donc cette baraque avec ses paillasses aplatis, avec son attirail de corvées et d'ennuis ! Comme elle me paraît triste au sortir de ma petite chambre que j'ai revue avec tant de bonheur ! J'éprouvais un charme indéfinissable à retrouver toute chose à la même place : dans la bibliothèque, les livres et les cahiers se poussaient, se heurtaient dans le même

désordre qu'on avait respecté; sur ma table de travail, un roman de Dickens était encore ouvert à la page où je me suis arrêté. Allons ! il faut attendre au mois de mars pour achever ma lecture.

CHAPITRE VI

UN ADIEU.

2 juillet. — M. de Laidet passe capitaine au 29^e de ligne. Nous n'avons pas le courage d'aller le féliciter. « Faites mes adieux à toute la compagnie, a-t-il dit ce matin à un vieux soldat qu'il a rencontré au delà du camp, et donnez de ma part une bonne poignée de main à mes volontaires. Je suis bien aise d'être capitaine ; mais c'est égal, ajouta-t-il en tordant sa moustache, ça me fait quelque chose de vous quitter, tonnerre de D... ! »

Nous ne verrons plus à l'exercice cette figure si

sympathique, nous n'entendrons plus ces jurons qu'il lançait d'une voix formidable avec un air si bon enfant. Il avait si bien su nous prendre tous, notre cher lieutenant, il nous avait si souvent rendu courage, tantôt par un bon conseil, tantôt par une plaisanterie, que nous lui étions dévoués comme les soldats qui avaient fait campagne avec lui.

Nous venons de voir sur le front de bandière celui qui le remplace. C'est un lieutenant de vingt-huit ans, sorti des rangs comme M. de Laidet, mais d'une physionomie et d'une attitude bien différentes. Il a, toutes les fois qu'il commande, un regard dur, un ton sec. « Alignez-vous ! numéro trois ; levez la tête ! numéro huit ; si vous bougez la main, je vous mets quinze jours à la salle de police ! Sergent, vous irez ce soir avec les volontaires à l'étude jusqu'à dix heures !

— Mais, mon lieutenant, je ne suis pas de semaine.

— Vous irez, et pas un mot !

— Ça va chauffer, nous disons-nous tout effrayés.

— Et moi, dit un de nos camarades, qui voulais lui demander la permission de l'appel du soir !

— Eh bien, mon ami, tu vas être bien reçu !

— Ma foi, tant pis, j'irai tout de même. »

Il y alla, et dès qu'il revint nous lui demandâmes

s'il avait quatre jours de consigne au lieu de deux heures de permission.

« J'ai été très-bien accueilli. M. Espitallier m'a accordé immédiatement ce que je lui demandais, et il m'a reconduit poliment jusqu'à la porte de sa chambre.

— Alors pourquoi est-il d'une telle sévérité à l'exercice ?

— Parce que nous sommes à l'exercice. Un capitaine à qui j'ai été recommandé et qui allait le voir m'a dit qu'il nous traiterait toujours en soldats devant les autres soldats. Loin d'amoindrir la distance, il affectera de l'agrandir; mais en dehors du service l'officier s'efface, et l'on n'a plus affaire qu'à l'homme qui vous reçoit on ne peut mieux. Seulement, si le lendemain vous remuez le petit doigt à l'exercice, il vous traitera d'indiscipliné et vous enverra coucher à la boîte. »

10 juillet. — On nous a donné un nouveau tableau de service plus chargé encore que le premier. A huit heures du matin, dès que l'exercice est fini, on nous conduit à la salle d'armes. On sonne la soupe; vingt minutes pour manger. On se prépare à l'appel, et, tout en astiquant ses boutons et en blanchissant ses guêtres, on apprend l'éternelle théorie. Nous en sommes à l'école de peloton. Récitation tous les jours aux sous-

officiers et une fois par semaine aux officiers. Appel à onze heures et demie. A midi, récitation de la théorie et cours de tir ou de géométrie. La géométrie est la préface de la fortification, et M. Rocques nous fait repasser les définitions et les théorèmes des premiers livres. M. Espitallier, chargé du cours de tir, nous apprend la nomenclature la plus minutieuse du chassepot. Nous savons le nom, la place et l'utilité de la plus petite vis. Nous aimons notre fusil comme nous aimons notre sac. Bien souvent ce fusil nous pèse sur l'épaule, mais nous le portons gaillardement, et pour rien au monde nous ne voudrions le changer contre un autre, fût-il exactement semblable. Le fusil et le sac, voilà les deux compagnons du soldat. Un soldat étudie les défauts et les qualités de son arme comme on étudierait les défauts et les qualités d'un ami qui ne devrait jamais vous quitter. La sauvegarde et le bien-être du soldat sont cachés dans son sac. Cachés aussi tous les souvenirs et toutes les lettres chères. Le sac est à la fois un secrétaire, un pupitre et un siège. « Que de fois, nous disait Trochon, je me suis reposé sur mon sac dans nos étapes de France en Allemagne ! Toute la journée j'avais eu le dos courbé sous son poids, mais à l'étape je lui disais : Allons ! mon vieux, sers-moi de chaise, et, une fois ma soupe mangée : Maintenant tu

vas me servir d'oreiller. J'aurais dormi comme un bienheureux si j'avais senti près de moi mon fusil, mais c'était au mois de novembre, et vous savez, mes amis, ces étapes-là, nous les faisions avec les Prussiens, conduits par eux et portant des bâtons comme des mendians. Mon pauvre fusil de Metz ! je ne savais pas qu'on pût aimer comme ça un fusil ! Quand il fallut le rendre, j'ai pleuré comme un enfant ; j'ai cassé la crosse sur un pavé. Vos fusils sont neufs, mes amis ; j'espère bien qu'ils feront leur temps en France, ceux-là, et qu'ils ne se feront pas promener dans vingt fourgons au milieu des rues de Berlin ! »

Mais après le cours de M. Espitalier et le monologue de Trochon, voici l'heure de l'exercice. Nous allons passer deux nouvelles heures sur le front de bandière, à faire face par le second rang, à marcher en bataille ou en colonne. Deux heures de répit le soir pour manger la soupe et écrire nos lettres. A sept heures nous retournons pour la troisième fois à l'exercice, nous recommençons l'école de soldat. Nous restons là jusqu'à la retraite. Après la retraite, un sergent nous mène à la salle d'école. Défense de dormir : il faut préparer les cours et apprendre la théorie du lendemain. L'extinction des feux sonne à dix heures, et nous pouvons enfin nous coucher.

« Eh bien, vous pivotez, mes gaillards, nous disait hier soir un soldat revenant de la cantine, qui nous regardait défiler. Voilà ce que c'est que d'être volontaire; on se lève plus tôt, on se couche plus tard, et on fait dix fois plus de besogne que les autres.

— Que voulez-vous? Nous ne faisons qu'un an, et on tâche de nous faire faire en un an ce que les autres font en cinq. »

18 juillet. — Tir à la cible. Une butte est élevée à deux kilomètres du camp, au milieu d'un champ de blé. Un abri est creusé au pied de la butte et couvert par un épaulement en terre damée. Deux sous-officiers ou deux sapeurs placés dans cette tranchée indiquent, à l'aide d'un fanion, les balles qui touchent la cible, et sont munis d'une palette, de colle et de rondelles de papier pour boucher les trous. Quatre cibles sont appuyées contre le polygone. Larges de 1^m,50, elles ont au beau milieu un noir rond de 0^m,12. Autour du noir vont s'agrandissant quatre cercles également espacés. Toute balle qui atteint la cible a une valeur de points déterminée par le numéro du cercle touché. Le cercle le plus éloigné, le quatrième, donne un point; le troisième, deux; le deuxième, trois; le premier, quatre. Chaque fois qu'une balle touche la cible, le drapeau se

lève, le marqueur fixe une rondelle sur le tampon avec un peu de colle et l'applique sur le trou, le clairon donne un coup de langue. Les balles qui touchent le noir ont une valeur de cinq points. Le drapeau s'agit à droite et à gauche, le clairon sonne un rigodon et le tambour fait un roulement.

Le tir à la cible comprend :

- 1^o Le tir individuel à toutes les distances marquées sur le champ de tir;
- 2^o Le tir en tirailleurs à des distances inconnues;
- 3^o Le tir à rangs serrés, à commandement ou à volonté, à des distances déterminées.

Il y a neuf tirs individuels. On tire depuis 200 jusqu'à 1,200 mètres. A 400 mètres et à 600 mètres, on emploie un panneau de 2 mètres de haut sur 2 mètres de large, avec un noir carré de 0^m,50 de côté. On attribue une valeur de deux points à toute balle ayant atteint le noir, et une valeur d'un point à toute balle ayant atteint la cible en dehors du noir. A 800 mètres et au delà, la cible a 4 mètres de base et porte un noir rectangulaire de 0^m,75 de haut.

Pour les feux d'ensemble, à volonté et à commandement, le but est toujours représenté par un panneau de 2 mètres de haut sur 4 mètres de base, sans noir. Pour les feux de tirailleurs à petites distances, on

emploie des cibles spéciales ayant 0^m,75 de haut sur 0^m,50 de large. Elles sont recouvertes de papier gris ou de couleur sombre et ne portent aucun point apparent. J'ai l'air de faire ici un effort de mémoire ; je ne fais que copier l'*Extrait du Manuel de l'instructeur de tir à l'usage des sous-officiers*.

Indépendamment du tir à la cible, il y a le tir dans les chambres. Un tube en acier de 0^m,15 de longueur est introduit dans le canon. A la partie postérieure est vissé un manchon en cuivre s'adaptant exactement à la forme cylindro-conique de la chambre du fusil et détermine la position du tube dans l'arme. Dans ce manchon est creusé un logement pour recevoir le portecharge qui se fixe sur le dard. On se sert de petites balles comme les balles des carabines Flobert, et chaque homme tire par an deux cents de ces balles. Cent vingt-cinq sont employées aux tirs individuels et soixantequinze aux tirs à commandement. La petite cible en fonte est placée à 5 mètres dans la chambre, et dehors à 10, 12 ou 15 mètres au plus. Le soldat se prépare ainsi progressivement au tir à la grande cible.

Trois fois par semaine nous passons trois heures à l'appréciation des distances. On nous partage en deux sections : l'une va à droite, l'autre à gauche, en avant et en arrière ; et quand l'officier nous juge assez éloin

gnés, le clairon sonne la halte. Les derniers rayons du soleil couchant font briller nos fusils. On nous prendrait pour une bande de jeunes gens qui reviennent d'une partie de chasse. « Disposez la hausse, nous dit notre lieutenant, et visez les hommes à la ceinture. »

Chacun apprécie la distance qui nous sépare de l'autre groupe de tirailleurs. « Joue ! feu ! chargez ! » Le sergent passe ensuite dans nos rangs et inscrit sur un contrôle à quelle hausse chaque homme a tiré. Un caporal et deux hommes mesurent, un cordeau à la main, la distance réelle. Notre lieutenant, qui sait par cœur le *Manuel des connaissances militaires pratiques*, nous donne des indications précises sur l'appréciation des distances. Au delà de 4,000 mètres, on ne distingue ni les détails des uniformes, ni les bras, ni les têtes des hommes, mais on distingue les cavaliers des fantassins; à 4,000 mètres, on peut se rendre compte des mouvements des subdivisions et du nombre des canons; à 800 mètres, on remarque la hauteur des individus, la hauteur des fantassins, les mouvements des hommes; à 700 mètres, les mouvements des bras et des jambes, le sens de la marche, les différentes allures du cheval, les effets de couleur rouge ou blanche; à 550 mètres, la tête des hommes paraît comme une boule; à 400 mètres, on distingue les mouvements d'armes, les robes

des chevaux, la coiffure; à 300 mètres, les épaulettes et les parties saillantes de l'uniforme; à 250 mètres, les mouvements du pied dans la marche; à 200 mètres, les détails du visage; à 100 mètres, la ligne des boutons.

Ainsi, par les chaudes soirées d'été, à l'heure où le soleil disparaît dans un ciel d'or, des jeunes gens de vingt ans apprennent comment on tue un homme qui ne vous a fait aucun mal, qu'on n'a jamais vu, mais qui est né de l'autre côté d'un fleuve.

24 juillet. — Semaine de découragement. Toujours mêmes exercices sur cette plaine d'Avor interminable et monotone. Après l'exercice, un cours; après le cours, une corvée. Et entre le cours et la corvée, *Malgré lui* dit éternellement: « C'est odieux! » le vicomte: « C'est absurde! » et de temps en temps, je me dis: « A quoi bon? »

25 juillet. — Notre général en chef, le général Ducrot, est venu au camp ces jours derniers. Il a passé sur le front de bandière, nous a fait manœuvrer quelques minutes, et, après nous avoir réunis et interrogés à la salle d'école, est entré dans nos baraques:

« Comment allez-vous, mes enfants? Prenez-vous goût à ce métier et portez-vous gaiement le sac? Capi-

taine, mettent-ils dans le sac toute l'ordonnance, les cartouches, le linge, les brosses, la paire de souliers et le reste? Faites-leur rouler là-dessus la toile de tente, la couverture et la tunique, et emmenez-les bien loin sur la route de Bourges ou de Nevers. Il faut vous habituer aux étapes, mes amis ; le volontariat n'est pas un remplacement déguisé ; il faut que chacun de vous soit, au bout de l'année, un vieux soldat. Emmenez-les aussi, capitaine, de temps en temps près du moulin d'Avor, et faites-leur creuser des tranchées. S'ils vous disent que c'est là un travail de terrassier, répondez-leur que c'est un travail de soldat romain ! »

Trois fois par semaine, nous nous levons à trois heures du matin. Le sac sur le dos, les pans de la capote relevés, le pantalon dans les guêtres de coutil, on part en chantant. Le soleil se lève, la grande route blanche s'étend à perte de vue; tout est inondé de lumière; les paysans appuyés sur leur faux; les paysannes, une gerbe à la main, nous regardent passer. Au bout de trois heures de marche, halte d'une demi-heure. On dresse les tentes sur le bord de la route, et libre à nous de nous étendre à l'ombre, enveloppés dans une couverture, ou de courir à la ferme boire une tasse de lait. La fermière ouvre son armoire de noyer, d'où sort une bonne odeur de linge blanc, et prend les soucoupes

dorées. On aperçoit sur une pile de draps un livre de messe, une croix d'or et un bouquet de fleurs d'oranger tout jauni. A côté de la grande horloge, des images d'Épinal : Geneviève de Brabant avec sa peau de bête, le prince impérial avec son bonnet à poil, M. Thiers en redingote. Sur la vieille table de chêne, la fermière apporte du pain bis, du lait chaud et du vin suret. Le clairon nous rappelle ; on écourt le lunch, et, le sac sur le dos, la chanson sur les lèvres, on repart. Mais le soleil nous brûle, le sac nous accable, les ampoules s'enflent et crèvent, et nous revenons séparés les uns des autres de 12 ou 15 mètres. Les bras vous tombraient si on n'avait pas un fusil dans la main. Notre capitaine et nos sergents pressent le pas pour que nous sentions moins la fatigue, et nous apercevons enfin les toits rouges du camp. Un dernier coup de sac, un dernier coup de collier, et nous arrivons, suant, soufflant, les pieds meurtris. Nous nous jetons sur notre paillasse, et Trochon nous donne quatre pages de théorie à apprendre.

Le lendemain, pour nous reposer de notre promenade, notre capitaine nous met une pelle et une pioche sur le dos et nous emmène sur la plaine d'Avor. On pose les sacs à terre, on fiche les piquets de tente, et on pioche.



LA FERMIÈRE APORTE DU PAIN BIS, DU LAIT CHAUD.

« Creusez un fossé ayant une profondeur de 0^m,50, nous dit notre capitaine, et une largeur de 1^m,30! »

Pendant que chacun de nous découpe, étage les mottes et rejette les pelletées de terre, notre capitaine nous explique l'utilité des tranchées-abris. Marche-t-on en avant? elles masquent les réserves. Recule-t-on? elles sont un refuge et un lieu de ralliement. Les manches retroussées, le front en sueur, nous écoutons toutes ces remarques, et de temps en temps nous quittons la pelle et la pioche pour tirer un crayon et prendre des notes.

SONGE D'UNE NUIT D'ÉTÉ.

8 août. — La nuit est chaude, le ciel est pur; la lune, dans toute sa splendeur, revêt l'immense plaine de ses blanches clartés. Le camp avec ses baraques prend l'aspect poétique d'une ville endormie sous un ciel d'Orient. Les cigales ont cessé de faire sonner leurs cymbales; le clairon a jeté sa dernière note; il est dix heures; tout est enveloppé de calme.

Mais que se passe-t-il dans la baraque des volon-

taires ? La chambrée est en l'air ; les lits sont enlevés ; on parle haut, on se lève, on s'agit.

« Il est impossible d'y tenir plus longtemps ! » crient des voix irritées.

Il y a je ne sais quel souffle de révolte qui soulève le lit de camp.

« Nous ne pourrons jamais en venir à bout, disent les caporaux, qui courent d'une paillasse à l'autre.

— As-tu de la poudre ? » demande un volontaire à son voisin.

Le caporal François ne s'émeut pas ; il se retourne vers le volontaire, la main tendue.

On se jette sur le paquet de poudre ; chacun en prend une pincée.

« Où faut-il la mettre, cette poudre ? sur les planches ou sur la paille ?

— Sur la paille, mes amis.

— Qui est-ce qui a une allumette ?

— En voilà une !

— L'extinction des feux est sonnée, crie le caporal, vous n'allumerez pas !

— Mais enfin comment pourrons-nous nous débarrasser de ces maudites bêtes ? »

J'oubliais de vous dire que nous parlions de puces

et de punaises, et que la poudre que nous venions de partager était tout bonnement de la poudre insecticide.

12 août. — Nous avons commencé le cours de topographie. Dès qu'on nous parla de topographie, ce grand mot fut pour nous plein d'augustes ténèbres : $\tauόπος$, terrain ; $\gammaράφω$, j'écris ; voilà l'étymologie, disaient les bacheliers : j'écris le terrain. Cette explication ne satisfaisait point et chacun devenait rêveur. Écrire le terrain ! il faudra écrire la plaine, les routes, le camp d'Avor ! On ne nous dit pas de les décrire, on nous dit de les écrire.

Quand notre capitaine ouvrit l'armoire de la salle d'école où s'entassaient les cartons, les doubles décimètres, les compas et les boussoles, nous fûmes saisis d'une sainte horreur, comme si M. Rocques allait nous dévoiler quelques mystères redoutables.

« Nous ne ferons, nous dit notre capitaine, que de la topographie irrégulière ; on ne se sert que de celle-là en campagne ; et comme on ne vous appellera plus tard que pour vous faire faire une partie de campagne, vous n'avez besoin que de savoir donner une idée générale du terrain, faire un levé rapide. Savez-vous ce que c'est qu'une échelle ? Je ne vous parle pas

d'une échelle de bois ou de corde, mais je vous parle d'une échelle métrique. Si vous ne le savez pas, ce n'est pas la peine de faire grimper votre imagination là-dessus. Une échelle métrique est tout simplement le rapport qui existe entre les lignes du terrain et les lignes du papier. Ainsi, quand on vous dit qu'une carte est au dix-millième, cela veut dire que dix mille mètres sont représentés sur le papier par un mètre, mille mètres par un décimètre, cent mètres par un centimètre, dix mètres par un millimètre.

« Il vous suffit donc, pour construire une échelle, de tracer une ligne droite que vous divisez en un certain nombre de parties égales à la longueur trouvée pour la réduction. Au-dessous de chaque point de division, vous mettez les chiffres 200, 400, 600, 800, 1000, etc., et, à l'extrémité, à droite, vous écrivez le mot mètres.

« Votre échelle construite, vous prenez un carton et une boussole appelée déclinatoire. Une aiguille aimantée repose sur une tige verticale placée au milieu de la boussole. Cette aiguille est toujours tournée vers le pôle nord. Dès que vous avez tracé au crayon sur votre papier la direction que vous allez suivre, vous notez sur votre carton le point où affleure la pointe bleue de l'aiguille. Avant de faire une autre visée, vous avez

toujours soin de tourner le carton jusqu'à ce que la pointe bleue revienne au point qu'elle marquait au départ. Votre feuille se trouve ainsi, par rapport au terrain, toujours dans la même direction. Cette opération s'appelle se décliner.

« La topographie se divise en deux parties : la planimétrie et le nivelingement.

« La planimétrie a pour but la représentation sur le plan topographique de toutes les lignes et de tous les objets qui existent à la surface du sol, tels que routes, bois, ruisseaux, clochers, etc.

« Le nivelingement a pour but de représenter sur le plan topographique le relief et les formes du terrain.

« Nous ne nous occuperons d'abord que de la planimétrie. Tenez, voilà des cartons, des boussoles, des doubles décimètres ; mettez-vous deux ou trois pour le même dessin, et partons. »

M. Rocques alla chercher dans sa chambre quelques échelles au dix-millième, et notre petit groupe — M. Rocques au milieu — s'achemina sur une route éloignée du camp de trois ou quatre kilomètres.

« Halte ! nous sommes bien ici, nous dit M. Rocques ; placez votre carton bien horizontalement ; voyez où vient affleurer la pointe de l'aiguille, et tracez légèrement cette route. Vous qui ne portez rien, comptez les

pas; on fait ordinairement cent vingt-cinq pas pour cent mètres; au cent vingt-cinquième, c'est-à-dire toutes les fois qu'il y aura un centimètre à notre échelle, vous nous préviendrez. Maintenant, vous voyez à droite et à gauche quelques points importants: ce bouquet d'arbres, cette maisonnette, le clocher de Farges. Vous comprenez qu'il est indispensable, en temps de guerre, d'indiquer chacun de ces points; d'un autre côté, ce ne serait pas toujours très-prudent, et, en tout cas, ce serait toujours très-long d'aller à tous ces points, à trois ou quatre cents mètres en dehors de la route, se rendre compte de leur position exacte. Voici donc comment procéder :

« Le double décimètre que vous avez entre les mains, et qui se termine en haut en dos d'âne par l'arête des deux pans qui se coupent, vous sert de lunettes pour faire des visées. Le long de cette ligne, vous faites passer un rayon visuel qui se prolonge jusqu'à l'objet que vous voulez représenter.

« Ainsi, voilà le clocher de Farges que nous apercevons très-bien de la route où nous sommes; visons-le. Votre feuille, bien entendu, reste toujours dans la direction de la route. Votre carton est bien horizontal? L'aiguille est au même degré que tout à l'heure? Faites maintenant pivoter votre double décimètre; votre œil

voit-il parfaitement le clocher? Oui, ne touchez plus rien; baissez votre carton et tracez très-légèrement cette direction. Dans dix minutes, quand nous aurons fait un demi-kilomètre, nous recommencerons la même opération; nous viserons de nouveau le clocher que nous aurons dépassé. La position du clocher se trouvera ainsi déterminée par l'intersection des deux lignes.

« Et voilà ce que c'est que la topographie. »

CHAPITRE VII

L'INSPECTION GÉNÉRALE.

Voilà plus de quinze jours qu'on nous fait repasser toute la théorie, recommencer tous les exercices, nettoyer les marmites et les bidons, ramasser dans des brouettes toutes les pierres du camp.

L'inspection générale est annoncée depuis deux mois pour le 20 août. Les travaux topographiques des officiers sont prêts ; les comptes des sergents-majors sont arrêtés ; les cuisiniers sont propres. Pas un écheveau de fil blanc ou rouge, pas une aiguille ne manque à la trousse de chaque homme ; les chambrées sont blanches,

les punaises se cachent. Battez, tambours ; sonnez, clairons, voilà le général !

Le général de l'Abadie passe rapidement à cheval une revue d'ensemble, puis à pied une revue d'effectif. Les compagnies sont placées à quinze pas les unes des autres ; le général passe devant chaque compagnie et fait l'appel des officiers. Derrière le rang, le sergent-major fait l'appel des hommes présents et absents, et donne le motif de chaque absence : congé, semestre, maladie ou convalescence. Le général observe de la tête aux pieds la tenue de chaque homme, redresse le pompon de l'un, retourne le bouton d'un autre, remarque sur cette tunique un mauvais pli, et sur ce pantalon une tache de graisse. Immobiles et graves comme des caryatides, les sapeurs à grande barbe portent légèrement leur lourde hache, et les enfants de troupe, s'efforçant de prendre une attitude militaire, s'enflent pour bomber leur poitrine. Rien n'échappe au regard scrutateur du général de l'Abadie. Tout d'ailleurs est en règle, depuis le plumet du colonel jusqu'au tonneau bleu, blanc et rouge que porte sous son bras la cantinière de chaque bataillon.

Les compagnies se préparent à manœuvrer isolément. On se met en marche ; les pieds, les mains, les fusils, tout va d'accord ; les conversions, les changements de

direction du côté du guide, les marches en colonne et les formations en bataille, tout s'exécute parfaitement. Seule, la compagnie hors rang, composée des tailleurs, des cordonniers et des infirmiers, rappelle la garde nationale de la banlieue. Sans doute par habitude, les tailleurs manœuvrent lentement, les cordonniers vont vite, les infirmiers écoutent le commandement, ne bougent pas, réfléchissent et se décident.

Le lendemain, revue dans les chambrées, revue de linge et de chaussures. On nous donne à tous un large mouchoir d'installage. Chaque objet a sa place et sa forme désignées sur ce mouchoir ; en haut, le livret qui contient l'état civil, le signalement et le degré d'instruction de chaque homme à son arrivée au corps (tout volontaire a, sous le mot degré d'instruction, ce certificat en grosses lettres : *Sait lire et écrire*) ; guêtres de cuir et guêtres de toile se trouvent à droite et à gauche ; de petits ronds au milieu attendent des boutons de capote, de pantalon et de guêtres ; et, en descendant vers le sud, on voit la place du soulier droit à l'est et la place du soulier gauche à l'ouest.

Nos couvertures enveloppent notre paillasse pliée en deux. Nous installons sur ce carré les effets de petit équipement et les plus petits objets du sac à malice. — « *À vos rangs, fixe !* » crie le sergent. Le général entre,

suivi d'une dizaine d'officiers, regarde ici un livret, là un fusil, questionne un jeune soldat sur l'alphabet, un vieux sergent sur l'arithmétique, et sort content de nous et content de lui. Durant les deux derniers jours, les officiers ont à répondre à la salle d'école sur des questions militaires pratiques; les sous-officiers sont interrogés sur la théorie, les éléments de géographie, l'histoire contemporaine et la grammaire. C'est de cet examen que sort la liste des sergents-majors et adjudants proposés pour le grade de sous-lieutenant. Quelques-uns parmi nous, pris au hasard, sont questionnés sur l'école du soldat, l'école de peloton, le cours d'administration et le cours de topographie. Le général, au sortir de la salle d'école, visite la salle de police, la salle d'armes et la salle de danse. On apprend tout au régiment: les armes, le bâton, la boxe, la savate et la valse. Les deux prévôts d'armes se mettent en garde; les voilà qui croisent le fer, se fendent, se redressent, se rejettent en arrière: l'un a plus de force et l'autre plus de légèreté; feintes, parades, pressions, dégagements et ripostes, tout se succède dans un cliquetis éblouissant, et pas un coup ne porte. On applaudit; les prévôts s'essuient le front et les danseurs arrivent. Ils dansent, ils tournent, ils retombent sur le bout de l'orteil et rasent le sol comme si leurs pieds, au lieu d'être ballottés dans



LE GÉNÉRAL SE DÉCLARE SATISFAIT.

des souliers de Godillot, avaient toujours été serrés dans des bottines de satin.

Les cuisiniers, voués au noir, ne se reconnaissent plus dans leur sarrau blanc, et regardent avec stupéfaction les gamelles étincelantes, étamées de la veille. Au lieu de graisse de porc que l'on met la plupart du temps dans le rata, de larges morceaux de mouton cuits à point répandent une odeur appétissante. Le général entre et demande une portion ; le cuisinier a la main heureuse, et le général se déclare satisfait.

EN FACE D'UN CAHIER BLANC.

15 août. — Je commence un autre cahier de mon journal. Petit cahier, que renfermeras-tu ? Tes pages seront-elles tristes ? Tes pages seront-elles gaies ? Aurai-je des accès d'ennui comme le mois dernier ? Dirai-je, comme autrefois : *Sursum corda* ? Mais que tu reflètes l'entrain ou l'abattement, tu me seras toujours cher comme un confident à qui je ne cacherai rien. Tu seras le carnet où je noterai toute pensée qui me viendra au cœur, toute idée qui me passera par la tête ; un album

où je crayonnerai les figures qui nous entourent ; un manuel où seront enregistrés les cours qu'on nous fait suivre. Tu seras surtout un ami qui me consolera dans mes peines, qui relèvera mon courage défaillant et me rappellera, s'il le faut, à ce sentiment du devoir, à cet esprit de sacrifice qui rend glorieuse la servitude militaire.

24 août. — Je me bats demain en duel avec un volontaire ; je me bats avec lui, et je ne lui en veux pas du tout. Mais au régiment on ne se bat pas parce qu'on s'en veut, on se bat parce qu'après la plus légère chiquenaude ou la moindre discussion, le règlement vous force, le lendemain, à croiser le fer, quand même vous ne demanderiez pas mieux à ce moment-là que de vous embrasser. On se donne un coup de fleuret démoucheté, et, si on n'est pas mort, on s'embrasse après ; on irait en prison si on s'embrassait avant. Dès qu'un caporal inflige deux jours de salle de police à deux soldats pour s'être battus ou disputés dans la chambrée, le colonel ajoute ce post-scriptum : « Iront sur le terrain. »

• Ce matin, un des deux bijoutiers qui nous ont fait promettre de leur acheter des bagues quand nous nous marierons m'interpelle :

« J'ai des comptes à vous demander sur ce que vous avez dit de moi hier. »

La question m'étonne ; je ne me rappelle rien de malveillant à l'égard de ce volontaire avec qui j'ai toujours vécu en très-bons termes ; je ne suppose pas qu'on m'ait prêté un mot injurieux, et je renvoie mon camarade assez cavalièrement. Il se fâche, je me monte, la querelle s'échauffe, le caporal intervient, déchire une feuille de papier et met une accolade à nos deux noms, en nous donnant deux jours de salle de police.

Le motif est porté : « Dispute dans la chambrée. »

« Vous savez, dis-je à mon camarade, ce qu'ajoute toujours le colonel à cette phrase-là ; nous n'avons qu'une chose à faire : demander à nous battre demain matin. Il vaut mieux aller sur le terrain de notre plein gré que d'y être conduits par ordre.

— Très-bien. »

Nous faisons notre demande au sergent-major, qui doit la transmettre au capitaine ; le capitaine n'aura plus qu'à la mettre sous les yeux du colonel, qui ne nous la refusera pas.

Et ce soir, dans un coin de la salle de police, j'écris ces quelques lignes. J'ai la tête et le cœur bien loin, je suis au milieu de ma famille. Aujourd'hui même, à son lever, ma mère a dû recevoir une lettre de moi, pleine

d'entrain et de gaieté, où je lui faisais entrevoir la possibilité d'une permission très-prochaine. Et peut-être demain, à l'heure où je me battraï, ma pauvre mère m'écrira-t-elle que ma petite chambre est prête, que mon lit est fait, et mon père ira-t-il, à tout hasard, au-devant de la diligence d'Avallon !

CHAPITRE VIII

LE DUEL AU RÉGIMENT.

I

Nous avons été nous battre hier matin, la diane à
peine sonnée.

« Allons ! nous dit le sergent, prenez vos témoins par
le bras et partons. »

Le duel devait avoir lieu dans le petit bois où si sou-
vent j'avais été, bras dessus, bras dessous, avec Plisson,
relire, au pied d'un arbre, tantôt Musset, tantôt Brizeux ;

l'idylle de Rodolphe et d'Albert ou le poëme de Marie. J'avais dépeint à ma mère ce petit coin plein de fraîcheur au milieu du camp aride et brûlant, et, à la fin de sa dernière lettre, ma mère me disait qu'elle se plaisait à me voir dans les allées de ce petit bois. « Par les chaleurs qu'il fait et les fatigues que tu éprouves, ce petit bois me tranquillise, » me disait-elle. Et mon père, qui regrettait de ne pouvoir y passer ses matinées à causer avec moi !

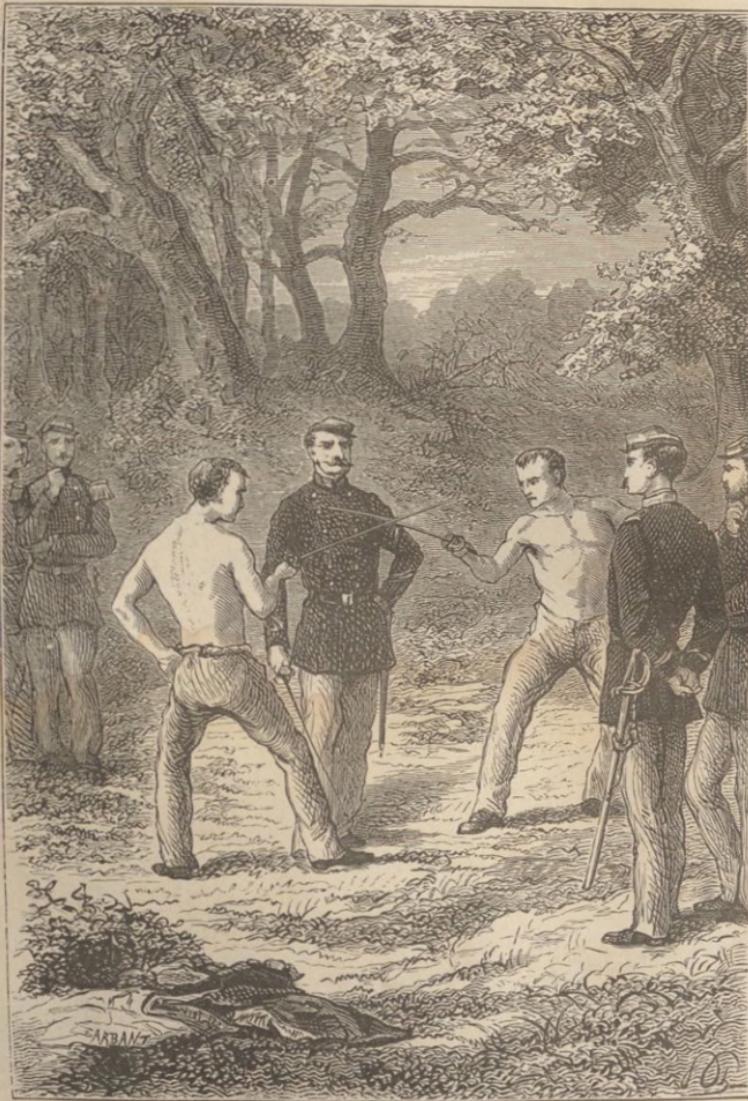
Il vous vient bien des idées dans la tête quand on marche derrière le prévôt, qui tient dans sa main droite les deux fleurets pointus. Nous arrivons à l'endroit le plus retiré et le plus charmant du bois. Quel joli rayon de soleil perçait à travers le feuillage !

« Enlevez votre veste et votre chemise, nous dit le prévôt ; on ne garde que le pantalon ! »

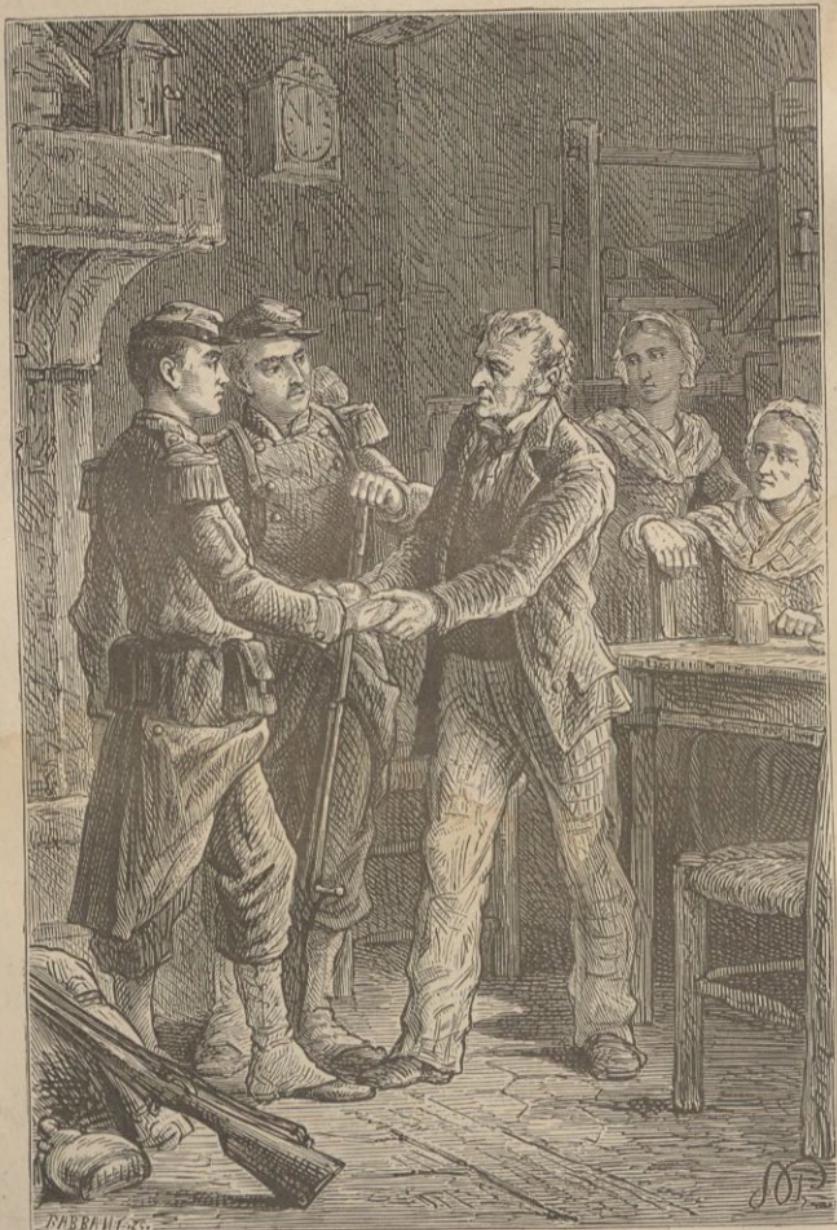
La veste, passe encore, mais la chemise !... Quand on l'ôte, ça vous fait froid dans le dos.

Le capitaine de la salle d'armes, notre lieutenant, le prévôt et un de ses élèves, nos deux témoins (j'avais pris Plisson, qui avait mis dans sa poche, en se cachant de moi, des bandelettes de toutes les largeurs), se rangent à six pas de nous. De tous côtés, disséminés dans le bois, des volontaires et des soldats.

« En garde, et commencez ! »



NOS FLEURETS SE CHERCHENT ET SE FROISSENT.



SOYEZ LES BIENVENUS!

Le prévôt arrive et trace deux lignes à trois mètres l'une de l'autre.

« Vous voyez bien cette raie ? dit-il à chacun des adversaires.

— Oui, sergent, mais je vous assure que nous ne nous en voulons pas du tout.

— Il ne s'agit pas de cela ; vous êtes ici pour vous battre, vous vous battrez, et cette ligne-là, je vous défends de la dépasser en reculant ».

Le fait est que la plupart du temps ces pauvres diables reculent, reculent si bien que leurs deux fleurets ne peuvent même pas se toucher. Enfin, après bien des coups de fleuret donnés comme des coups de lancette, l'un a la chance d'égratigner l'autre, tous deux s'embrassent, et l'injure est lavée.

Ces duels-là ne font pas toujours rire. Voici ce qui s'est passé, en 1868, dans un régiment dont je sais le numéro.

Deux Alsaciens de la même commune et du même âge s'étaient engagés le même jour dans le même régiment. Ils étaient dans la même chambrée, camarades de lit dans toutes les étapes. Jamais ils ne se quittaient, et les soldats les appelaient les deux frères siamois. Un soir qu'ils avaient trop largement arrosé les galons d'un pays, ils eurent bien de la peine à rentrer dans la chambrée,

tout en se donnant le bras. Enfin ils arrivent au pied de leur lit.

« Je te dis que non.

— Je te dis que si.

— Laisse-moi tranquille.

— Et toi aussi ».

Et pour finir la dispute, tous deux se donnent un coup de poing, mais un de ces coups de poing alsaciens faits pour une tête de Turc. Le caporal se lève, les conduit à la salle de police, et signe le lendemain le billet de punition, terminé par ces mots : « Se sont battus dans la chambrée. »

— Iront sur le terrain, » ajoutent en riant les deux Alsaciens, qui, dégrisés, échangent une bonne poignée de main.

« Si le prévôt nous y mène, il n'aura pas besoin de prévenir le chirurgien.

— Allez-y tout de suite, » dit l'officier de la salle d'armes qui entre à la salle de police.

Ils partent bras dessus, bras dessous.

« En garde ! »

Ils se mettent en garde ; l'un jette son fleuret à droite, l'autre le jette à gauche, et ils s'embrassent de tout cœur. L'officier de la salle d'armes va dire au colonel le résultat du duel.

« Conduisez-les à la prison, dit le colonel, et ils y resteront jusqu'à ce qu'ils se soient battus.

— Eh bien ! qu'est-ce qu'ils disent, les deux amis ? demanda le colonel le lendemain.

— Ils disent, mon colonel, qu'ils s'entendent aussi bien à la prison qu'ils s'entendaient à la chambrée et sur le terrain.

— Dites-leur qu'ils resteront un mois à la prison, et que, sortis, ils n'auront aucun avancement jusqu'à ce qu'ils se soient battus ».

Au bout d'une semaine, ces pauvres garçons commencent à s'ennuyer et à s'effrayer de la ténacité du colonel. Tous deux s'étaient engagés pour faire leur chemin dans la vie militaire.

« Nous serons obligés de mettre les pouces, dit l'un.

— Et de nous les piquer, répondit l'autre.

— Si nous jouions aux cartes à qui sera piqué ?

— Parfait, jouons à l'écarté ; je coupe ».

La partie était en cinq jetons.

« J'ai gagné, dit l'un, au bout de dix minutes ; j'ai le roi, je le marque, et je te pique. Où veux-tu être piqué ?

— Au doigt du milieu. Avec ces fleurets de combat, où les lunettes sont à jour, rien n'est plus facile que de

piquer là, et rien n'est moins dangereux, quand on y va doucement.

— Convenu; nous commencerons par quelques feintes et quelques doublés, pour paraître faire la chose sérieusement, et tout d'un coup, après un petit battement de lame, je me fends, je te pique et je t'embrasse. Mais surtout ne t'avise pas de parer.

— Sois tranquille ».

Le lendemain, le colonel apprenait que les deux Alsaciens se décidaient à se battre.

« Très-bien, conduisez-les tout de suite sur le terrain ».

Arrivés là, ils feignent de se taquiner et de s'exciter; puis celui qui avait eu le roi donne un battement d'épée et se fend. L'autre a la maladresse de parer, reçoit le coup en plein cœur et tombé roide. Il était mort; son camarade devint fou.

« Que voulez-vous? disait un capitaine à qui le fait était raconté devant moi, c'est très-fâcheux, mais il n'en est pas moins vrai que, sans le duel, il serait impossible de maintenir la discipline et la dignité dans l'armée. Le duel est un mal nécessaire. Les soldats se battraient, se tueraient à coups de poing et à coups de pied, s'ils n'avaient pas ce fleuret pointu en perspective. Il y a dans le duel un reste de chevalerie qui

éloigne la brutalité. Les disputes d'atelier ou de foire, comme vous en voyez dans les villes et les campagnes, sont empêchées ou réparées par le duel. Maintenant, pourquoi le colonel force-t-il à se battre deux soldats qui ne s'en veulent pas ou se sont à peine colletés? C'est uniquement pour maintenir les autres en respect et les effrayer par une règle inflexible. Heureusement l'exemple qu'on vient de nous citer est assez rare; le maître d'armes est toujours là, un fleuret à la main, prêt à parer les mauvais coups.

— Permettez, capitaine, le maître d'armes est toujours là; mais il ne pare pas toujours.

— Il doit parer.

— Oui, c'est son devoir; mais personne n'ira le lui dire avant, pendant ou après le duel. Que de coups d'ailleurs un prévôt, quelles que soient son habitude et son habileté, ne peut parer assez vite!

— Certainement, il arrive des malheurs; croyez-vous que nous ne les déplorions pas? S'il s'était passé dans ma compagnie un fait comme celui que je viens d'entendre, j'aurais pendant longtemps ressenti quelque chose là, et pourtant il est évident que j'aurais contraint ces deux amis à se battre. Je vous le répète, le duel est un mal, mais c'est un mal qu'on ne peut pas empêcher.

— On pourrait le diminuer, mon capitaine. Le duel dans l'armée maintient la discipline et apprend le respect, à la bonne heure ; mais je ne comprends pas qu'on mette la vie de deux hommes à la merci d'un caporal qui ne sait pas ou ne veut pas distinguer une querelle d'une plaisanterie. Il faudrait qu'après toute dispute il y eût une commission composée du capitaine, du lieutenant, du sous-lieutenant et d'un soldat pris dans la compagnie.

« Cette commission déciderait si le cas vaut la peine qu'on aille sur le terrain. Votre règlement garderait ainsi toute sa force, et il aurait de plus la prudence et la justice ».

4 septembre. — Second examen trimestriel. L'examen oral comprend, outre l'école de soldat, toute l'école de peloton, et ça et là trois ou quatre questions sur les cours de tir, de topographie et de géométrie. Le cours de géométrie est plutôt un mémento des définitions les plus simples et des théorèmes les plus usités. On nous casse un peu la tête aux angles du carré de l'hypoténuse ; mais enfin, après avoir plus ou moins bien sauté d'un carré dans un triangle, chacun se tire d'affaire. Puis nous passons à la théorie pratique. On nous a exercés à remplir, à l'école de peloton, toutes les fonctions de

guide, de sous-officier chargé de la direction, de sous-officier de remplacement, de chef de section et de peloton ; c'est-à-dire tous les emplois de caporal, de sergent, de sergent-major, de sous-lieutenant et de capitaine. Chacun a sa place marquée par M. Rocques, et tous, à tour de rôle, nous commandons un peloton de vieux soldats. Ces troupiers à moustaches tombantes, habitués aux rudes commandements des sergents à trois brisques, ne peuvent s'empêcher de rire à la vue de toutes ces têtes de dix-huit ou vingt ans qui s'agitent à droite et à gauche et voudraient, de leur voix grêle, lancer des commandements formidables comme ceux des Trochon et des Dupéret.

« Alignez-vous, la tête à droite, tonnerre de Brest ! Un, deux, trois, quatre, rentrez ! douze, quatorze, sortez ! jusqu'à la gauche ! Fixe ! »

Quand le peloton est en marche, on entend celui de nous qui fait les fonctions de capitaine crier de toutes ses forces et de tous les côtés : « La tête haute, cadencez le pas, serrez le second rang ! ne marchez donc pas comme des conscrits ; on dirait que vous êtes arrivés au mois de mars ! »

Et dès que le clairon a sonné la pause, les soldats nous disent gaiement :

« Si à la première guerre vous êtes rappelés au ré-

giment, cela nous fera tout de même plaisir, après vous avoir eus pour camarades de chambrée, de vous avoir pour sergents, sergent-majors et sous-lieutenants! »

En attendant, nous sommes soldats de deuxième classe, et après avoir rempli les fonctions de capitaine nous rentrons dans le rang, coude à coude avec nos Auvergnats et nos Bretons. Pour la première fois, je porte avec quelque impatience ma tunique de soldat. Est-ce ennui de la vie militaire? Non, j'aime cette vie de plus en plus; elle affermit et assouplit en même temps le caractère, elle élève l'esprit et le cœur par les idées de devoir et de dévouement. Mais j'ai dans la tête un petit grain d'ambition, je voudrais être caporal. Toutes les fois que je regarde le galon rouge de François ou de Mangeot, je me dis, comme don Carlos rêvant la couronne impériale :

« Quelque chose me dit : Tu l'auras.... Je l'aurai....
Si je l'avais! »

5 septembre. — Personne ne l'aura. Au mois de juin, notre colonel avait nommé quatre volontaires caporaux, les quatre plus forts, les quatre qui n'avaient pas oublié, en croisant la baïonnette, le pouce par-dessus le canon. Beaucoup, cette fois-ci, ne l'avaient pas ou-

blié, mais les grandeurs du caporalat ne sont plus faites pour nous. Nous resterons, toute l'année, soldats. Les exercices supplémentaires, les cours complémentaires qu'on nous donne si généreusement, nous empêcheraient d'être de bons caporaux. Au moment où l'on réunirait les caporaux de semaine chargés d'accompagner les hommes de corvée, le clairon sonnerait pour les volontaires un cours de topographie ou une récitation de théorie, et chaque volontaire quitterait sa place de caporal pour la céder à un collègue mécontent. Comme nous serions à l'honneur, il serait juste que nous fussions à la peine ; mais, si nous étions de bons caporaux, nous serions de mauvais volontaires.

Outre le point de vue militaire, il y a un point de vue social. On pourrait supposer des passe-droit, et il s'ensuivrait des froissements d'amour-propre entre volontaires. Les soldats, de leur côté, nous regarderaient comme de petits protégés. Ce qui leur plaît dans le volontariat, c'est l'idée d'égalité absolue, à 4,500 francs près, entre riches et pauvres, étudiants et garçons de ferme. De cette égalité peut naître un rapprochement entre le bourgeois du boulevard Haussmann et l'ouvrier du faubourg Saint-Antoine. Il faut que, le 10 mars, ces paysans et ces ouvriers nous appellent leurs camarades, et non leurs caporaux. Nous pourrons

avoir notre titre de sergent dans notre poche, mais nous ne l'aurons pas sur le bras.

En Prusse, le volontariat d'un an est une institution purement militaire. Le volontaire paye à l'État une somme de 60 à 82 francs pour s'équiper. Il doit se loger et se nourrir à ses frais. Sorti de la caserne, le volontaire n'est plus qu'un étudiant qui remonte dans sa chambre d'hôtel. Le but de l'institution est de faire des officiers et des sous-officiers de landwehr. Dans chaque régiment, les volontaires forment un petit groupe de collégiens sous la surveillance d'un officier. Quand ils sont plus de vingt, ils ont deux officiers instructeurs, deux surveillants. On leur apprend en deux mois le maniement d'armes et les détails matériels du service militaire; puis on leur donne des rapports à rédiger, des patrouilles et des reconnaissances à diriger. Ils sont tenus de savoir théoriquement tous les exercices de l'infanterie, de la cavalerie et de l'artillerie. Au bout de dix ou douze mois, ils passent un examen et reçoivent le livret d'officier dans la landwehr.

En France, le volontaire n'est pas un étudiant qui s'habille trois ou quatre heures par jour en soldat pour apprendre comment marche une patrouille, comment se place un avant-poste et comment on réquisitionne dans un pays ennemi; il quitte l'exercice ou le cours

pour rentrer dans la chambrée, vrai soldat confondu avec tous les autres soldats. Dans l'institution du volontariat, le point de vue de la Prusse est exclusivement militaire ; le point de vue de la France est militaire et social.

12 septembre. — Le général de Fontanges quitte le camp pour prendre le commandement de la subdivision de Bourges, et le général de Galiffet arrive du fond de l'Algérie commander le camp d'Avor. M. de Fontanges est venu nous faire ses adieux, et pour la dernière fois nous avons vu cette figure aimable et souriante, nous avons entendu cette voix sympathique. Il a voulu, en partant, nous donner de bons conseils et nous entretenir de hautes et généreuses idées.

M. de Galiffet se promène autour de sa maison, un peu étonné de ce désert français et de ce paysage môme. Figure toute différente de celle de M. de Fontanges, mais figure bien militaire. On lit dans ce regard un courage à toute épreuve et une énergie indomptable.

15 septembre. — Nouveau départ, nouveaux adieux, nouveaux regrets. Trochon, notre brave Trochon, a fini son temps et retourne cultiver son lopin de terre. Nous l'avons accompagné jusqu'à la gare d'Avor, et il

est parti nous donnant poignées de main sur poignées de main.

« Si vous passez par Saint-Lô, nous dit-il, demandez Trochon, et Trochon vous recevra bien. A la maison, il y aura toujours pour les amis une bonne soupe aux choux, et par-dessus le cidre un bon litre de vin. Ma vieille mère fera la soupe ; c'est moi *que je* me charge du vin. »

Ce pauvre Trochon ! il avait le cœur plus français que le langage, et nous étions tous émus en le voyant abaisser, relever, tourmenter sa moustache, pendant que deux grosses larmes coulaient le long de ses joues.

29 septembre. — Un ordre de la brigade nous prévenait samedi de la présence au camp de quelques chiens enragés. Tout chien suspect, disait l'ordre, tout chien qui ne portera pas de collier, devra être éloigné par les sentinelles. Les officiers sont autorisés dans leur promenade à faire usage de leur revolver, et les soldats devront se servir du sabre-baïonnette.

A l'heure de la soupe, tous les chiens qui arrivaient, les uns courant comme des affamés, les autres flânant comme des philosophes, furent reçus à coups de baïonnette. Ceux qui réussissaient à passer entre deux guérites étaient chassés à coups de pierre, et l'on n'enten-

dait de tous côtés que cris aigus et lamentables hurlements. Toute la journée et toute la soirée, les chiens restèrent groupés à trois cents mètres du camp, inquiets, se demandant ce qui se passait et ce qu'ils avaient fait pour être si mal accueillis. De temps en temps, l'un d'eux se détachait du groupe, envoyé comme éclaireur ou comme parlementaire, et se risquait à quelques pas d'une guérite. Le bras de la sentinelle s'allongeait, la baïonnette brillait et le chien détalaît. Le dimanche matin, les pauvres bêtes se demandèrent si elles ne pourraient pas s'entendre avec les troupiers sur la route de Farges ou de Beaugy. Le dimanche, il n'y a plus de consigne; tous les chefs vont de leur côté, et les troupiers se promènent comme de bons bourgeois. Chaque chien suivait un groupe de promeneurs; il se tenait d'abord à distance respectueuse, puis il se rapprochait insensiblement et jetait, tantôt sur un soldat, tantôt sur un autre, un regard tendre.

Un de ces chiens s'adressa à moi. J'ai parfaitement compris ce qu'il cherchait à me dire; les paroles qu'il lui était impossible de prononcer, je les ai lues dans ses yeux: « Toi, qui n'as pas l'air méchant, dis-moi pourquoi tout ton régiment nous en veut? Pourquoi nous chasse-t-on à coups de balai, à coups de pierre, à coups de baïonnette? Quel mal avons-nous fait? Nous

n'entrions jamais dans les cuisines ; nous ne demandons que ce qu'on jette dans les baquets, quelques os sans viande et trois ou quatre pommes de terre pourries. Ce sont donc vos officiers qui ne veulent pas de nous ? De quoi nous accusent-ils ? Est-ce que nous avons mordu leurs petits chiens qui passent la journée à croquer des pralines de Bourges ? »

Je n'ai pas eu le courage de répondre à ce brave chien qu'on se défiait de toute sa race, qu'on les avait tous proscrits, et qu'il n'avait qu'à dire à ses amis de fuir bien loin. Je l'entraînai près d'une ferme dont la porte était entr'ouverte, et je le quittai là, lui interdisant, dans son intérêt, par toutes sortes de menaces, de me reconduire au camp. Et, longtemps cloué à sa place, il me suivit des yeux, tout rêveur.

Les autres chiens qui se hasardèrent à aborder mes camarades ne trouvèrent pas toujours d'aussi bienveillants interprètes de leurs pensées. Que d'espérances déçues ! que de pierres au lieu de morceaux de pain ! Ne pouvant se décider à partir, ces pauvres bêtes voulaient à tout prix entrer en pourparler. Il en coûta la vie à bon nombre. Cruels par prudence, plusieurs soldats dégainèrent ; quelques officiers tirèrent sur les chiens vagabonds comme ils auraient tiré sur des loups. Le lendemain, on creusa une fosse et on compta les

cadavres. Il y en avait plus de quarante. Le soldat qui les poussait du pied dans le trou jeta un cri : « Gravelotte ! » Et il montrait Gravelotte percé de coups, ensanglanté, mort. Gravelotte était si connu qu'on ne lui avait pas mis de collier. Il sera sorti du camp, il aura suivi comme toujours un pantalon rouge, mais un pantalon du 27^e ou du 29^e, et il aura été tué comme un chien enragé, ce brave chien, blessé sur le champ de bataille, le compagnon de captivité de tous les vieux soldats. Pauvre Gravelotte !

30 septembre. — « Il y a de ces jours, dit Eugénie de Guérin, où l'âme fait le hérisson. »

Dans notre vie qui se déroule toujours la même, avec les mêmes exercices et les mêmes corvées, nous les connaissons, ces jours de courbature morale. Il faut un caractère bien trempé pour se plier à toute heure au caprice du premier caporal venu qui vous met la balai à la main et vous dit : « Ramassez ces ordures ! »

Le plus souvent nous prenons gaiement la chose ; mais il y a des moments où la patience échappe et où l'orgueil blessé se révolte. Ce matin, je faisais la chambre d'un sergent, du sergent qui remplace Trochon, et qui nous traite aussi durement que si nous étions soldats d'une compagnie de discipline. Pendant que je balayais,

le sergent, debout, les deux mains dans les poches et la pipe à la bouche, me regardait faire et haussait les épaules.

« Tenez, sous vos pieds, me disait-il, regardez ce chiffon. Vous ne voyez donc pas qu'il y a encore de la poussière dans ce coin ? Et ce brin de paille là-bas, est-ce que vous croyez que je vais le ramasser ? Si vous ne pouvez pas l'avoir avec le balai, prenez-le avec les mains, mettez-vous à genoux. »

Et je me mis à genoux pour avoir ce bout de paille ; je me relevai le rouge au front ; je sentais gronder en moi, prête à éclater, une sourde colère contre cet homme, qui prenait ainsi plaisir à froisser tous mes sentiments de fierté, lorsque j'entendis à la fenêtre un éclat de rire. Le vicomte me jeta un coup d'œil, et se sauva en disant : « Tu te régénères ! »

1^{er} octobre. — Arrivée du maréchal de Mac-Mahon au camp d'Avor. Le maréchal n'a voulu ni manœuvres, ni revue, ni prise d'armes ; il s'est promené au milieu des troupes comme un colonel au milieu de ses soldats. Ce qui frappe dans cette figure, c'est une grande simplicité et une grande énergie sans rudesse. Le maréchal ne parle qu'à mi-voix ; son geste est lent ; sa marche est même un peu traînante. C'est une marche de

blessé ; elle rappelle à tous l'obus qui a frappé le maréchal dans la dernière guerre.

L'illustre soldat ne portait sur la poitrine que sa médaille militaire, et il allait dans toutes les rues du camp, adressant ça et là une question à un vieux sergent médaillé comme lui. Le soir, quand tambours et clairons battirent et sonnèrent la retraite, le maréchal remonta en wagon et dit avec un sourire :

« La République ne donne pas à son président la permission de dix heures. »

7 octobre. — Nous partons le 19 pour Lyon. Nous ne prendrons le chemin de fer qu'à Roanne, et, d'Avor à Roanne, nous irons à pied, sac au dos. Comme nous, vont partir dans dix ou douze jours le 27^e et le 29^e. Pour nous habituer aux fatigues que nous devrons supporter, le général de Galiffet nous a fait donner aujourd'hui des vivres de campagne, et on nous a prévenus que nous passerions la journée dans les champs et dans les bois.

A six heures du matin, les trois régiments étaient équipés et rangés sur le front de bandière. Chaque régiment avait ses batteries d'artillerie. Le général passe au galop devant le front des troupes et indique à chaque colonel la marche qu'il doit suivre. Il s'agit d'une

grande reconnaissance, terminée par un rendez-vous général où, au lieu de se battre, les troupes déjeuneront ensemble.

Les colonels commandent, les musiques jouent, les canons roulent. Bientôt chaque régiment se perd de vue ; nous gagnons les bois, et, flanqués d'éclaireurs, nous marchons ainsi des heures entières, attentifs au moindre bruit. Tout à coup une plaine se découvre ; nous nous déployons en tirailleurs, et, l'œil aux aguets, nous avançons. L'ennemi se montre à quinze cents mètres. On s'arrête, on hésite ; ordre de battre en retraite. Nous nous rejetons dans le bois, nous prenons le pas gymnastique, et, au bout de vingt minutes, nous reparaîssons une demi-lieue plus loin. L'ennemi, trompé par notre manœuvre, a voulu nous poursuivre. Le voilà bien loin, dans une position défavorable, nous en laissant une excellente, le rendez-vous du déjeuner. Le général fait sonner le ralliement ; le 27^e et le 29^e arrivent. On forme les faisceaux, on s'asseoit sur son sac, on mange sur le pouce et on cause batailles et conquêtes.

A deux heures nous repartons ; nous prenons sur notre passage toutes les fermes, tous les villages, et nous revenons au camp à six heures du soir, avec quelques ampoules sous les pieds

18 octobre. — Dernière journée et dernière nuit passées au camp d'Avor. Nous avons vidé notre paillasson et porté au magasin notre traversin, nos couvertures et nos toiles de tente. Nous passons la nuit sur la planche. Personne ne dort. Les portes s'ouvrent à tout moment; on cause, on fume, on boucle sur son sac les gamelles et les bidons de campement. Les uns se promènent dans les rues du camp, près des baraques vides du 27^e; d'autres ont allumé un bon feu sur le front de bandière, un feu de bivouac, et, debout, la figure éclairée par ces grandes flammes, tous chantent à pleine voix les chansons de départ.

CHAPITRE IX

VOYAGES PAR ÉTAPES.

I

19 octobre. — Départ à cinq heures du matin. On est encore en pleine nuit. A peine, à travers le brouillard, une étoile va-t-elle nous guider comme l'étoile des rois mages. Si nous trouvons comme eux, à notre arrivée, une étable, nous dormirons de bon cœur entre un bœuf et un âne.

« Savez-vous, nous disent les vieux soldats, quel est,

dans le Midi, le premier mot du bourgeois ou du paysan à qui l'on montre son billet de logement ? « Marie ! apporte la fourche et remue la paille ; voilà des soldats ! »

— Enfin, me dit gaiement Plisson, nous aurons toujours droit au feu, à la chandelle et au sel. »

Plisson et moi, nous sommes camarades de lit. Il n'y a jamais, en route, qu'un seul billet de logement pour deux soldats ; mais, dans chaque escouade, le choix du compagnon avec qui l'on doit coucher est toujours libre. Un régiment voyage bataillon par bataillon, à deux ou trois jours de distance.

« C'est tout de même agréable pour nous, pauvres diables, nous dit un Auvergnat, d'être avec l'état-major, le colonel, le chirurgien en chef et la musique. »

On se met en marche. Les notes joyeuses de notre défilé éclatent dans la plaine, qu'enveloppent la brume et la nuit. Le feu de notre bivouac brûle encore. Nous disons adieu à nos baraques, à ce front de bandière, au petit bois, à tous ces lieux que nous avons parcourus si longtemps, et où nous ne laissons pour souvenir qu'un feu qui s'éteint.

Nous voilà sur la grande route. Le soleil perce le brouillard, et la colonne s'avance en chantant. On marche par files ouvertes des deux côtés du chemin ;

au milieu, nos officiers ; derrière la colonne, les voitures du bataillon, le cabriolet de la cantinière, et la charrette qui, tout en portant les bagages des officiers, est prête à recueillir les sacs des éclopés, et, au besoin, les éclopés eux-mêmes. Nous avons cinquante kilomètres à faire avec vingt kilogrammes sur le dos, sans compter le sabre et le fusil. Paire de souliers, chemises en toile et en flanelle, caleçons, mouchoirs, brosse à cirage, brosse à reluire et brosse à cheveux, toute l'ordonnance est dans le sac. Au-dessus du sac, une couverture et une toile de tente ; au-dessus de la toile de tente, la veste de corvée, et derrière le sac, attachés par la grande courroie, gamelle et pain de munition, marmite ou bidon de campement.

Les quinze premiers kilomètres se font sans la moindre fatigue. Nous admirons les champs d'un brun vigoureux, les bois d'un jaune doré, le détour d'un sentier, l'aspect d'un château, et la colonne qui s'allonge à perte de vue. Au lieu d'être entassés dans des wagons de troisième classe et d'avaler la poussière et la fumée du charbon, nous sommes heureux de respirer à pleins poumons l'air frais et vif ; de nous dire que nous allons voyager ainsi pendant dix jours, et traverser les départements du Cher, de la Nièvre, de l'Allier et de la Loire.

Toutes les heures, on fait une halte de cinq minutes. Aux trois premières pauses, nous repartons bien vite et nous chantons bien fort. Peu à peu les chants s'affaiblissent ; au vingtième kilomètre, « les chants avaient cessé. » Nous regardions moins le paysage ;

L'œil morne maintenant, et la tête baissée,
nous ne parlions plus.

Je sens sous mes pieds grossir des ampoules. Chaque pas est une souffrance, et ma figure le laisse voir.

« Ah ! ah ! me disent les vieux soldats, nous commençons à marcher sur des pelotes d'aiguilles ! »

Je me demande tout bas quand nous arriverons à la grande halte, à la Guerche. Encore ce ne sera pas fini ; de la Guerche, il faudra gagner Nevers. L'étape que nous avions à faire est une des plus rudes de France. La moyenne des étapes est ordinairement de trente-deux à trente-quatre kilomètres ; mais, du camp à Nevers, il n'y a pas de bourg assez fort pour loger un bataillon, et nous n'avons pour toute ressource qu'à donner un bon coup de sac. Savez-vous ce que c'est que donner un coup de sac ? Quand les courroies vous coupent les épaules, que marmite ou bidon de campement retombe pesamment sur les reins, qu'on sent la respiration vous manquer et les jambes tituber, on

s'arrête et on saute en l'air. Le sac saute avec vous, les courroies changent de place, vous scient la clavicule au lieu de l'omoplate, et vous êtes reposé.

Au milieu de la colonne, notre chirurgien, d'un air moitié paternel et moitié narquois, nous regarde boiter, perdre notre rang, nous essuyer le front ruisselant de sueur.

« Cela ne vous fera pas de mal, mes amis ; après des marches comme celles que vous allez faire, vous ne prenez plus en été une ombrelle pour traverser le pont de la Concorde. Pourtant vous me faites de la peine, mes petits volontaires ; quand vous vous sentirez trop las, venez me le dire, je vous enverrai porter votre sac à la voiture. »

La fatigue nous accable, l'amour-propre tient bon. Peu à peu cependant l'amour-propre fléchit, et nous nous arrêtons deux ou trois, n'en pouvant plus, sur le revers d'un fossé.

Le vauquemestre, qui marche à côté des voitures, nous décharge de notre sac. Nous faisons encore une lieue ; mais nos pieds se gonflent, nos ampoules crèvent, et nous ne marchons plus qu'en traînant péniblement la jambe.

« Allons ! un peu de courage, nous dit le chirurgien ; à la Guerche vous prendrez le chemin de fer ! »

Nous sommes honteux. Nous ne pourrons donc pas faire une étape tout entière ! Est-ce que nous avons toujours eu les pieds dans du coton, pour n'être pas capables de marcher sept ou huit heures sur une grande route ?

« Il n'est pas étonnant, nous dit notre brave chirurgien, que, pour la première fois, vous soyez fatigués. Demain vous serez plus gaillards ; vous avez fait vingt-cinq kilomètres : l'honneur est satisfait. »

Notre entrée à la Guerche, autour de cette charrette, ne fut pas triomphale. Nous voulions cadencer le pas, nous marchions comme des goutteux. Pendant que le bataillon déjeunait, Plisson et moi nous entrons chez un pharmacien, et nous lui montrons nos pieds nus.

« Si vous n'étiez pas obligés de repartir, nous dit le pharmacien, je me donnerais le plaisir de montrer vos pieds à mes pratiques, comme spécimen de fatigue. »

Nous avions sous les pieds des ampoules larges comme des pièces de dix, de vingt, de quarante et de cent sous.

« Mes amis, il n'y a qu'un remède : faites chandelle ensemble. Je m'explique : graissez-vous les pieds avec une chandelle, comme vous vous laveriez les mains avec un savon, mettez vos chaussettes par là-dessus, et vous m'en direz des nouvelles. »

Les soldats nous avaient bien dit en partant :

« Prenez vos précautions, mettez dans vos pieds des chaussettes russes, c'est-à-dire des bouts de linge tout imbibés de suif. Faites mieux, vous qui êtes distingués : cassez deux œufs dans vos souliers. Rien n'est bon comme cette omelette pour durcir la plante des pieds.

— L'omelette ne vaut pas la chandelle, nous dit le pharmacien. Tenez, mes amis, voilà du fil et une aiguille pour percer vos ampoules, achetez une chandelle pour boucher les trous, et bon voyage ! »

Le train pour Nevers ne partait qu'à six heures du soir. Nous avions tout le temps de suivre les conseils du pharmacien, et, munis d'une chandelle, assis sur une pierre, au détour du chemin, nous passâmes un fil dans chacune de nos ampoules. On perce la cloche ; il sort de l'eau, et on laisse le fil dans la peau blanche. Cette peau s'aplatit et protège la chair vive. Nous avions sous nos pieds comme une semelle d'ampoules dégonflées, et, à droite et à gauche, des petits bouts de fil pendaient comme les cordes qui tombent de la nacelle d'un ballon. Une couche de suif fut étendue là-dessus, et, d'un pas plus ferme, nous montâmes à la gare.

A huit heures nous étions à Nevers. Où est le poste de police ? où sont nos billets de logement ? demandons-

nous aux rares soldats que nous rencontrons. On nous envoie à la mairie. Un caporal nous donne nos deux pains et notre billet de logement : impasse des Montapins, chez M. J., employé.

A travers un dédale de petites rues, nous arrivons à une petite porte, et une petite femme vient nous ouvrir. Je la salue et lui tends notre billet.

« Comme vous arrivez tard ! Vous vous êtes donc amusés en route ? Il y a plus d'une heure que le régiment est à Nevers, et j'étais déjà toute contente de n'avoir pas de soldats à loger. Je ne sais où vous mettre ; je n'ai ni mansarde ni grenier.

— Avez-vous une cave, madame ? »

Madame J. me jeta un regard effaré.

« Si j'avais une cave, je ne vous y logerais pas ; j'aimerais encore mieux vous payer une chambre à l'hôtel. Enfin, je vais vous conduire chez le voisin, il vous mettra où il voudra.

— Vous êtes bien bonne, madame ; nous vous suivons. »

M^{me} J. nous mène rue des Montapins. Nous entrons dans une cuisine où dînait, en tête-à-tête avec une bouteille, un homme d'une quarantaine d'années.

« Je vous demande pardon de la corvée que je vous donne, dit notre hôtesse à ce bonhomme, mais voilà

deux soldats qui me tombent sur le dos, et je vous serais bien reconnaissante de les loger n'importe où.

— Nous avions déjà deux soldats, nous en aurons quatre, dit en riant le voisin. Asseyez-vous là, mes amis, enlevez vos sacs, prenez un verre de vin et, soyez tranquilles, Mariette vous fera un bon lit.

— Je vous en prie, interrompit M^{me} J., ne donnez pas un surcroît de peine à Mariette ; qu'elle place un matelas par terre, deux gros draps, cela suffit, et je vous remercie d'avance de tout mon cœur.

— Et nous aussi, monsieur. Bonne nuit, madame.

— Mes amis, nous dit notre hôte, c'est dommage que vous ne soyez pas arrivés plus tôt, je vous aurais invités à dîner. Nous aurions parlé du métier. J'ai été zouave pendant deux ans, je suis ensuite parti dans l'infanterie de marine, et me voilà rentier. A quelle heure partez-vous demain ?

— A cinq heures.

— Je vous réveillerai à quatre heures, mes jeunes camarades.

— Merci, monsieur ; nous allons dîner, et nous reviendrons à neuf heures.

— Eh bien, Mariette vous ouvrira la porte et vous conduira dans votre chambre. »

Et, dans cette chambre proprette, près d'un bon lit

de plume, j'écris ces quelques pages, pendant que Plisson prépare pour nous deux une nouvelle compresse de suif et boucle sur nos sacs nos deux pains et nos deux gamelles.

II

20 octobre. — « Allons, debout ! mes petits amis, le tambour bat le rappel dans toutes les rues ; habillez-vous bien vite ! »

Et notre hôte, une lanterne à la main, nous reconduisit jusque dans la rue. De tous côtés arrivaient, deux par deux, les soldats sur la place de Nevers. Quelques lumières brillaient dans des échoppes ; les soldats prenaient une tasse de café ou un verre d'eau-de-vie pour se donner, comme ils disaient, « du cœur au ventre. »

On se range par compagnies et par escouades, et on part en colonne, musique en tête. La grosse caisse et les cymbales réveillent la ville en sursaut. A toutes les fenêtres apparaissent bonnets de coton et madras. L'air du départ relève notre pas et nous fait oublier la fatigue et les meurtrissures de la veille. Hors de Nevers, la

musique cesse et l'on prend le pas de route. Même brouillard qu'hier matin. Tout le monde chante; on est plein d'entrain; on n'a que 24 kilomètres en perspective. Le soleil se lève, le brouillard se dissipe, et l'on chante de plus belle. Ainsi chante sur les chemins de la Bourgogne une troupe de vendangeurs qui vont à leur ouvrage un grand panier au bras et une petite serpe à la main. Mais point de chariots traînant les tonneaux vides et l'attirail de la vendange. Au lieu d'un paysan qui active les bœufs de la voix et de l'aiguillon, un soldat, le fusil sur l'épaule, marche à côté d'un cheval percheron qui porte les sacs des éclopés de la veille.

Plisson et moi, nous n'avons pas voulu nous décharger de notre sac; nous nous sommes promis de faire l'étape tout entière. La route s'étend bordée d'arbres, longue, monotone, à 6 kilomètres devant nous. Après un champ, un autre champ; après une borne, une autre borne. Puis le paysage change : des prés, des collines, un cours d'eau, une cabane isolée, et bientôt devant nous une grande côte à grimper. La sueur coule sur nos fronts; nous avons donné coups de sac sur coups de sac, et la force nous manque. Les clairons sonnent le pas de charge, et tous les soldats de chanter :

La mont'ras-tu, la côt', Pierrot ?

La mont'ras-tu, la côte ?

Y aura la goutte à boir' là-haut !

Là-haut, y aura la goutte !

Allons, p'tit Pierrot, p'tit Pierrot,

Donne un bon coup de sac !

Allons, p'tit Pierrot, p'tit Pierrot,

Donne un bon coup d'jarret !

C'n'est qu'une ampoul' de plus, Pierrot,

Y aura la goutte à boir' là-haut !

Et on chante de même jusqu'à la dixième ampoule. On arrive essoufflé, accablé, mais on ne sent toute sa fatigue que lorsque le clairon cesse. Supprimez la musique dans un régiment, et vous diminuerez de moitié le moral des hommes. Rien n'entraîne, rien n'encourage comme ces notes éclatantes. Ampoules, courbature, tout est oublié. Tous boitaient il n'y a qu'un instant ; les tambours battent, tous se tiennent droit et marchent en cadence.

« Et dire qu'avant-hier ils étaient au delà de Nérondes, chuchotent les paysannes sur notre passage, et qu'ils sont à Saint-Pierre aujourd'hui ! Ils ont, ma foi, bon pied, bon œil ! »

Nous arrivons ainsi à Saint-Pierre-le-Moutier. Le fourrier nous distribue notre ration de pain ; le caporal

nous donne notre journée de solde : vingt-trois sous pour nous deux et notre billet de logement. On nous envoie chez un boucher, M. Guerriaud.

M^{me} Guerriaud nous reçoit avec un bon sourire :

« Passez dans l'arrière-boutique ; je vais vous apporter de l'eau, une serviette et une cuvette.

M^{me} Guerriaud met du bois dans la cheminée et court à ses pratiques, car c'est aujourd'hui lundi, jour du marché. De tous côtés on arrive ; on demande du bœuf, du veau, du lard, et des nouvelles de M^{me} Guerriaud. M. Guerriaud coupe, M^{me} Guerriaud pèse, le petit Guerriaud crie.

« Il ne serait pas logique, me dit Plisson, d'être dans la maison d'un boucher et de ne pas demander un pot-au-feu. »

Et se tournant vers notre hôtesse : « Auriez-vous la bonté, madame, de nous mettre dans une marmite une livre et demie de bœuf ?

— Vous voulez un pot-au-feu ? achetez quelques carottes et quelques navets, et je vous soignerai ça. »

Nous allons sur la place du marché, et nous revenons les mains pleines de légumes que nous épluchons avec le plus grand sérieux.

Le soir, une bonne soupe fumait dans l'arrière-boutique. M^{me} Guerriaud avait diné à cinq heures, comme

on dîne en province, et causait avec nous tout en tricotant des bas; M. Guerriaud lisait le journal. Un paysan ouvre la porte en disant: « Bonsoir, la compagnie! » Il nous regarde, regarde M^{me} Guerriaud et lui dit:

« Sont-ils jeunes! Ils ont pourtant une famille, madame Guerriaud, ces enfants-là; des parents qui ne sont peut-être pas aussi bien établis que vous, mais qui les aiment comme vous aimez votre marmot et comme j'aime mon grand Nicolas qui est à Provins, dans les cuirassiers. Je suis sûr que vous allez bien les soigner.

— Soyez tranquille, voisin. »

Le soir, M^{me} Guerriaud nous conduisit dans une belle chambre, nous montra un grand lit à rideaux rouges et nous dit: « Vous coucherez là. »

C'était le propre lit de M. et de M^{me} Guerriaud.

« Moi, continua M^{me} Guerriaud, je vais aller chez la voisine, mon mari couchera sur ce lit de sangle près du mur, et, au fond, voilà le berceau du petit. »

Confus, nous refusons, nous nous faisons prier. M^{me} Guerriaud nous dit: « Ce sera comme ça. » Nous ne savions comment remercier notre bouchère de nous céder son lit, pendant qu'elle pouvait si facilement mettre un matelas pour nous dans l'arrière-boutique. Nous montons dans ce lit large de deux mètres, et, au

bout d'une demi-heure, nous dormions à poings fermés.

Des cris nous réveillent. Le petit Guerriaud pleure, appelle sa maman. Nous voilà très-embarrassés. Plisson se lève, berce l'enfant et lui dit que sa mère va venir, mais l'enfant ne comprend rien et crie plus fort. Appelons M. Guerriaud!

M. Guerriaud était dans l'arrière-boutique ; il monte, mais il a beau gronder, c'est maman Guerriaud que veut le petit Guerriaud. Le père redescend et revient avec sa femme, qui se désole, prend son enfant dans ses bras et se demande ce qu'elle va faire.

L'enfant se calme et nous nous endormons.

Le lendemain matin, par les fentes des rideaux qui nous enveloppent, nous apercevons le berceau placé en barricade entre notre lit et le lit de sangle. Dans ce lit trop étroit, M. et Mme Guerriaud avaient couché tête-bêche. Ces pauvres gens s'étaient décidés à passer ainsi la nuit pour ne pas quitter leur enfant et ne pas nous loger dans l'arrière-boutique. Je retrouve mon képi sous trois jupes.

« Bonjour et bon voyage ! nous dit le mari.

— Bonjour, messieurs, » nous dit une voix plus douce que nous reconnaissons pour celle de Mme Guerriaud, cachée sous ses couvertures.

Ah ! les bonnes gens !

III

21 octobre. — Étape de Saint-Pierre-le-Moutier à Moulins ; 34 kilomètres. Temps charmant. Route bordée de peupliers. À gauche de la route, deux bœufs blancs labourent la terre qui s'entr'ouvre toute fumante sous le soc de la charrue. Un jeune paysan, au bout du sillon, relève vigoureusement le soc, arrête l'attelage, et, une main appuyée sur la corne d'un de ses bœufs qui courbe sa tête pesante, nous écoute chanter.

Première halte. Notre nouvelle cantinière descend de sa voiture et, le petit verre en main, court de tous côtés offrir la goutte aux soldats. Coiffée d'un capuchon rouge, elle va, toujours pressée, toujours souriante, dans tous les groupes, montrant sa petite figure fraîche entre un litre d'eau-de-vie jaune et un litre d'eau-de-vie blanche.

Le clairon sonne, la colonne repart et la route s'étend au loin. Comme toujours, les premiers kilomètres se font lestement. Les camarades de lit marchent la plu-

part du temps bras dessus, bras dessous, regardent la pelouse d'un château, l'intérieur d'une cabane, se communiquent leurs impressions et se rappellent leurs souvenirs. Quelques volontaires causent de leurs parties de chasse ; les soldats nés au village causent des matinées d'automne, chaudes comme celle-ci, passées à faucher et à faner le regain des grandes prairies.

Pendant que les Normands songent à leurs troupeaux couchés dans les vallées, les Bretons chantent les doux refrains de leur pays, et on les entend répéter :

J'aime mieux ma bruyère
Et mon clocher à jour.

Au bout de trois heures de marche, on ne parle plus de bruyère ni de clocher à jour, on regarde la route ; on se quitte le bras. De temps en temps on relève la tête, on s'appelle, on se montre encore un coin de paysage ; puis on retombe dans le silence, on donne un coup de sac et on marche lourdement. On répète durant 3 ou 4 kilomètres à chaque pas, un ! deux ! sans avoir la force de penser à quoi que ce soit. On marche, parce que celui qui est devant vous marche ; s'il s'arrête, on bute contre lui, et celui qui est derrière vous vient buter contre vos talons.

Au détour de chaque chemin, vous jetez un regard

désespéré sur la plaque bleue du poteau indicateur ; la flèche nous montre Moulins, et encore 12, encore 8, encore 6 kilomètres ! Alors, vous ne vous inquiétez plus de savoir si votre camarade de lit est près de vous, s'il est en avant ou en arrière, vous marchez à côté de n'importe qui, jusqu'à ce que, la fatigue augmentant, vous vous laissiez dépasser par deux, par dix, par vingt hommes, par tout le bataillon. Le découragement vous prend ; vous regardez cette colonne qui marche, marche toujours, pendant que vous restez seul, abandonné sur cette route. L'arrière-garde arrive et vous pousse en avant : « Rejoignez la colonne ! »

Et on se remet à courir pour rattraper la colonne. Le clairon sonne la halte. Durant les cinq minutes de repos du bataillon, on regagne du terrain ; on arrive à la queue ; on reprend sa place.

« Nous touchons aux premières maisons de Moulins, nous dit le chirurgien, un bon coup de sac, et courage ! » Ce mot nous redonne des forces ; nous regardons les premières maisons de Moulins ; nous hâtons le pas, mais elles ne se rapprochent point. Enfin, voilà les gamins ! Le colonel tire son sabre ; on bat la grosse caisse ; on se met au pas ; les officiers redressent leurs moustaches ; nous entrons.

Nous nous arrêtons sur le cours d'Aquin. L'avant-

garde, comme d'ordinaire, a préparé les rations de pain et les billets de logement. Nous allons, d'un pas traînant, rue du Champ-Grenier, chez M. Béguel, journalier.

« Mon homme n'est pas là, nous dit M^{me} Béguel, mais donnez-vous la peine d'entrer, déposez vos sacs dans un coin et faites sécher vos capotes. »

Nos capotes étaient trempées de sueur. M^{me} Béguel jeta des fagots dans la large cheminée, tira de son armoire une paire de draps et deux serviettes, courut au puits nous chercher de l'eau et nous offrir les légumes de son jardin.

« Vous êtes mille fois trop bonne, madame ; ne vous donnez donc pas tant de peine pour nous.

— Ils parlent comme des bourgeois, mes soldats, » dit en riant M^{me} Béguel à sa voisine.

Et après nous avoir bien examinés :

« C'est bien ça ; on a dit à son père qu'on ne voulait rien faire, et le père vous a dit : « Eh bien ! pars au régiment ! » et on est parti ; on a cru qu'on serait officier tout de suite, et on s'éreinte à porter le sac, et on regrette son coup de tête ! »

IV

22 octobre. — Il est d'usage de s'arrêter au moins vingt-quatre heures dans la ville ou le chef-lieu de canton désigné comme la troisième étape. Chacun répare les petites avaries du voyage. Ce matin nos guêtres de coutil séchaient au soleil, et, dans la chambre-cuisine où M^{me} Béguet faisait la lessive, nous astiquions, le martinet en main, notre ceinturon, notre giberne et notre bretelle de fusil. A une heure, le colonel devait nous passer en revue.

Les six compagnies s'alignent sur le cours d'Aquin. Le colonel inspecte, regarde un fusil, soulève un sac et nous dit pour nous donner courage : « Cela vous paraît beaucoup, 27 kilogrammes sur le dos ? En 1859, dans la campagne d'Italie, nos fantassins portaient en moyenne 39 kilogrammes ; en 1812, les soldats de la vieille garde impériale en portaient 35, sans compter le bâton de maréchal qui était dans leur giberne. »

Toute la journée nous sommes libres. Un vieux soldat, logé par hasard chez un forçat libéré, nous propose de

faire avec nous la *popote*, et le soir, nous étions tous trois, ce brave soldat, Plisson et moi, attablés avec la famille Béguet ; M^{me} Béguet avait fait une bonne soupe et mis notre couvert. Notre *fricot* fut partagé entre nous et cette brave famille d'ouvriers.

Après le dîner, l'aîné des garçons fit tout haut la lecture de l'Écriture sainte ; la mère ravaudait des chaussettes ; le père, qui avait scié du bois toute la journée, sommeillait à demi, et nous écutions assis autour de la grande cheminée où flambait un bon feu. A neuf heures, tout le monde se serrait la main en se souhaitant une bonne nuit.

Nous couchons dans une chambre de débarras. Des grappes de raisin pendent aux solives mal jointes. Un rayon de lune, passant à travers la lucarne, nous montre ces grappes vermeilles.

V

23 octobre. — Le matin, quelques gouttes de pluie nous réveillent dans notre chambre. Nous sautons à bas du lit, nous mettons sac au dos et nous partons. Le vent chasse les nuages, le soleil brille, les oiseaux

chantent, et nous aussi. Puis, chacun parle de ses hôtes.

« Où étiez-vous logés ?

— Chez un charcutier.

— Et vous ?

— Chez un charbonnier.

— Et vous ?

— Chez un curé.

— Comment vous a-t-il reçus, le curé ?

— Très-bien; il nous a donné une bouteille de vieux Bourgogne et sa bénédiction. »

Notre lieutenant cause avec nous, et nos plaisanteries l'amusent.

« Je ne croyais pas, nous dit-il, que vous prendriez la chose ainsi. Vous supportez gaiement les plus rudes fatigues. En guerre, il y a beaucoup de sentiments qui vous soutiennent : le respect de soi-même, le désir de la gloire, tout cela vous pousse une armée en avant, et, s'il faut, après 30 ou 40 kilomètres de marche, grimper à l'assaut, personne ne traîne la jambe. Mais ici, ces épreuves qu'on vous impose, vous pouvez vous demander à quoi elles servent ? Elles ont leur utilité. Un soldat doit avoir tous les genres de courage, et le plus difficile de tous est le courage sans éclat.

« On me citait dernièrement ce trait d'un volontaire.

Vers la fin d'août, par une accablante chaleur, un régiment faisait des marches forcées. Au milieu de la route un volontaire tombe. On le relève ; on le déchausse ; ses pieds étaient couverts de sang. Il s'était évanoui de fatigue et de douleur. Le colonel le mit à l'ordre du jour pour *sa conduite stoïque.* »

Pendant que notre lieutenant nous parlait, des tourbillons de vent nous enveloppaient de poussière. Nous étions haletants. A travers les arbres j'apercevais le château des Écherolles. Je connais la famille qui l'habite, et, tout en marchant, la respiration coupée, les épaules meurtries, les pieds gonflés d'ampoules, je me disais : Dans ce château qui n'est pas à 300 mètres de la route, je serais sûr d'un bon accueil, je me reposerais, je me rafraîchirais, et ce soir, après un bon dîner, je dormirais dans un bon lit.

Et la colonne marchait toujours, et je marchais avec la colonne. Enfin, n'en pouvant plus, je m'arrête un moment, j'entre dans une cabane, et je demande un verre d'eau.

« Tenez, mon pauvre garçon, me dit une vieille paysanne, buvez. Voulez-vous que j'y mêle quelques gouttes de vinaigre ? Cela vous fera peut-être du bien.

— Non, non, il faut que je rejoigne. Merci, ma brave femme.

— Il n'y a pas de quoi, mon cher enfant. »

— Nous voici à Varennes. Notre billet de logement porte le nom de M^{me} veuve Morel. Nous entrons dans une boutique d'épicier. M^{me} Morel nous reçoit avec des larmes dans les yeux.

« Entrez, mes amis, entrez ; j'ai un fils qui est au service comme vous ; il est en Algérie. Je vais vous mener dans sa chambre. Il n'y a que les soldats qui couchent dans cette chambre-là. Il me semble, quand j'y vois des képis, des sacs et des fusils, que je reçois des amis de mon fils. »

Et cette vieille femme nous conduisit dans la chambre voisine de la sienne où, sous un grand crucifix de bois, pendait un rameau jauni.

Le lendemain matin, notre bonne hôtesse vint nous réveiller elle-même, mit quelques biscuits dans nos poches, et nous accompagna jusqu'au rendez-vous du régiment. Elle voulut nous embrasser en partant.

VI

24 octobre. — Nous sommes sur la route de la Palisse. Au loin, les montagnes d'Auvergne se découpent

sous le ciel gris. Pluie battante. La colonne s'allonge silencieuse sur la route détrempée. On n'entend que la marche cadencée des hommes dont le pied s'enfonce dans la terre molle : 20 kilomètres ainsi. La route monte, descend, remonte, de plus en plus pénible. Le château de la Palisse apparaît enfin avec sa large façade flanquée de tours.

« Formez-vous sur quatre rangs, nous disent les officiers; en ordre et au pas !

— Où est votre pompon? » me demande un caporal.

Je porte précipitamment la main à mon shako, je fouille dans ma poche et je regarde tout ahuri le caporal.

« Comment! vous avez perdu votre pompon? Vous n'avez pas de pompon pour entrer à la Palisse? Vous coucherez à la garde du camp! »

Coucher à la garde du camp, c'est coucher au poste. Un sergent m'emmène, avec quatre autres soldats punis, dans une vieille écurie aux vitres cassées, au mur lézardé. C'est le poste. Les hommes de garde se jettent sur les deux bottes de paille. Reste un banc. Nous tirons ce banc au sort, nous, les cinq punis.

« C'est moi qui gagne. J'avais eu ce matin la chance de porter le bidon de campement, et, couché sur ce

banc, la tête sur mon sac, ce bidon pour oreiller, je m'endors en marmottant ce couplet de la chanson de la Palisse :

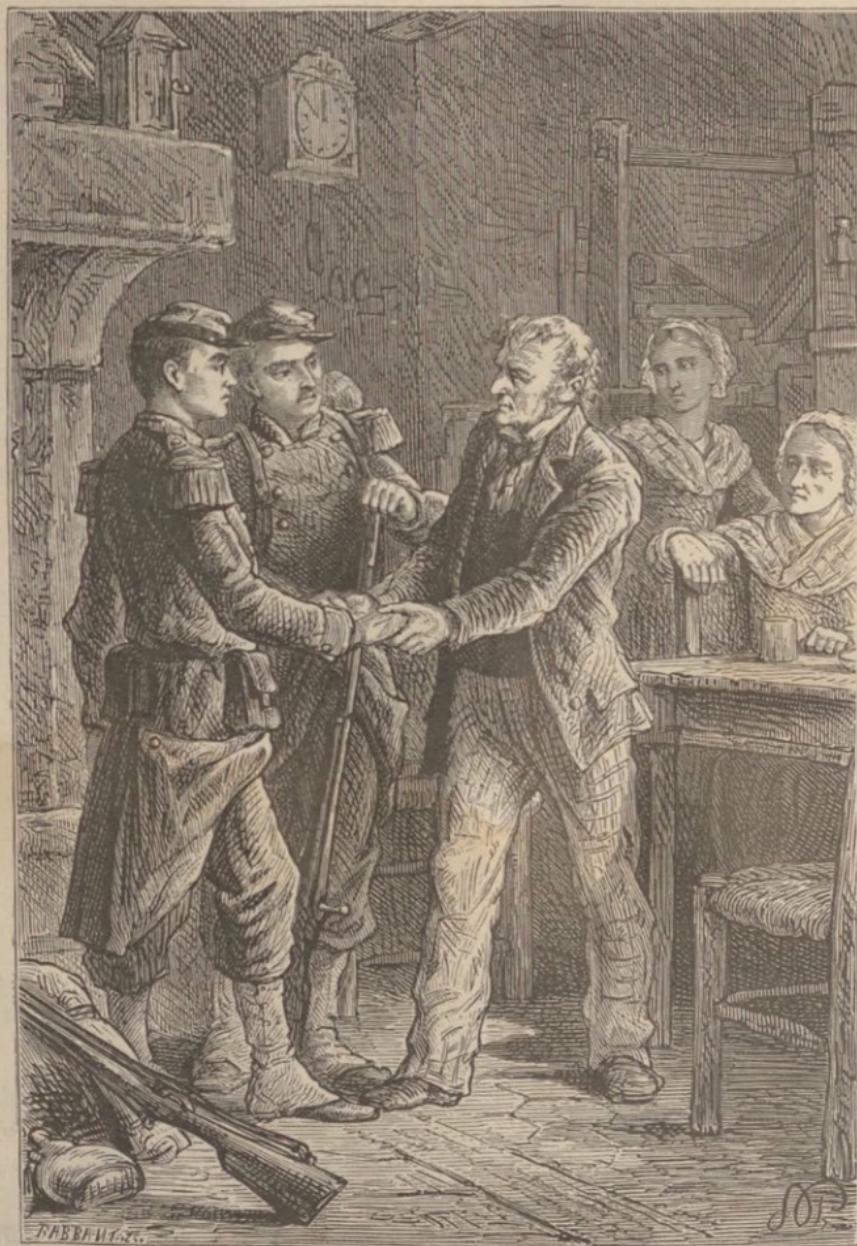
Il est mort bien durement
Couché sur une enclume ;
Il fût mort plus doucement
Sur un bon lit de plume.

VII

25 octobre. — En route pour la Pacaudière ! Sur le flanc des collines, les sapins grimpent à l'assaut comme de braves soldats en bataillons serrés. Puis des vallées paisibles, et ça et là un troupeau de vaches, une maison blanche. Les enfants des villages courent au-devant de nous, marchent au pas et veulent porter nos fusils. Grande halte à Saint-Martin.

On se repose une demi-heure ; les clairons sonnent la marche du régiment ; on reboucle son sac et on repart. Plus d'ampoules, plus de courbature. Je suis moins fatigué de la nuit que j'ai passée au poste que je ne l'étais autrefois d'une nuit passée au bal.

Nous marchons gaillardement sur une belle route



SOYEZ LES BIENVENUS!

qui côtoie des ravins. Après le pas de charge que les tambours battent, que les clairons sonnent et que les soldats chantent, la musique joue tantôt une valse, tantôt un défilé. Près de je ne sais plus quel hameau, une femme, debout sur le seuil d'une porte, nous regardait passer. En écoutant ces notes éclatantes, elle fondit en larmes. J'ai pensé toute la journée à cette pauvre femme, dont le fils sans doute avait été tué dans la dernière guerre, sanglotant sur le pas de cette cabane et nous suivant des yeux. Arrivés à la Pacaudière, on nous envoie, Plisson et moi, chez un tisserand dont le nom m'échappe. Nous apercevons à travers la fenêtre une jeune fille qui, assise sur une grande chaise, faisait courir sur un métier la navette; la mère tenait une quenouille et le père tissait une grosse toile.

Le père nous ouvre la porte.

« C'est la première fois, nous dit-il, qu'on me donne des soldats à loger; soyez les bienvenus! »

Et il nous tend la main. Puis, tapant sur l'épaule de sa femme :

« Tiens! voilà des figures à trente mille francs!

— Que veux-tu dire? interrompt sa femme, ils sont comme tous les soldats, ils ont un sou par jour.

— Tu n'y vois rien; ce sont de petits bourgeois habillés en soldats. Mais ma position, mes enfants, ne

me permet pas de vous traiter autrement que des soldats; seulement, je vous traiterai de mon mieux. Je vous invite à dîner; une bonne soupe, un pot de châtaignes et une bouteille de vin blanc. »

On met la nappe; on s'attable et on cause.

« Voyons, nous dit ce bon vieux, racontez-moi votre histoire. Comment vos parents vous ont-ils fait partir au régiment ?

— Nos parents ne nous ont pas fait partir; nous sommes partis de notre plein gré.

— On aurait cependant pu faire quelque chose de vous.

— Nous voulons commencer par être de bons soldats.

— Vous ne resterez donc pas au service ?

— Nous ne nous sommes engagés que pour un an.

— Qu'est-ce que cet engagement-là ?

— Un engagement conditionnel; on appelle ça le volontariat.

— Ainsi, vous êtes des volontaires ? Pourquoi, puisqu'il n'y a pas de guerre ? Vous pouviez bien vous racheter ?

— On ne se rachète plus. On passe des examens, on paye quinze cents francs, et on part.

— Vous passez des examens, vous payez quinze

cents francs pour avoir l'agrément d'être simple troupier, de coucher sur la paille et de faire 20 ou 30 kilomètres sac au dos.

— Justement.

— Alors, maintenant, riches et pauvres, tout le monde y passe? Eh bien, c'est une bonne chose que cette loi-là. Mais on doit vous traiter à part; vous n'êtes pas nourris à la gamelle?

— La gamelle est pour nous comme pour les camarades.

— Les corvées, vous n'en faites pas?

— Tant que nous pouvons en faire.

— Vous couchez dans une chambrée où il n'y a que des volontaires?

— Au milieu de tous les autres soldats.

— Et vous faites bon ménage?

— Très-bon.

— A la bonne heure, voilà une loi qui fera du bien à tout le monde. Souvent on se déteste parce qu'on ne se connaît pas; maintenant, les jeunes gens comme vous, s'ils savent se conduire, feront double besogne. La plus importante des deux n'est pas la besogne militaire; vous pouvez amener entre les riches et les pauvres un rapprochement qui est d'autant plus nécessaire aujourd'hui, que nos diables de journaux ne cessent de les

exciter les uns contre les autres. Nous avons assez causé pour boire une seconde bouteille, et, mes amis, je vous promets que la seconde vaudra bien la première. »

La jeune fille descendit à la cave ; un nouveau pot de châtaignes s'approcha du feu, et toute la soirée se passa à causer du pays et de l'armée.

Quand l'aiguille de la grande horloge marqua dix heures, Plisson et moi nous nous levâmes, et le vieux tisserand nous dit, en nous prenant à chacun la main :

« Si la guerre nous a fait beaucoup de mal, elle nous fera aussi beaucoup de bien. Vous, jeunes bourgeois, vous aurez de meilleurs sentiments, et nos garçons des grandes villes et des villages auront de meilleures idées. Là-dessus, fillette, prends la chandelle, conduis ces soldats dans ta chambre, et va coucher chez la voisine. »

La jeune fille nous mena dans sa chambre proprette : rideaux blancs aux fenêtres, grand oreiller blanc à la tête du lit, bonnets et fichus blancs sur une table de noyer.

Les quenouilles faisaient un singulier effet à côté de nos sabres, et le vieux tisserand ne put s'empêcher de rire.

« Bonsoir, mes amis, nous dit-il ; si vous avez besoin de moi demain matin, ne vous gênez pas.

— Nous vous demandons simplement de vouloir bien nous réveiller à quatre heures.

— C'est facile, j'ai un réveille-matin. »

Le tisserand sortit et revint quelques minutes après, portant sous sa redingote bombée quelque chose qui s'agitait. Ce quelque chose fit frou-frou et alla se percher sur l'armoire. C'était un coq, un vrai coq.

VIII

27 octobre. — Dernière étape; de la Pacaudière à Roanne.

Nous nous sommes reposés plus de trente heures à la Pacaudière, et il ne nous reste à faire que vingt-deux à vingt-trois kilomètres. Il a gelé blanc; les arbres et les prés, tout étincelle.

Nous recevons à Roanne l'accueil que nous avons reçu partout. Notre billet de logement est encore pour un boucher. Le hasard s'entête à vouloir que nous prenions goût au pot-au-feu.

La brave femme qui nous reçoit met tout à notre disposition. Le boucher nous parle comme un vieux

soldat qui a servi en Afrique en 1845. Il nous taille un morceau de bœuf que sa femme nous fait cuire.

La femme et le mari s'excusent de ne pouvoir dîner avec nous ; mais ils ne peuvent dîner qu'à sept heures, et ils ne veulent pas nous faire attendre si long-temps.

« Combien devons-nous pour ce morceau de bœuf ? demandons-nous le soir au boucher.

— Comment ! ce que vous me devez ?

— Oui, sans doute, nous vous avons dit de nous couper une livre et demie de bœuf.

— J'en ai coupé deux livres.

— Raison de plus. Combien la livre ?

— Ça ne vous regarde pas. Vous ne me devez pas un sou ; j'ai dix campagnes, la médaille militaire et six garçons qui seront soldats comme vous, et vous voulez que je vous fasse payer deux livres de bœuf ! Vous n'avez pas tout mangé ; vous emporterez le reste pour votre déjeuner demain. »

Et le lendemain, après avoir bien dormi à côté du garçon boucher, nous étions à la gare de Roanne. Le bataillon s'entassait dans les wagons de troisième classe, et le train filait sur Lyon. Après dix heures de route, nous arrivons à la gare de Vaise. Nous traversons Lyon ; nous grimpons la grande rue de la Croix-

Rousse, et nous nous arrêtons à la porte du fort Montessuy.

« Qui vive ? crie la sentinelle.

— France !

— Quel régiment ?

— 10^e de ligne.

— Entrez quand il vous plaira. »

CHAPITRE X

LYON.

1^{er} novembre. — Le clairon sonne le réveil à sept heures; notes précipitées qui accompagnent bien tous les cris des caporaux : « Allons, debout! ouvrez les fenêtres! à la corvée de quartier, les hommes punis! » Ce n'est plus la joyeuse diane d'Avor que vingt tambours et vingt clairons battaient et sonnaient alternativement. Plus de reprises éclatantes et guerrières qui nous arrachaient au sommeil et nous faisaient sauter gairement à bas de notre paillasse.

Le fort Montessuy, avec ses larges fossés, ses fenê-

tres grises, est en pleine campagne. A droite et à gauche, l'œil n'aperçoit que la crête des parapets, les pentes gazonnées des talus, les angles des bastions, les gueules des canons, les chaînes du pont-levis, et, non loin du terre-plein, les boulets entassés.

Deux cent cinquante hommes peuvent tenir dans le fort. Notre régiment est ainsi disséminé dans six forts ou fortins de Lyon. Le colonel habite avec nous, au-dessus de notre chambrée. Cette chambrée a l'air d'un grand dortoir de pension, de pension modeste. Les couchettes reposent sur trois planches soutenues aux deux bouts par deux tréteaux de fer. Chaque soldat a une paillasse, un matelas, un traversin, deux draps, l'un gris et l'autre blanc, et trois couvertures. Entre chaque lit un espace de cinquante centimètres. Dans les trois salles qui composent notre chambrée, il y a place pour plus de quatre-vingts hommes. Ce matin sont arrivés les nouveaux volontaires, fils pour la plupart de grands propriétaires ou de gros fermiers des Hautes-Alpes et de la Savoie. Une douzaine de ces volontaires sont dans notre compagnie.

Un nouveau classement par rang de taille m'a séparé de mon sculpteur et de mon pharmacien ; je couche à côté d'un pauvre garçon qui, les larmes dans les yeux, me parle de ses champs qu'il labourait hier encore ;

mon autre voisin, vieux soldat tonnelier à Nantes, murmure une chanson bretonne.

4 novembre. — « Couvrez-vous! numérotez-vous!... Peloton par le flanc droit, à droite!... peloton en avant.... arche! »

Et nous recommençons sur les glacis de Montessuy ce que nous faisions sur la plaine d'Avor.

« La main basse, numéro neuf! la tête haute, numéro sept! le canon entre le pouce et le premier doigt, numéro onze! »

Et après l'école de soldat, l'école de peloton, la marche en bataille, la marche oblique et la marche en retraite.

Les nouveaux volontaires, confiés aux caporaux, et rangés à quatre pas l'un de l'autre, font les premiers exercices d'assouplissement:

« Tête.... droite! tête.... gauche! tête.... gauche! tête.... droite! fixe! »

Cet assouplissement du cou et du caractère dure deux heures. Quatre heures sonnent. On entend le roulement de la soupe. Jeunes et vieux volontaires se mettent sur deux rangs.

« Cadencez-vous! numérotez-vous! Peloton par le flanc droit, à droite!... peloton en avant.... arche!

« Couvrez les pas, les jeunes!

« Appuyez sur la crosse, les vieux ! »

Enfin, on arrive à la chambrée, on déboucle son ceinturon, on accroche sa giberne, on s'assied sur son lit.

« A la corvée de légumes ! crie le caporal, à la corvée de viande ! à la corvée d'eau !

— Quel métier ! me dit en passant *Malgré lui*, commandé pour aller aux carottes et aux pommes de terre.

— Toi aux légumes, lui dis-je, moi à la viande. A nous deux, nous ferons le plat. »

Et nous voilà, le sac sur l'épaule, le képi sur l'oreille, discutant à perte de vue et d'haleine.

« Tu trouves toujours, toi, que ce volontariat est une bonne école ?

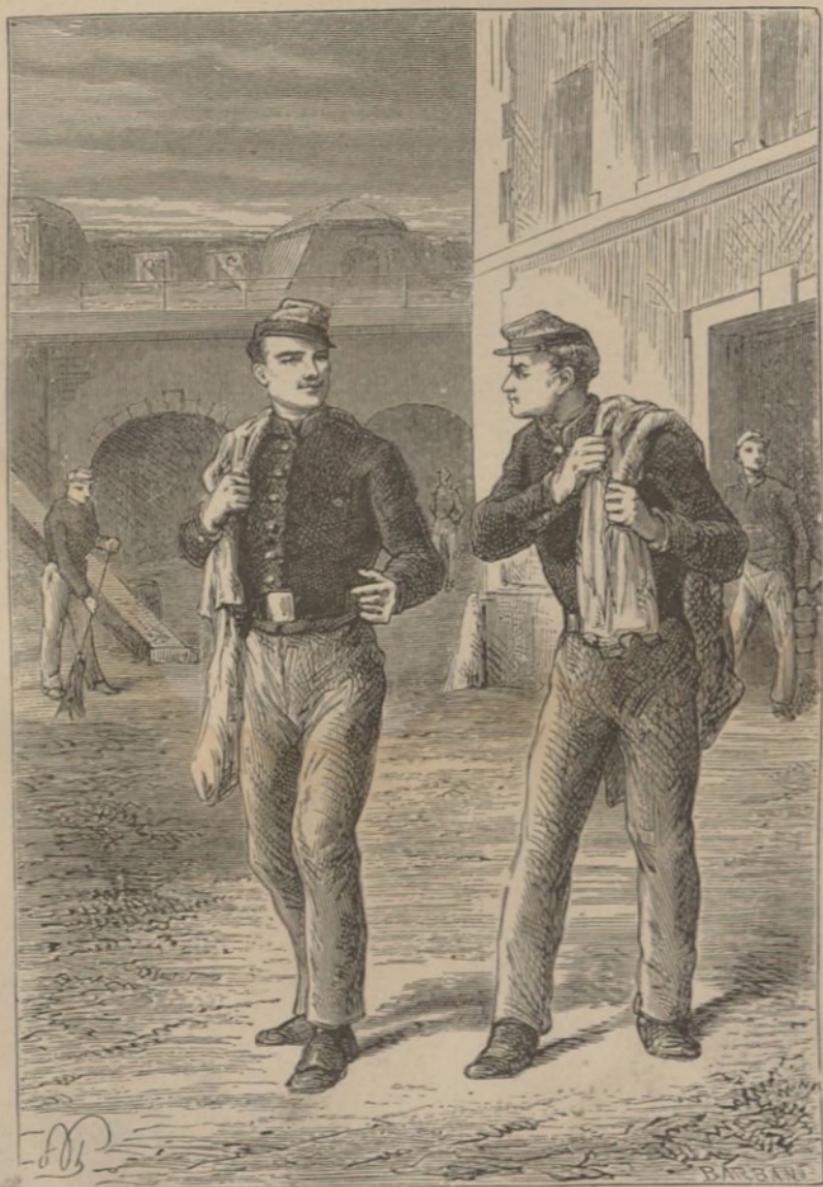
— Très-bonne.

— Mais en quoi ?

— En tout.

— C'est trop fort. Voyons, qu'est-ce que nous avons fait aujourd'hui qui puisse être utile à quelqu'un ou à quelque chose ? A sept heures un quart, nous étions dans la cour, en bras de chemise, avec un couvercle de marmite, les épaules presque nues, en train de nous laver sous la pompe.

— Eh bien, mon ami, nous apprenions à nous passer de cabinet de toilette.



TOI AUX LÉGUMES, MOI A LA VIANDE.

Tu mérirerais une fluxion de poitrine. A sept heures et demie, nous étions à l'étude; pas de feu, et la théorie à apprendre.... la théorie, le livre le plus sec, le plus fastidieux, où la seule variante est le mot gauche au lieu du mot droite.

— Mais ce livre-là vous règle l'imagination, vous apprend à écrire d'un style net et court, à vous exprimer....

— Oui, je sais, en peu de paroles claires et précises : Théorie, page 41. Passons à la soupe. Ce matin, j'avais pour ma part un os à moelle.... sans moelle.

— Il fallait en faire un second chandelier. Tu aurais eu une paire de flambeaux.

— Et après la gamelle, j'ai balayé la chambre, et après la chambre l'escalier; et après l'escalier, j'ai ciré mes souliers, j'ai brossé ma capote, j'ai astiqué mes boutons, je suis descendu à l'appel, et j'ai été consigné deux jours : le diable m'enlève si je sais pourquoi! Ensuite récitation de la théorie et cours de géométrie; à peine les livres sont-ils posés sur la planche que l'on boucle son sac. On va à l'exercice, on grelotte; on recommence dix fois la position du tireur à genou; on explique vingt fois les « sur la droite » et les « sur la gauche, en bataille »; on revient avec l'onglée, et on part en corvée. Tu appelles cela une école de patrio-

tisme ! Comme si ce gaspillage de la vie, comme si toutes ces sottises vous faisaient aimer la patrie !

— Causez, causez toujours, interrompit le vicomte, qui, étendu sur son lit, frisait sa moustache ; vous m'instruisez, mes bons amis. Allons ! le régénéré, allons ! l'homme des champs, laissez-moi vous le dire, vous vous trompez tous deux ; le volontariat ne mérite ni cet honneur ni ce mépris. C'est une pilule à avaler. Faites comme moi : recouvez-la de confitures. Je paye un homme pour faire mes corvées ; aussitôt après l'exercice, je file sur Lyon. Je demanderai tous les dimanches une permission de vingt-quatre heures pour aller à Saint-Étienne ou à Mâcon, mais bien résolu à ne pas quitter la bonne ville de Lyon, ses grands cafés et ses petites brasseries. J'ai déjà retenu une chambre garnie, et je pourrai m'y croire une fois par semaine rendu à toutes mes habitudes d'étudiant gentilhomme. »

CHAPITRE XI

UNE SOIRÉE AU FORT.

8 novembre. — Voici les longues soirées d'hiver. Une chandelle, plantée sur le râtelier d'armes, éclaire la chambrée. Quelques soldats, assis sur un lit, mêlent, coupent et abattent les cartes grasses et noircies. Dans un coin, le jeu de loto va toujours son train ; de temps en temps éclate un formidable quine ; le jeu s'arrête, les contestations s'élèvent ; on contrôle, on remet les boules dans le sac, et on recommence :

4 ! le chapeau du commissaire ;

22 ! les deux cocottes ;

33! les deux bombés.

Sur le rebord des fenêtres s'étagent trois piles de gamelles emboîtées l'une dans l'autre. A travers la meurtrièrre, j'aperçois au loin la ville de Lyon. Toutes les lumières courent dans la nuit noire comme des étincelles sur un chiffon brûlé. Une douzaine de soldats, les uns debout, les autres assis autour du poêle, fument un éternel culot de pipe et causent. Ils causent de guerre et d'amour, car les conversations de chambrière sont la plupart du temps des traductions plus ou moins libres de l'Arioste. Mais Trochon n'est plus là pour nous parler de Mexico ou de Pékin, et toujours reviennent les mêmes récits sur la dernière campagne. Au milieu de nos malheurs, que d'actes courageux aurait à relever l'histoire!

« Vous a-t-on raconté, nous dit Bouron — le tonnelier de Nantes, — comment est mort notre ancien colonel, M. Ardan du Pic? eh bien! écoutez-moi, et vous me direz ce que vous en pensez. Le 15 août, le jour de la fête de l'empereur, nous étions campés autour de Metz, en train de faire le café. Tout à coup, en guise de bouquets pour Napoléon, une dizaine d'obus sifflent et pleuvent coup sur coup. Il y a un de ces obus qui est tombé à quelques pas de moi, dans notre marmite. Nous en avons été quittes pour des éclaboussures de

café, et je vous réponds que nous n'avons pas fait attention aux tâches. C'étaient les premières bombes, et le cœur nous battait. Seul, notre colonel avait la figure aussi tranquille que quand il se promenait dans la cour de la caserne. Allant d'un groupe à l'autre, il disait à tous : « Du calme, mes enfants, ce ne sera rien. » Un obus éclate à ses pieds. Le colonel tombe. Il se relève meurtri ; un lambeau de chair pendait sur sa botte rouge de sang. Officiers et soldats l'entourent ; le chirurgien veut le panser.

« Je n'ai pas besoin de bandages, dit-il, j'ai besoin des canons qui sont là-haut !

— On y va, colonel ! »

« Et nous courons tous, nos officiers en tête. Les Prussiens se sauvent, les chevaux sont tués et leurs canons enlevés. Les canons, ramenés à bras d'hommes, croisèrent la civière qui emportait notre colonel. Ce brave colonel ! huit jours après, nous le conduisions au cimetière, et les durs-à-cuire, ceux qui en avaient vu bien d'autres, avaient beau faire, ils étaient là, autour de cette tombe, la tête basse, et ils pleuraient comme des enfants. »

Un de nos camarades raconta ensuite la retraite du 1^{er} zouaves à Reischoffen. Je l'écris ici ; elle en vaut bien la peine.

Les zouaves quittèrent le champ de bataille les derniers. Les uns tiraient toujours, d'autres portaient sur le dos le corps de leurs camarades et de leurs officiers blessés ou mourants.

« Mais abandonnez-moi donc ; ne vous faites pas tuer pour moi ! » disait un officier à un de ses vieux zouaves qui l'emportait au milieu d'une grêle de balles.

A quelques pas de là pliait, sous le poids de son lieutenant mutilé, un petit *zouzou* de dix-huit ans.

« Pose-le-donc à terre, lui crie un canonnier ; tu vois bien qu'il est mort !

— Non, il n'est pas mort, répond l'enfant avec colère ; je ne veux pas qu'il meure ; je l'aime tant ! »

« On sonne au drapeau ! on sonne au drapeau ! » crie-t-on de toutes parts. Et tous les zouaves reviennent sur leurs pas. Au milieu de la fumée, dans un groupe de turbans, apparaît le drapeau déchiré. Un adjudant-major l'agitait à droite et à gauche. Il est tué par un boulet. Le drapeau tombe ; un zouave le ramasse et l'agit plus fort. L'ennemi ne l'a pas, ce drapeau-là. Il est maintenant en Algérie, et les Arabes s'inclinent, et les Alsaciens-Lorrains lui font cortège quand ils le voient passer. C'est le drapeau du 1^{er} zouaves.



L'ENNEMI NE L'A PAS, CE DRAPEAU-LA, C'EST LE DRAPEAU
DU 1^{er} ZOUAVE.

homme bien embarrassé. Au collége, nous l'appelions M. le baron. Ce titre, qui appartenait à son père, et dont il devait hériter, il se l'adjudgeait, par avance, d'après une mode nouvelle. Il s'apprêtait à partir le 5 novembre comme volontaire d'un an, et il allait demandant partout : « Que me conseillez-vous? la cavalerie ou l'infanterie? »

J'avais beau lui répéter ce mot éternellement neuf : L'infanterie vaut mieux; on n'a qu'une bête à soigner; » l'élégante veste des hussards, la veste bleue à brandebourgs blancs, les éperons sonores, le grand sabre qui traîne, lui faisaient jeter un regard dédaigneux sur la tunique à collet jaune, le shako couvert d'une toile cirée et le coupe-choux du fantassin.

Après avoir longtemps hésité, il eut une idée lumineuse; il essaya les deux uniformes, se regarda dans une glace, et conclut de cet examen qu'un gentilhomme tel que lui ne pouvait se faire lignard. Il se fit cavalier. La cavalerie est le Jockey-Club des volontaires.

M. le baron père approuva M. le baron son fils. Il lui donna des lettres de recommandation pour tous les officiers du régiment, et voilà notre garçon dans la chambrée.

Je vous laisse à penser si les soldats rirent de bon cœur quand ils l'entendirent demander une serviette.

Au premier jour de mauvais temps, ils l'envoyèrent réclamer au maréchal des logis le parapluie de l'escouade.

Avec son monocle, son uniforme bleu de ciel, son col blanc et ses manchettes, M. le baron, un cigare à la bouche, se promène chaque soir dans les grandes rues de Lyon. Dernièrement, son chef d'escadron le rencontre exagérant l'allure pesante et le roulis des cavaliers et des marins. Il l'arrête et lui dit avec le plus grand sérieux :

« Monsieur le baron, hussard de seconde classe, prenez la position réglementaire. Reculez-vous de cinq pas, mettez votre cigare dans la main gauche, laissez tomber votre monocle, portez la main droite au képi, et attendez que j'aille passé. »

Il fallut faire tout cela.

« C'est très-bien, monsieur le baron ; maintenant vous pouvez continuer votre londrès et relever votre monocle. »

CHAPITRE XII

L'ÉCOLE RÉGIONALE.

Il y a deux mois, le général Ducrot nous parla d'une école de volontaires où ceux d'entre nous qui consentiraient à rester sous les drapeaux une année de plus recevraient une instruction militaire plus complète que dans les régiments, et pourraient, au bout de cette seconde année, après avoir subi de bons examens, obtenir un brevet de sous-lieutenant auxiliaire.

« Ce brevet, nous dit le général, vous donnera le grade de sous-lieutenant dans l'armée active en cas de guerre. Au lieu d'être rappelés comme soldats, capo-

raux ou sergents, sac au dos, vous serez rappelés comme officiers. »

Le ministre de la guerre autorisa le général Ducrot à fonder cette école dans le 8^e corps seulement.

« Qui est-ce qui rengage? demanda notre capitaine.

— Moi, dit le violoniste.

— En voilà un pour commencer, reprit M. Rocques. J'attends les autres. »

On ne se pressait pas.

« Et toi? fit le vicomte, toi qui chantais si bravement : *Ah! quel plaisir d'être soldat!* lorsque l'ami Bucquet nous jouait l'air sur son violon, tu ne donnes pas ton nom? tu ne fais pas une seconde année?

— Parlons sérieusement, répondis-je à mon camarade. Je me suis présenté comme volontaire d'un an; j'ai dû subordonner à cet engagement mes projets d'avenir, et j'ai hâte de les reprendre. Je ne me suis jamais vanté d'avoir la vocation militaire. Et, s'il est bon que chacun de nous passe un certain temps à l'armée, il n'est pas nécessaire que nous soyons tous des soldats. »

Le capitaine interrompit notre colloque.

« Peut-être, observa-t-il, quelques-uns d'entre vous n'ont pas encore une résolution arrêtée. Ils peuvent, en se réservant de décider au mois de mars s'ils con-

sentent à rester définitivement, s'engager à suivre jusque-là les cours de cette école régionale. »

Là-dessus, beaucoup d'entre nous se firent inscrire. Les neuf premiers sur la liste furent appelés chez le colonel.

« Mes amis, leur dit-il, faites votre sac ; vous retournez au camp d'Avor. C'est là que le général Ducrot a fondé l'école régionale ; vous ne comptez plus comme soldats au 10^e ; vous êtes dans une situation à part. Du reste, au point de vue matériel, vous serez mieux que vous n'étiez au camp et que vous n'êtes au fort. Plus de gamelle ; vous serez nourris à une cantine ; la paillasse d'Avor sera remplacée par des lits tout aussi confortables que des lits de caserne, et vous n'aurez plus que des volontaires comme vous pour camarades de chambrée. »

Mon ami Plisson partit le soir avec ce détachement, et me laissa bien triste.

20 novembre. — « Je donnerais bien, dit un jour un de nos Bretons, une pièce de cent francs pour savoir lire ! »

Et ce pauvre garçon jeta au milieu de la chambrée tous ses feuillets de *ba*, *be*, *bi*, *bo*, *bu*, qui s'éparpillèrent à droite et à gauche.

« Pourquoi n'apprenez-vous pas ? Trois ou quatre

fois par semaine, il y a une école pour les soldats.

— On trouve que ma tête de Breton est trop dure. »

Ce Breton, que je voyais chaque soir, le front caché entre ses mains, regarder toujours à la même page les hiéroglyphes de l'alphabet, me fit de la peine, et je lui proposai de venir de temps en temps me demander une leçon. Depuis la différence d'un *o* et d'un *a* jusqu'à la différence du *c* simple et du *c* cédille, nous avons tout vu en un mois. Hier nous avons pu épeler cheval et chacal.

A ces mots, mon Breton, ne se sentant pas de joie, voulut connaître mon adresse pour venir me voir à Paris, « si jamais il faisait un tour dans la capitale, » me donna la sienne dans le Morbihan, et nous nous souhaitâmes le bonsoir.

A dix heures, à mon retour de l'étude, je fus très-étonné de voir ma couverture faite et mon lit bordé. Je me glisse entre mes deux draps; je me trouve plus mollement couché que d'habitude, et je dors comme un bienheureux.

Le lendemain, j'aperçois sur mes trois planches deux matelas au lieu d'un, et point de paillasse.

« A qui est ce matelas?

— A moi, me dit mon Breton embarrassé. J'ai pensé que vous seriez mieux couché sur deux matelas; je



HIER NOUS AVONS PU ÉPELER CHEVAL ET CHACAL.

vous ai donné le mien, j'ai dormi sur votre paillasse, et j'espérais que vous ne vous en apercevriez pas. »

22 novembre. — J'ai rencontré, dimanche dernier, un de mes anciens camarades de collège, aujourd'hui sous-lieutenant. Je m'arrête à trois pas de lui ; je porte la main droite à la visière de mon shako, — cette main à hauteur du coude, — j'ouvre la main gauche, et, après avoir récité tout du long la position du soldat sans armes :

« Comment vas-tu, mon lieutenant ? »

Puis tout ce qui se dit entre anciens camarades.

« Y a-t-il longtemps que nous ne nous sommes vus ! Comme le temps passe ! Où sont tous nos amis ? Un tel, qu'est-il devenu ?

— Il est planteur en Amérique.

— Et un tel, son voisin de classe, d'étude et de dortoir ?

— Quincaillier, près du Pont-Neuf.

— Et celui qui lisait toujours Lamartine ?

— Coulissier.

— Et cet autre qui se disait voltaïrien, pour nous faire croire qu'il avait lu Voltaire ?

— Jésuite.

— Et toi, te voilà sous-lieutenant. Les épaulettes d'or te vont bien.

— Il y a des jours où je les échangerais volontiers contre tes épaulettes de laine. Crois-moi, j'ai souvent dans ma chambre des quarts d'heure plus difficiles à passer que toi dans ta chambrée.

— Des quarts d'heure.... de Rabelais, mon lieutenant ?

— Tu veux rire, mais tu dis vrai. On a fait des romans sur la misère en habit noir; mais je t'assure qu'il y aurait de bonnes pages à écrire sur la gêne en tunique galonnée. Les bourgeois nous appellent des piliers de café, parce que cinq ou six officiers par régiment passent leur soirée à vider des bocks et à jouer au billard. Mais veux-tu savoir comment vivent dix officiers sur quinze? — ceux qu'on appelle des officiers de fortune, probablement parce qu'ils n'en ont pas? Le gouvernement donne par mois à un sous-lieutenant 171 francs. La pension ou le mess nous coûte 80 francs; notre chambre, 25; le tailleur, 20; le bottier, 10. Tu peux mettre 5 francs pour le blanchissage, 5 francs pour l'ordonnance et 5 francs pour les gants. Total, 150 francs. Maintenant il faut compter sur une foule de faux frais : chemises, képi ou dragonne à acheter; dîner de bienvenue à offrir à un sous-

lieutenant qui arrive, ou d'adieu à un sous-lieutenant qui s'en va. Établis en moyenne pour ces dépenses-là un budget de 15 francs. Il nous reste 6 francs pour l'imprévu. Un lieutenant a 8 francs de plus. »

LECTURE DES CARTES.

29 novembre. — Nous ouvrîmes de grands yeux, et nous fûmes tout oreilles quand M. Rocques, arrivant lundi dernier à la salle d'école, nous dit :

« Nous allons commencer la lecture des cartes. Voici quelques définitions et quelques explications du *Manuel des connaissances militaires* :

« Les cartes sont des réductions en petit d'un plan horizontal sur lequel figurent les projections des objets du terrain. Toutes les dimensions y sont réduites dans une même proportion que l'on appelle l'échelle de la carte. Vous savez ce que c'est qu'une échelle? c'est le rapport qui existe entre les lignes du terrain et les lignes du papier. Si 1 mètre de la carte représente 80 000 mètres de terrain, l'échelle est au 1/80000. C'est l'échelle de notre carte d'état-major.

« Pour représenter le terrain, on le suppose divisé

en tranches par une série de plans horizontaux. Prenez une moitié de pomme de terre ; faites quatre tranches ayant la même épaisseur. En plaçant ces tranches l'une au-dessus de l'autre, vous aurez le terrain en petit. Si la pomme de terre ne suffit pas à vous faire comprendre, supposez que vous ayez sous la main une crinoline, dont les cercles en acier sont également espacés en hauteur. La crinoline représente un mouvement de terrain, et les cercles figurent les courbes qui séparent les tranches de terrain. Le cercle le plus étroit, c'est le point le plus élevé, le sommet d'un monticule. En laissant tomber la crinoline, les cercles se placent à l'intérieur les uns des autres et figurent exactement les courbes sur le plan. Chaque fois que vous voyez une carte, pensez aux cercles d'une crinoline. Plus les cercles, plus les courbes, veux-je dire, sont rapprochées, plus la pente est roide.

« Maintenant, pour obtenir des courbes de niveau sur les cartes, on a déterminé, par des procédés qu'il serait trop long de vous expliquer, les *cotes* d'un grand nombre de points. Pour tracer la courbe cotée 1, par exemple, on a réuni par un trait tous les points ayant une même cote, 100 mètres, si vous voulez. En réunissant par un autre trait tous les points cotés 105, on a eu la courbe 2. En faisant la même opération pour

les points cotés 110, 115, on a eu les courbes 3 et 4, etc., etc.

« Entre deux courbes on trace de petites lignes qu'on appelle des hachures. La hachure est donc une ligne de plus grande pente tracée entre deux courbes. La hachure est toujours normale aux deux courbes sur lesquelles elle s'appuie, c'est-à-dire qu'elle fait un angle droit avec les tangentes à ces courbes aux points où elle les rencontre. Afin de rendre plus sensible à l'œil le relief du terrain, on efface les courbes et on ne laisse que les hachures. Comme on a eu soin de ne pas mettre dans le prolongement des premières les hachures d'une autre courbe, cette précaution permet de rétablir par la pensée les sections horizontales et les courbes absentes. On est convenu d'espacer les hachures du quart de leur longueur, et de grossir leur trait à mesure que la pente augmente. Ainsi, plus la pente est roide, plus les hachures sont serrées et accentuées. Plus les teintes des hachures sont pâles, plus la pente est douce. Mais il ne faut pas toujours se fier à ces teintes et à ces demi-teintes. Souvent un officier, pour donner plus de cachet à une carte, accentue ça et là une teinte trop grise, et d'une taupinée vous fait une montagne. Accrochée au mur d'un cabinet, la carte est d'un meilleur effet; mais, sur un champ de bataille ou dans une reconnaiss-

sance, on peut payer très-cher l'agrément du coup d'œil.

« Là où vous ne croyez, d'après les indications de la carte, qu'à une faible colline, s'élèvent des rochers abrupts. Impossible à l'artillerie, parfois même à l'infanterie, de les gravir, et vous risquez ainsi d'être écrasé par l'ennemi. Pour n'être pas induits en erreur, les Allemands ne se servent point de hachures; et, en France, le corps des ponts et chaussées n'admet aussi que les courbes.

« Il nous reste maintenant, pour savoir lire une carte, à connaître les signes conventionnels. Deux lignes parallèles, deux grosses lignes, marquent une route nationale; deux lignes simplement tracées, une route départementale; une ligne continue et une autre ligne pointillée, un chemin vicinal; deux lignes pointillées, un chemin d'exploitation; une simple ligne, un sentier. La ligne est d'autant plus forte que le sentier est plus important. Pour représenter une route bordée d'arbres, on marque de petits points à égale distance. Pour une rivière, les traits sont menés parallèlement aux bords et vont se dégradant vers le centre. Une flèche indique le courant. Les maisons sont des carrés plus ou moins grands; les clochers sont désignés par une croix dans un demi-cercle. Un château assez important se trace

comme la lettre E. Les villages sont une série de petits carrés et de petits points, maisons et jardins, au milieu desquels on a soin d'indiquer par deux lignes la direction des rues.

« Dans certaines cartes de topographie régulière, on trouve des teintes dont il est indispensable de connaître la signification : le vert indique les vergers, le vert bleuâtre les prairies, le violet les vignes, le jaune pâle les terres labourées, le jaune orangé les sables, le bleu pâle les eaux.

« On indique les marais par du vert, comme pour les prairies, avec des plaques bleues ; les constructions maçonées sont teintes en rose.

« Il y a encore bien d'autres détails qu'il serait important de vous signaler ; mais, avec ces simples explications, vous en savez assez pour ne pas confondre, comme je l'ai vu faire en 1870, une route nationale et une rivière. »

3 décembre. — Promenade de notre bataillon au camp de Sathonay. A six kilomètres de Lyon, ce camp, abrité par des collines, étale au loin ses baraques couvertes d'ardoises que l'on prendrait à quelque distance pour une toiture de papier goudronné. L'alignement des rues du camp est tiré au cordeau. Les

baraques ne sont pas divisées en quatre compartiments, comme le sont les baraques d'Avor; mais, ce qu'elles perdent en largeur, elles le gagnent en longueur. De chaque côté, une enfilade de cinquante paillasses.

Nous n'avions pas au camp d'Avor ces cabarets où on lit en grosses lettres : « Vin à 50 centimes le litre; » ces guinguettes à volets verts, ces maisons roulantes de saltimbanques, ces cafés et ces concerts pour MM. les officiers; nous n'avions devant nous qu'une immense plaine, derrière nous que des champs et des prés, et, à côté du petit bois, sept ou huit ménages de forçats libérés. Ces braves gens nous vendaient du tripoli, du cirage, du fil ou des aiguilles, et vivaient dans le désert, loin des vains propos du monde, élevant pêle-mêle des moutons, des lapins, des poules et leurs marmots.

La vie que le soldat mène dans un camp comme celui-là est autrement saine, à tous les points de vue, que la vie de garnison. C'est une vie en plein air, où l'on n'a sous les yeux que des camarades et des chefs. Les soldats sont toujours sous le regard de leurs officiers; les officiers n'ont pas d'autre distraction que le travail, et, le soir, assis à la porte de leur chambrette, au milieu de leur jardin que l'on sauterait à pieds

joint, peuvent lire et relire les grands ouvrages militaires.

On devrait, au lieu de construire tant de casernes, établir des camps, et les placer, comme celui d'Avor, à vingt ou vingt-cinq kilomètres d'une ville. Dans une ville, le régiment est presque toujours dispersé; non-seulement les bataillons, mais les compagnies même, vivent séparément. Le soldat connaît à peine le visage des officiers. Quel attachement peut-il avoir pour ses chefs? Comment voulez-vous qu'il aime son régiment quand il ne le voit réuni que cinq ou six fois dans l'année?

Au camp, tous les soldats vivent de la même vie; le régiment finit par devenir une sorte d'être moral dont on connaît, dont on se répète l'histoire. Ses gloires, ses revers, vous deviennent personnels. Vous savez la vigueur qu'il a montrée sur les champs de bataille; vous tenez à honneur de conserver son vieux renom. C'est ce qu'on appelle l'esprit de corps.

8 décembre. — A sept heures du matin, le tambour fait entendre son roulement dans notre cour brumeuse et froide. Au tambour succèdent les notes pérçantes du clairon. Puis toutes les cloches de Lyon se mettent en branle: immense et joyeux carillon que semble commander le bourdon de la cathédrale.

C'est la fête de Notre-Dame de Fourvières. Sur tous les chemins marchent en chantant des bandes de petits enfants, se suivent à la file des religieuses aux cornettes blanches, se hâtent lentement les vieillards. La statue d'or de la Vierge domine toute la ville de Lyon, ses usines et ses couvents. Par des sentiers pierreux et roides qui gravissent la colline de Fourvières, on arrive à une plate-forme d'où la vue s'étend à l'infini. On aperçoit même le Mont-Blanc, nous disent les bonnes femmes, quand il n'y a pas de brouillard.... mais il y a toujours du brouillard. Au bas, la Saône avec ses eaux jaunâtres, le Rhône avec ses nappes vertes ; au loin, les Alpes neigeuses. Toutes ces couleurs se fondent et forment un paysage admirable. Mais les pèlerins de Fourvières ne se retournent pas ; ils ne regardent que la chapelle.

Je n'y pénètre pas sans peine. Au fond, on aperçoit une vierge drapée comme la vierge noire de Chartres. Partout des inscriptions et des ex-voto. Ça et là des barques de pêcheur, des vaisseaux à trois mâts descendent du plafond. Aux murailles pendent des tableaux. Ici, une mère est agenouillée près d'un berceau où se meurt son enfant. Là, une maison s'écroule, et, au milieu des éclats d'obus et des monceaux de pierres, une petite fille apparaît, sauvée et souriante. Ailleurs,

une voiture lancée à fond de train ; des têtes affolées se montrent à la portière ; un jeune homme se jette à la tête des chevaux, et, sur le bord d'un torrent, les arrête. Mais la foule est trop grande et la journée trop solennelle pour permettre d'examiner tout ce que la piété et la reconnaissance ont accumulé de souvenirs dans la chapelle de Fourvières, qu'on pourrait appeler un musée de miracles.

15 décembre. — Ce matin, par un vent âpre qui nous cinglait les oreilles, par un froid qui nous pénétrait jusqu'au cœur, nous descendions dans les fossés de Montessuy. Notre troisième examen était fixé au 15 décembre. Les mains roidies, les pieds glacés, il nous fallait exécuter et commander à tour de rôle le maniement d'armes.

« Faites des observations, nous disait notre lieutenant, rectifiez les positions. »

Et instructeurs et instruits avaient à peine la force de tenir leur fusil.

Le maniement d'armes dura deux heures. Le reste de la journée fut donné à l'école de peloton et à l'école de tirailleurs. Le peloton était formé de vieux soldats. Après quelques évolutions de parade, le commandant dit à chacun de nous cette phrase, avec quelques variantes de temps en temps :

« Vous êtes capitaine ; vous avez une ligne de tirailleurs, voilà une position à attaquer et une position à défendre ; l'ennemi est supposé dans ce petit bois à gauche, arrangez-vous. »

Et chacun dirigeait sa ligne de tirailleurs comme bon lui semblait, embusquant ses hommes dans le moindre pli de terrain, établissant des réserves, relevant et renforçant la ligne, et ne cédant jamais à cet ennemi imaginaire.

Aucun grand capitaine ne se révéla ; mais plus d'un parmi nous montra qu'il y avait en lui l'étoffe d'un bon sergent.

16 décembre. — Interrogation à la salle d'école sur toute la théorie, le service de la troupe dans les places de guerre et les garnisons, le service des armées en campagne, les principes de topographie et la lecture des cartes.

CHAPITRE XIII

UN VOLONTAIRE DÉSERTEUR.

Un volontaire du 8^e corps, un de nos camarades du camp, a déserté. Ce n'était pas une mauvaise tête ni un garçon sans cœur, mais c'était un caractère faible. Je me le rappelle encore, le 10 mars, à la gare d'Orléans. Avec un sac de touriste sur le dos, le pantalon serré dans des molletières et les cheveux en brosse, il se donnait l'air d'un troupier et se montrait le boute-en-train de toute la bande. Les plaisanteries de chambrée, les histoires de corps de garde, il les disait avec une telle gaieté, que les plus tristes d'entre nous riaient malgré eux.

Les premiers soirs, il vint régulièrement dans notre baraque, voulant, disait-il, « nous remonter le moral ». Peu à peu ses visites devinrent plus rares; tantôt il était à la corvée de quartier, tantôt il était retenu par une consigne ou enfermé à la salle de police. Il s'était fait un ennemi de son caporal, en le tournant un jour en ridicule. Ce personnage, grincheux et rancunier, s'appliquait à prendre en défaut notre camarade, et, matin et soir, les punitions et les mots grossiers allaient leur train.

Etait-il à l'exercice ? Au premier mouvement indécis, ce n'était qu'un lourdaud. Consigné vingt-quatre heures. A l'appel, il était toujours « ficelé comme un Auvergnat ». Sous prétexte de rectifier la tenue de son homme, le caporal le secouait et l'ajustait comme un mannequin. Le dimanche, quand par hasard le volontaire partait avec une permission de dix heures, le caporal l'arrêtait au seuil de la baraque et l'examinait minutieusement. Pour une cravate mal mise ou pour un bouton vaillant, il lui faisait manquer le train et perdre son dimanche.

Je ne veux pas vous énumérer toutes les vexations que ce pauvre garçon eut à souffrir. Il commença par en rire, puis il s'irrita, porta plainte, ne fut pas écouté et perdit courage.

« Je ferai faire deux ans à mon pierrot », disait souvent le caporal.

Pour en arriver là, vous savez qu'il suffit d'avoir trente jours de salle de police. On le coffrait généralement une fois par semaine. Sur son feuillet de punition, il n'y avait pas un motif grave. C'était toujours pour une vétille que le volontaire était puni.

La gaieté, l'insouciance du jeune soldat disparurent. Il devint triste et sombre. A peine répondait-il aux questions qui lui étaient adressées : il était évidemment obsédé par une idée fixe. Aux heures de liberté, il s'étendait sur sa paillasse et restait là sans dire un mot, le regard attaché au mur. Le caporal dans son coin, comme une araignée dans sa toile, attendait qu'il lui donnât prise.

Le vingt-neuvième jour de salle de police fut infligé au volontaire pour une courroie de sac mal astiquée. Le lendemain, il manquait à l'appel. Au bout de la semaine, il était porté déserteur.

Nous ne savions que penser. Enfin, l'un de nous reçut cette lettre timbrée de Genève :

« Oui, mon ami, j'ai déserté. J'ai devant moi trente ans d'exil. Je n'aurais pas reculé sur un champ de bataille, et j'ai eu peur d'une année de plus à la chambrée. J'aurais supporté toutes les privations et toutes les

misères d'une campagne; je n'ai pu me résigner à subir les vexations et les insultes d'un méchant rustre. Ce que j'ai fait, je le referais encore. Ne t'imagine pas que j'aie été entraîné par un coup de tête. Mon départ était projeté depuis longtemps. J'avais fait venir de chez moi une veste et un pantalon de coutil sous prétexte de m'en servir au gymnase et en corvée. Je suis parti avec cette veste de coutil sur le dos, à la fin de novembre, par un froid glacial. J'ai passé par Pontarlier. Sur la frontière, un gendarme m'a demandé mes papiers. J'avais dans ma poche mes deux diplômes de bachelier ès lettres et en droit; j'ai nommé un parent que j'allais voir à Genève. Le gendarme, tout occupé de mes diplômes, n'a pas vu que j'étais tremblant comme un coupable et pâle comme un condamné. Et maintenant me voici hors d'atteinte. Je ne te peindrai pas tous les sentiments que j'éprouve. Je suis à la fois content et honteux. »

· 23 décembre.— Nous sommes chargés de l'instruction des jeunes volontaires. Nous prononçons ces deux mots « jeunes volontaires » avec le ton de bienveillance paternelle que prend, le jour de la distribution des prix, un professeur de rhétorique parlant à ses jeunes élèves.

XIII



LE GENDARME TOUT OCCUPÉ DE MES DIPLÔMES.

Et nous commençons notre discours par le classique :
« Garde à vous.... ton !

« Numéro 2, rapprochez les talons ! Pas tant que ça ! Ouvrez la pointe du pied gauche, numéro 4. La théorie ne vous dit pas les talons collés l'un contre l'autre, mais les talons plus ou moins rapprochés, parce que les hommes cagneux ne peuvent pas les joindre, et qu'il pourrait y avoir des cagneux parmi vous. Portez.... harmm ! un ! deux ! Chaque mouvement ne doit avoir qu'un quatre-vingt-dixième de minute. Vous figurez-vous bien ce que c'est qu'un quatre-vingt-dixième de minute ?

« Attention pour marcher !

« La longueur du pas accéléré est de soixante-cinq centimètres, à compter d'un talon à l'autre, et sa vitesse de cent dix par minute. »

L'instructeur commande :

« Peloton, en avant....

« Marche !

« Au premier commandement, le soldat porte le poids du corps sur la jambe droite.

« Au commandement de marche, il porte le pied gauche en avant, à soixante-cinq centimètres du droit, la pointe du pied légèrement tournée en dehors, ainsi que le genou ; il pose sans frapper le pied gauche à plat,

tout le poids du corps se portant sur le pied qui pose à terre. Le soldat porte ensuite la jambe droite en avant, le pied passant près de terre, le pose à la même distance et de la même manière qu'il vient d'être expliqué pour le pied gauche, et continue de marcher ainsi sans que les jambes se croisent, sans que les épaules tournent, en laissant aux bras un mouvement d'oscillation naturelle, et la tête restant toujours dans la position directe. »

Et, après avoir renouvelé dans nos poumons notre provision d'air épuisée, nous commandons :

« Peloton, en avant....

« Et le poids du corps, numéro 7! où le mettez-vous? Je ne le vois pas sur la jambe droite.

« Marche!

« Un!... deux!... un!... deux!... Faites le pas de soixante-cinq centimètres. Cadencez le pas.... cent dix par minute! Voilà vingt ans que vous marchez, et vous ne savez pas encore comment on marche!

« Peloton! demi-tour à droite! halte!

« À droite, alignement! Tournez la tête à droite, de manière que le coin de l'œil gauche du côté du nez réponde à la ligne des boutons. Fixe!

— A un autre, » dit le capitaine.

Et l'analyse du pas gymnastique succède à l'analyse du pas accéléré.

« Est-il possible, disait entre ses dents *Malgré-lui*, de vouloir couler toute une génération dans le même moule, et de dresser tous les Français à mettre le petit doigt derrière la couture du pantalon !

-- Tu rapetisses tout, répliqua un de nos camarades ; pensons donc que la France a besoin de soldats, et apprenons notre métier. On nous fait épeler pour que nous sachions lire. »

31 décembre. -- Une permission de quatre jours est accordée aux volontaires, heureux de s'envoler comme une bande d'oiseaux d'une volière ouverte.

« Tenez, me dit un Alsacien, puisque vous allez à Paris, vous me feriez bien plaisir de porter cette lettre à ma sœur, qui est concierge rue des Moulins.

— Et ce billet, me dit un autre, pourriez-vous le remettre rue Saint-Antoine, chez mon oncle qui est charbonnier? »

Un troisième arriva, frère d'un cuisinier, et un quatrième, cousin d'une boulangère, avenue de Clichy.

« Je ferai toutes vos commissions, mes amis ; je parlerai de vous à vos parents, et je vous apporterai de leurs nouvelles. »

1^{er} janvier. — Après les premières heures données

à ma famille, je songeai aux soldats assis tristement dans la chambrée, et je courus pour eux depuis les Batignolles jusqu'à la place de la Bastille.

La boulangère m'offrit son plus joli pain de gruau ; la petite fille de la concierge vint m'embrasser comme un ami ; le cuisinier me reconduisit jusqu'à la dernière marche de l'escalier de service. Le charbonnier, sa femme, ses enfants et sa chatte blanche, tout le monde me fit fête.

« Restez donc à dîner avec nous », me disait la charbonnière.

Mais je n'eus pas de peine à lui faire comprendre que j'étais attendu ailleurs.

7 janvier. — Il manque un chapitre à mon journal, me disais-je l'autre jour avec regret ; j'ai eu la vie du camp, les étapes, un duel, un ami, la vie de garnison ; mais je n'ai pas eu la chance d'aller à l'hôpital.

En attendant une bonne fièvre qui me permette d'étudier dans ses plus petits détails un hôpital militaire, j'ai pu du moins en avoir une idée ce matin. Mon caporal m'avait donné la corvée de porter aux Colinettes le sac, la tunique et la veste d'un soldat malade. J'arrive au bas de la Croix-Rousse, et, à travers la grille de l'hôpital, j'aperçois dans une grande allée, en capote grise,

un bonnet de coton rabattu sur les yeux, les soldats qui entrent en convalescence et, comme les lézards au retour du printemps, vont se réchauffer au soleil.

Ce seul mot d'hôpital oppresse le cœur d'une mère. Elle se représente dans une immense salle une longue rangée de lits, tous occupés par des mourants. Elle les voit dans son sommeil, et ses regards, troublés par les pleurs et l'effroi, n'osent s'arrêter sur aucun.

Calmez-vous, pauvre mère, et laissez-moi vous conduire au lit de votre fils. Nous n'aurons pas grand'peine à le trouver. Blessures, fièvres, anémies, affections contagieuses, chaque genre de maladie est cantonné dans une salle spéciale. Les lits de fer, avec leur large matelas et leur bon oreiller, s'alignent sur le parquet ciré. Au-dessus de la tête de chaque malade est une planchette où sont rangés ses effets de soldat, car, dès qu'on entre à l'hôpital, on ne peut plus porter ni capote bleue, ni képi rouge. Une capote grise, un pantalon gris, un foulard blanc et un bonnet de coton, voilà l'uniforme assez triste que revêt le soldat malade. Mais cette tenue peu guerrière n'assombrît pas le cœur de ceux qui peuvent se lever et vont causer autour du grand poêle de faïence ou sur un banc de la cour. Les plus malades ont au pied de leur lit un jeu de dames, d'échecs ou de patience. Au fond, dans chaque salle,

l'alcôve du garde-malade. Tous les hôpitaux militaires n'ont pas des sœurs de charité. Le personnel se compose ordinairement de ces soldats à épaulettes blanches qui passent leur vie à soigner, à panser, à veiller et à guérir des camarades inconnus.

Quand un soldat vient à mourir, les hommes de sa compagnie se cotisent, et la plupart donnent les cinq sous qu'ils gagnent en cinq jours pour acheter une croix.

15 janvier. — Ce matin, grande revue à la Croix-Rousse. De toutes les rues débouchaient sur une large place les compagnies du 10^e, casernées les unes à Laduchère, les autres à Loyasse, à Caluire et à l'île Barbe. Pour la première fois depuis notre départ du camp d'Avor, voilà notre régiment réuni. Les officiers se serrent la main, les soldats se disent bonjour en passant, le colonel se met au milieu des troupes et attend le général.

Un général de division passe, comme tous les généraux, devant le front de la ligne, redresse, comme tous les généraux, un pompon par-ci, par-là, sourit, comme tous les généraux, au colonel, qui, comme tous les colonels, l'invite à déjeuner. Et notre revue, comme toutes les revues, se termine par un défilé. Mais ce défilé-là

m'a fait plus d'effet que les autres. Je me suis rappelé tous les sentiments que j'éprouvai lorsque j'entendis, aux premiers jours de mars, ces notes tour à tour mélancoliques et entraînantes; et nos grandes revues sous le soleil d'août, notre départ du camp, nos étapes, nos entrées joyeuses dans les hameaux, nos chansons, nos fatigues, et les larmes de ceux qui murmuraient ce refrain en Allemagne, au fond d'une citadelle ou dans le coin d'un cimetière. Quand l'entendrai-je de nouveau? Dans une rue de Paris ou sur une grande route de France? Peut-être sur un champ de bataille! peut-être aussi dans les villages de la Lorraine et de l'Alsace!

28 janvier. — Depuis quinze jours, nous ne faisons qu'escalader les parapets pour retomber dans les redoutes, les blockhaus, les trous-de-loup, les palissades, les palanques et les chausse-trapes. Ce n'est, au bout du compte, qu'un assaut de mémoire, et, quand on nous demande comment on doit faire pour combler un ravin, nous n'avons pas à nous perdre dans des calculs scientifiques; nous avons tout simplement à répondre qu'on ramasse des fagots et qu'on les jette dans le ravin, jusqu'à ce qu'il soit comblé ou qu'on n'ait plus de fagots.

Quatre ou cinq fois par semaine, nous allons faire

une reconnaissance. Chacun de nous emporte carton, planchette et double-décimètre pour dresser un levé rapide. Près du petit village du Vernay, nous prenons toutes les dispositions militaires, comme s'il s'agissait d'une attaque ou d'une défense dans un pays ennemi.

« Comment pourrait-on se maintenir dans cette ferme isolée? nous demande le lieutenant chargé du cours. Faites votre plan. »

Et l'on perce des meurtrières, on place des matelas aux fenêtres, et, du haut du grenier, du fond de la cave, on fait feu sur le papier. Notre officier s'informe des chemins de traverse, du nombre des habitations, des approvisionnements, des ressources, enfin de tous les détails qu'un chef de troupe doit connaître en cas de guerre.

Tout en cheminant avec nous, le lieutenant nous parle des conditions nécessaires à l'installation d'une troupe en pays ennemi. Chaque homme a besoin en moyenne de quinze à seize mètres cubes d'air. Pour savoir si une eau est bonne ou mauvaise, il suffit de faire un peu d'eau de savon; si le savon ne se dissout point et forme des grumeaux, l'eau est malsaine. Pour la rendre potable, il est indispensable de la filtrer au moyen de deux couvertures de laine, entre lesquelles on place deux couches de gravier fin séparées par une

couche de charbon pilé. Il faut un kilo de charbon pour purifier dix hectolitres d'eau. Les eaux purifiées par le charbon demandent à être aérées avant d'être absorbées. Pour boire, faire la soupe et se blanchir, il faut à un homme de trois à quatre litres d'eau par jour. Il faut seize litres à un cheval.

La ration en campagne est de deux cent cinquante grammes de viande ou de deux cents grammes de lard. Un bœuf fournit d'ordinaire neuf cents rations de deux cent cinquante grammes, c'est-à-dire à peu près la nourriture d'un bataillon, et consomme par jour dix kilos de foin. Un mouton fournit soixante rations, c'est-à-dire à peu près la nourriture d'un demi-escadron, et consomme deux kilos de foin. Trois bœufs ou quinze moutons consomment le fourrage nécessaire à deux chevaux.

On trouvera, du reste, tous ces renseignements, que j'abrège, dans le *Manuel des connaissances militaires*.

Du 8 au 17 février. — Huit jours passés sur les glacis du fort et sur les banes de la salle d'école.

18 février. — Notre dernier examen a commencé hier. Le colonel du 27^e remplaçait le général de bri-

gade; un chef de bataillon, deux capitaines et un lieu tenant composaient la commission. M. Rocques et M. Espitallier étaient tous deux membres du jury, mot que le général avait écrit avec un grand J pour nous imprimer un plus profond respect. Les questions étaient tirées au sort, et chaque volontaire restait une demi-heure sur la sellette. Outre l'instruction pratique d'un soldat et d'un sergent, le règlement exige que les volontaires remplissent, à l'école de peloton et à l'école de tirailleurs, les fonctions de lieutenant et de capitaine. Nous commandons aux jeunes volontaires, tantôt avec l'aplomb d'un sergent à trois chevrons devant des recrues arrivées de la veille, tantôt avec le léger trouble d'un capitaine de mobiles.

Enfin, après cinq heures d'explications de toute sorte : peloton demi-tour à droite, peloton par le flanc gauche, conversions à pivot fixe ou à pivot mouvant, formations en bataille, déploiement à l'école de tirailleurs, nous revînmes au fort; et là, instructeurs et instruits, soldats et volontaires, tous passèrent la soirée à causer du prochain départ.

CHAPITRE XIV

LE DERNIER COUP DE SAC.

On nous a lu à l'appel un ordre du général de brigade qui nous défendait de partir en habit civil, le 10 mars. Nous nous sommes rangés sous les fenêtres du colonel, et nous avons crié bien fort :

« Nous partirons sac au dos et gamelle sur le sac.

— Est-ce que vous allez emporter aussi l'os à moelle, votre chandelier? nous demandent les soldats

— Oui, sans doute, et non-seulement notre os à moelle, mais notre martinet, notre brosse à cirage et notre trousse à boutons. De tous les objets qui nous

ont servi cette année, nous ferons une panoplie dans notre chambre. »

Nous ne pourrons jeter les yeux sur tout cela sans nous rappeler aussitôt notre cher régiment, nos chefs, nos camarades, et le joug salutaire sous lequel nous avons passé notre vingtième année.

Ce sac, qui nous a tant pesé dans nos étapes laborieuses ; ces courroies, qui nous ont meurtri les deux épaules, nous encourageront à supporter vaillamment les fatigues et les souffrances que l'avenir tient en réserve. Ces différentes brosses, que nous avons usées nous-mêmes sur nos habits et nos chaussures, auront aussi leur éloquence ; elles nous diront qu'il faut qu'un homme sache être son propre domestique. Cette gamelle que voilà combattra notre gourmandise.

Il n'y a pas jusqu'à ce fameux os à moelle qui n'ait un rôle utile à jouer aujourd'hui dans la chambre où il entrera. Il ne servira plus de flambeau à notre veillée ; mais il empêchera, par sa tenue austère, notre ameublement de garçon de devenir trop somptueux. On m'a raconté qu'un marin d'Amsterdam, qui avait gagné des millions à la pêche de la morue, s'était fait un devoir de suspendre au mur de son cabinet, dans l'endroit le plus apparent, une morue, non en peinture, une vraie morue desséchée : ce qu'il avait fait, disait-il, pour ne

pas oublier la modeste origine de sa grande fortune. Que cet os à moelle soit notre queue de morue !

Le sabre et le fusil manqueront à la panoplie dont ils auraient fait l'un et l'autre les pièces les plus importantes. L'État les a gardés. Mais il nous les rendra peut-être, et, si nous ne pouvons les accrocher dans notre chambre, nous montrerons, en plein soleil, que nous savons nous en servir.

9 mars. — Nous nous sommes tous entendus pour donner un souvenir à notre capitaine. A lui qui s'est si bien battu pour défendre notre pays, nous avons pensé que nous ne pouvions rien offrir de mieux qu'un buste de l'Alsace. Ce buste en terre cuite nous est arrivé aujourd'hui. L'Alsace porte sur sa tête le nœud traditionnel et la cocarde tricolore ; les deux nattes de ses cheveux retombent sur ses épaules comme les nattes de Marguerite ; la douleur a creusé des rides sur son front ; une grosse larme coule le long de sa joue ; une autre, suspendue au bord de sa paupière, est prête à tomber. Mais, sur cette figure si profondément attristée, l'orgueil reste encore visible. La bouche a une expression d'implacable fierté : c'est l'Alsace vaincue, non soumise. Sur sa poitrine, un collier d'immortelles et une croix ; — un souvenir, une espérance.

Un volontaire enveloppa ce buste de foin et de papier, l'emporta dans ses bras, et nous allâmes tous deux frapper à la porte de notre capitaine.

« Mon capitaine, nous venons de la part de nos camarades vous faire nos adieux, vous remercier de l'intérêt et de l'affection que vous nous avez montrés, et vous prier d'accepter de nous un témoignage de reconnaissance et de dévouement.

— Mes amis, ce n'était pas la peine de vous déranger ; j'aurais été ce soir vous faire mes adieux moi-même. Maintenant, laissez-moi vous le dire : vous n'avez pas le sens commun de me faire un cadeau. De capitaine à volontaires, on se donne une poignée de main, et tout est dit. Qu'est-ce que vous m'apportez là ? un pot de fleurs ? »

Le foin, le papier, tout tomba, et la tête de l'Alsace apparut. Deux larmes montèrent aux yeux de M. Rocques, et, nous serrant fiévreusement la main : « Merci, mes amis ; je vous comprends ; remerciez vos camarades ; » et il ajouta, en emportant l'Alsace sur sa table et en en retournant brusquement : « Laissez-moi, j'ai de la besogne. »

10 mars. — Nous voilà tous sac au dos, rangés dans la cour de Montessuy et répondant une dernière fois :



DEUX LARMES MONTÉRENT AUX YEUX DU CAPITAINE.

« Présent ! » Nos officiers font former le cercle, et on nous lit cet ordre du régiment :

« Il y a juste un an que le colonel annonçait aux volontaires qui nous quittent aujourd'hui le plus sympathique accueil et la plus vive sollicitude de la part de leurs chefs. Ces promesses, largement tenues, ont fait naître, nous n'en doutons pas, dans le cœur de ces jeunes gens des sentiments durables de reconnaissance envers MM. les officiers et les modestes caporaux auxquels, à des titres divers, fut confiée leur instruction. De leur côté, les engagés volontaires ont donné journallement des preuves de bonne conduite, d'assiduité et de subordination.

« Aussi le colonel est heureux de voir qu'ils rentrent tous dans leurs foyers avec la conscience d'avoir répondu à ce qu'attendaient d'eux leurs familles, leurs chefs et leur pays.

« Le colonel,

« M. DE SAINTE-CROIX. »

Nous avions beau être contents de partir, nous avions tous le cœur gros. Nos officiers, nos sergents et nos caporaux, tous nous serrèrent la main; le colonel à sa fenêtre nous fit un signe d'adieu; quelques soldats

voulurent nous accompagner jusqu'au tournant de la route.

« Cela me fait pourtant quelque chose, me dit *Malgré-lui*, de quitter notre régiment.

— Et moi aussi, reprit le vicomte; il ne me faudrait pas beaucoup de journées comme celle-ci pour me retourner comme un gant. »

Le Breton à qui j'avais appris à lire me donnait le bras.

« Si vous ne demeuriez pas si loin de chez nous, me dit-il, j'irais vous voir à mon prochain congé; je vous amènerais mon père et ma mère, qui vous remercieraient bien fort et vous donneraient leur plus belle paire de poulets; mais enfin, si vous passez un jour dans l'Ille-et-Vilaine, aux environs de Saint-Aubin, n'est-ce pas que vous viendrez nous voir et que vous ne refuserez pas un lit à la maison ?

— Convenu, camarade »

ADIEUX A MON JOURNAL.

Après les adieux au régiment, il me reste à faire mes adieux à mon journal. Il a été pour moi un véritable ami, qui m'a rendu bien des services : il m'a encouragé, il m'a consolé, il m'a fait prendre patiemment et gaiement mes fatigues et mes corvées. Toutes les fois qu'il m'arrivait une vive contrariété, je me disais : « Bon pour mon journal. » Certes je m'appuyais sur d'autres sentiments, mais j'avais aussi ce mobile.

Je les relirai plus d'une fois, ces pages qui contiennent ce que j'ai fait, pensé, senti dans mon année de régiment ; j'y reverrai avec plaisir même les jours d'abattement auxquels je n'ai pas plus échappé que mes camarades. Tout compté, c'est une bonne chose que la vie militaire : elle endureit le corps, elle affermit le cœur, elle forme à l'obéissance, elle accoutume au dévouement.

Nous, pour qui cette vie n'a duré qu'une année, tenons à honneur de prouver qu'elle nous a rendu un double service ; qu'en faisant de nous des soldats, elle en a fait aussi des hommes.

Rappelons-nous le régiment dans la famille, comme nous nous rappelions la famille dans le régiment. Pensons aux braves camarades qui nous ont accueillis si cordialement; qui, aussi chers que nous et plus utiles peut-être à leurs vieux parents, continuent à porter le sac que nous venons de déposer. Mais il ne faut pas qu'on s'y trompe: si l'Etat nous relève du service militaire, c'est pour nous imposer des services d'un autre genre. Nous n'avons pas le droit d'être oisifs. Nous ne le serons pas. Mettons-nous donc à l'œuvre, et, quel que soit notre travail, arrangeons-nous pour être prêts le jour où la patrie aura besoin de défenseurs. Ce jour-là venu, nous décrocherons l'uniforme et partirons avec entrain.



TABLE

AUX VOLONTAIRES	1
CHAP. I ^{er} . ARRIVÉE AU CORPS. — TABLEAU DE SERVICE ET RÈGLEMENT DES VOLONTAIRES.....	3
CHAP. II. LA CHAMBRÉE.....	15
CHAP. III. LE PREMIER DIMANCHE.....	23
CHAP. IV. PROPOS DE VOLONTAIRES. — LES CHIENS DU RÉGIMENT	45
CHAP. V. NOS TROIS OFFICIERS. — CROQUIS.....	67
CHAP. VI. UN ADIEU. — SONGE D'UNE NUIT D'ÉTÉ.....	89
CHAP. VII. L'INSPECTION GÉNÉRALE. — EN FACE D'UN CAHIER BLANC.....	109
CHAP. VIII. LE DUEL AU RÉGIMENT.....	117
CHAP. IX. VOYAGE PAR ÉTAPES.....	143
CHAP. X. LYON.....	177
CHAP. XI. UNE SOIRÉE AU FORT.....	183
CHAP. XII. L'ÉCOLE RÉGIONALE. — LECTURE DES CARTES.....	189
CHAP. XIII. UN VOLONTAIRE DÉSERTEUR	205
CHAP. XIV. LE DERNIER COUP DE SAC. — ADIEUX A MON JOURNAL	219



BIBLIOTEKA KÓRNICKA

220235

VALLÉE
JOH
INV
1911